25e Année N° 23 1er Décembre 1918

GENERAL LIBRARY
FEB - 5 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Page
Ernest Lavisse	*Comme dans un Rêve*	449
Pierre Benoît	*L'Atlantide* (2e partie)	452
André Chevrillon	*Parmi les Américains.* — I.	502
E. Sainte-Marie Perrin	*Quand le Plaisir était fait d'Illusion*	530
Amiral Degouy	*Les Insurrections dans la Marine allemande*	547
Jacques Brindejont	*Devant la "Victoire"*	562
Arthur Chuquet	*Décembre 1812 : Le Retour de l'Empereur.* — I.	574
G. Jean-Aubry	*Paul Verlaine et l'Angleterre.* — III.	600
Julien Joran	*Le Général Gouraud au Collège et aux Armées*	621
Auguste Dupouy	*Rouen et la Guerre*	633
Auguste Gauvain	*La Victoire du Droit*	663

Copyrigth 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

NOTES D'UN DISPARU,
par le **lieutenant Marc**.

La grande qualité de ce pittoresque livre est dans la sincérité du ton et l'absence de tout apprêt littéraire. Ce mémorial d'un officier aviateur qui commente les batailles de Verdun, puis les rudes expéditions des escadrilles de chasse rappelle souvent, par l'ingénuité et la vigueur de l'accent, les commentaires de nos vieux guerroyeurs de jadis. Belle humeur, audaces, traverses pathétiques, tout y a un parfum de vérité, de réalité. Jamais on n'y sent le moindre sacrifice à l'effet de style ou d'émotion. Et cependant le don de peindre et de faire vivre y est constant.

APRÈS LUI,
par **Pierre Villetard**.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la donnée originale et féconde en ressources dramatiques du petit roman de M. Pierre Villetard, la fausse veuve d'un des disparus de la guerre s'introduisant dans la famille du mort, la perplexité et les luttes de conscience de celui qui soupçonne la supercherie sans en être sûr, les apparences contradictoires qui tantôt l'ébranlent et tantôt le confirment dans sa conviction. On retrouvera dans ce volume, avec quelques nouvelles non moins intéressantes et non moins bien composées, le remarquable récit de M. Pierre Villetard.

Dans son prochain numéro la REVUE DE PARIS *publiera des*

POÈMES

PAR LA

COMTESSE DE NOAILLES

et commencera la publication de

LA COMÉDIE DU GÉNIE

Pièce inédite en 3 actes et 10 tableaux

PAR

FRANÇOIS DE CUREL

de l'Académie française

Dans le numéro du 1er Janvier 1919 la REVUE DE PARIS *publiera*

SECONDE LETTRE A THÉOPHILE

PAR

MARCEL PRÉVOST

EROS RÉDEMPTEUR,
par **Marguerite Comert**.

Le talent de madame Marguerite Comert nous paraît très sûr, très délicat et très précis, sans rien d'exagéré ni d'artificiel : l'émotion qui se dégage de ses livres est toujours d'une fine qualité. Nous nous plaisons à reconnaître tous ces mérites dans son nouvel ouvrage ; il semble de plus qu'ils s'y manifestent avec une autorité de mieux en mieux affirmée. Le roman touche à la guerre, mais il s'inspire surtout de la Vie et de l'Amour immuables à travers les plus cruelles vicissitudes humaines.

SUR NOS FRONTS DE MER,
par le **Commandant Émile Vedel**.

« On ne se rend généralement pas assez compte, surtout en France, du rôle capital que joue la marine dans le formidable conflit auquel nous assistons. » C'est ainsi que le commandant Vedel commence son livre. Cette ignorance si regrettable s'affaiblirait si tous les Français lisaient *Sur nos fronts de mer*, où l'excellent écrivain qui nous a donné, avant la guerre, des adaptations de Shakespeare et de Gœthe, nous conduit, avec un pittoresque sobre et en marin consommé, de la Méditerranée jusqu'à Tahiti.

COMME DANS UN RÊVE...

Le premier des coups de canon qui annoncèrent aux Parisiens la signature de l'armistice, le 11 novembre dernier, a évoqué instantanément en moi le souvenir du dernier coup de canon que les Prussiens tirèrent sur Paris, le 28 janvier 1871. Paris avait capitulé; l'armistice devait commencer à minuit. Les batteries ennemies s'étaient tues pendant la journée; mais, le soir, à dix heures, de ma chambre, qui domine le jardin du Luxembourg, je vis s'allumer un éclair sur la colline de Châtillon où était établie la batterie qui bombardait la rive gauche. Cette reprise du feu, deux heures avant la fin des hostilités, était odieuse, bien prussienne, d'ailleurs, bien allemande. Les coups se succédèrent; au moment où ils cessèrent, les deux horloges du Luxembourg sonnèrent minuit. Puis ce fut le silence.

Même si je vivais des siècles, je garderais aussi poignante qu'à la minute où je la reçus l'impression de ce silence de mort dans la nuit noire.

Au premier coup de canon du 11 novembre 1918, quel tumulte d'émotions! Il était l'annonce d'une ère nouvelle dans l'histoire du monde, car nous savions les principales conditions de l'armistice; mais c'était à n'y pas croire!

L'Allemagne aux abois; cette puissance qui croyait dominer le monde, écroulée; cet orgueil, le plus monstrueux des orgueils humains, profondément humilié; l'aigle rapace des Hohenzollern lâchant ses proies; toutes ces poitrines si

longtemps oppressées aspirant à pleins poumons le grand souffle de justice et de liberté! C'est donc vrai qu'il y a une justice? La justice « immanente » de Gambetta, c'était vrai?

Donc le roi de la petite Belgique, après avoir vu fuir devant lui les Impériaux et Royaux, va rentrer dans Bruxelles! Le régent de la petite Serbie, après avoir vu fuir devant lui les Impériaux et Royaux, va rentrer dans Belgrade! Des hommes vivants, comme vous et moi, des hommes en chair et os verront cette chose : notre drapeau sur les clochers de Lorraine et d'Alsace, notre drapeau sur la cathédrale de Metz et la cathédrale de Strasbourg; la *Marseillaise* rentrant triomphale au lieu même d'où jadis s'envola son chant de libération : libération de la France, libération du monde! Quelles acclamations! Combien de larmes de joie après tant de larmes de douleur! Est-ce possible? Est-ce vrai? Ou bien un rêve?

Ah! si c'est un rêve, qu'il dure! que jamais je ne me réveille!...

Mais la canonnade continue; les cloches se mettent en branle; elles sonnent la victoire et la joie.

Réjouissons-nous. Ce 11 novembre est le plus grand jour de notre histoire si pleine de grands jours.

Le « jour de gloire » a dissipé le plus affreux cauchemar qui ait jamais tourmenté le genre humain : cet empereur « seigneur de la guerre », cet état-major, ce corps innombrable d'officiers, tout ce monde hautain, compassé, raide, ce bruit de fer et de bottes qu'il faisait en marchant, l'insolence de leurs regards, l'adoration de la guerre pour ses joies divines; et puis cet autre orgueil, celui des intellectuels, leur prétention à dominer l'esprit universel, leurs manifestes audacieusement menteurs en leur forme didactique, leur sottise, car *intellectuel* et *intelligent* ne sont pas des mots synonymes; et puis ces gens de bourse et de négoce, effrontément convoiteurs, metteurs en coupe réglée du travail humain au profit de l'Allemagne, manieurs experts de tous les trucs canailles; et puis ces ministres des cultes monopolisant Dieu, mobilisant Dieu, casquant Dieu — ce mélange écœurant de sacré, de profane, de sabreurs, de boutiquiers, oui, le plus affreux des cauchemars s'est évanoui...

Réjouissons-nous avec les nobles Alliés, petits et grands, qui combattirent avec nous le grand combat ; mais surtout avec nous-mêmes, entre nous.

Comme elle est grande la France, et comme elle est belle ! L'ennemi voulait la détruire. Bernhardi et bien d'autres enseignaient qu'il fallait la tuer pour que jamais plus l'Allemagne ne la trouvât sur son chemin. Sur le chemin de l'Allemagne, la France vient de se trouver en effet. Hélas! nos morts, nos ruines attestent la violence du choc ; mais parce que, avec l'aide de l'héroïque Belgique, nous l'avons supporté, les peuples libres, surpris comme nous par le grand crime, ont eu le temps de venir à la rescousse. Gloire à nos Alliés, mais gloire à nous surtout! Cette primauté de gloire, personne ne nous la conteste. La France est glorifiée entre tous les peuples. Les vertus qu'elle a révélées au monde — et à elle-même — honorent l'humanité entière.

Notre récompense est magnifique.

Quel tourment fut pour nous le supplice de l'Alsace-Lorraine ! Nos âmes étaient travaillées par un remords obstiné. Nous nous reprochions d'avoir laissé nos provinces tomber sous le joug de ces maîtres odieux. Chaque fois que nous entendions un Lorrain ou un Alsacien dire — en parlant des Allemands — « nos maîtres », nous avions envie de leur demander pardon. Par leur libération, nous sommes libérés. Nous recouvrons enfin notre dignité française.

N'essayons pas d'exprimer notre joie; qui ne sent, en ces jours, l'impossibilité de traduire en langage parlé les sentiments qui affluent à nos cœurs? Je me tais, après avoir jeté un cri qui dit tant de choses : « Vive la France ! »

ERNEST LAVISSE

L'ATLANTIDE[1]

V

L'INSCRIPTION

D'un coup de sa canne ferrée, Morhange fit sauter un morceau de roche du flanc noir de la montagne.

— Qu'est ceci? — demanda-t-il, me l'ayant tendu.

— Un basalte à péridot, — dis-je.

— Ce n'est pas intéressant : vous n'y avez jeté qu'un coup d'œil.

— C'est très intéressant, au contraire. Mais, pour l'instant, j'avoue que j'ai d'autres sujets de préoccupation.

— Quoi?

— Regardez un peu de ce côté, — lui dis-je, désignant vers l'ouest, à l'horizon, un point sombre, de l'autre côté de la plaine blanche.

Il était six heures du matin. Le soleil était né. Mais on le cherchait en vain au ciel étonnamment lisse. Et pas un souffle d'air, pas un souffle.

Soudain, un de nos chameaux piaula. Une énorme antilope venait de surgir et s'en était allée donner de la tête, affolée, contre la muraille rocheuse. Elle restait là, hébétée, à quelques pas de nous, grelottant sur ses minces jambes.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1918.

Bou-Djema nous avait rejoints.

— Quand les jambes du *mohor* vacillent, c'est que les colonnes du firmament ne sont pas loin de s'ébranler, — murmura-t-il.

Les yeux de Morhange me fixèrent, puis se reportèrent vers l'horizon, sur le point noir maintenant doublé.

— Un orage, n'est-ce pas?

— Oui, un orage.

— Et vous voyez là un motif de vous inquiéter?

Je ne lui répondis pas tout de suite. J'étais en train d'échanger quelques brèves paroles avec Bou-Djema, occupé lui-même à maîtriser les chameaux qui devenaient nerveux.

Morhange réitéra sa question. Je haussai les épaules.

— De l'inquiétude? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu d'orage au Hoggar. Mais je me méfie. Et tout me porte à croire que celui qui se prépare va être d'importance. Au reste, voyez déjà.

Sur la roche plate, une légère poussière s'était élevée. Dans l'atmosphère immobile, quelques grains de sable se mirent à tourner en rond, avec une vitesse qui s'accrut jusqu'à en devenir vertigineuse, nous donnant par avance le spectacle microscopique de ce qui allait fondre tout à l'heure sur nous.

Poussant d'aigres cris, un vol d'oies sauvages passa. Très basses, elles venaient de l'ouest.

— Elles fuient vers la Sebkha d'Amandghor, — dit Bou-Djema,

— Il n'y a plus d'erreur possible, — murmurai-je.

Morhange me considérait avec curiosité.

— Que devons-nous faire? — demanda-t-il.

— Remonter immédiatement sur nos chameaux, et, avant qu'ils ne soient complètement affolés, nous hâter de chercher abri sur quelque élévation de terrain. Rendez-vous compte de notre situation. Il est commode de suivre le lit d'un oued desséché. Mais, avant un quart d'heure peut-être, l'orage aura éclaté. Avant une demi-heure, c'est un véritable torrent qui va se ruer par ici. Sur ce sol, à peu près imperméable, les pluies roulent comme un seau d'eau projeté sur un trottoir bitumé. Rien en profondeur, tout en hauteur. Au reste, voyez plutôt.

Et je lui désignai, à une dizaine de mètres en l'air, au flanc du couloir rocheux, longues traînées creuses et parallèles, de vieilles traces d'érosion.

— Dans une heure, les eaux ruisselleront à cette hauteur-là. Voilà les marques de la précédente inondation. Allons, en route. Il n'y a plus un instant à perdre.

— En route, — fit placidement Morhange.

Nous eûmes toutes les peines du monde à faire agenouiller nos chameaux. Lorsque chacun de nous fut juché sur le sien, ils filèrent à une allure que la terreur faisait de plus en plus désordonnée.

Brusquement, le vent s'éleva, un vent formidable, et presque en même temps le jour sembla s'éclipser du ravin. Au-dessus de nos têtes, le ciel était devenu, en un clin d'œil, plus ténébreux que les parois noires du couloir où nous dévalions à perdre haleine.

— Un gradin, un escalier dans la roche, — criai-je dans le vent à mes compagnons. — Si nous n'en atteignons pas un avant une minute, c'est fini.

Ils ne m'entendirent pas, mais, m'étant retourné, je vis qu'ils ne perdaient pas leurs distances, Morhange immédiatement derrière-moi, Bou-Djema le dernier, poussant devant lui, avec une admirable maîtrise, les deux chameaux porteurs de nos bagages.

Un éclair aveuglant déchira l'obscurité. Un coup de tonnerre, répercuté à l'infini par la muraille rocheuse, retentit, et, aussitôt, d'énormes gouttes tièdes se mirent à tomber. En un instant, nos burnous, tendus par la vitesse horizontalement derrière nous, furent collés à nos corps trempés.

— Sauvés ! — clamai-je soudain.

Brusquement, sur notre droite, une faille venait de s'ouvrir au milieu de la muraille. C'était le lit presque à pic d'un oued, affluent de celui où nous avions eu la malencontreuse idée de nous engager le matin. Un véritable torrent s'en écoulait déjà avec fracas.

Jamais je n'ai mieux apprécié l'incomparable sûreté des chameaux à gravir les endroits les plus abrupts. Se raidissant, distendant leurs immenses jambes, s'arc-boutant parmi les roches qui commençaient de se desceller, les nôtres firent en

cette minute ce que n'auraient peut-être pas réussi des mulets pyrénéens.

Au bout de quelques instants d'efforts surhumains, nous nous trouvâmes enfin hors de danger, sur une espèce de terrasse basaltique qui dominait d'une cinquantaine de mètres le couloir de l'oued où nous avions failli rester. Le hasard avait bien fait les choses : une petite grotte s'ouvrait derrière nous. Bou-Djema réussit à y abriter les chameaux. De son seuil, nous eûmes le loisir de contempler en silence le prodigieux spectacle qui s'offrait à notre regard.

Tu as, je pense, assisté, au camp de Châlons, aux tirs d'artillerie. Tu as vu, sous l'éclatement des percutants, cette terre de craie de la Marne entrer en effervescence, comme les encriers où, au lycée, nous jetions un bout de carbure de calcium. Cela s'enfle, monte, bouillonne, parmi le vacarme des obus qui éclatent. Eh bien, ce fut à peu près ainsi, mais au milieu du désert, mais au milieu de l'obscurité. Les eaux se précipitaient, blanches, au fond de ce trou noir, montaient, montaient vers notre socle. Et c'était, sans interruption, le fracas du tonnerre, et celui, plus fort encore, de pans entiers de murailles rocheuses, sapées par l'inondation, qui s'écroulaient d'un seul coup, et se dissolvaient en quelques secondes au milieu du flot déferlant.

Tout le temps que dura ce déluge, une heure, deux, peut-être, Morhange et moi, nous demeurâmes, sans un mot, penchés sur cette fantastique cuve, trempés, mais anxieux de voir, de voir toujours, de voir quand même, nous complaisant avec une espèce d'horreur ineffable à sentir osciller, sous les coups de bélier de l'eau, le piton de basalte où nous avions trouvé refuge. Je crois que pas un instant nous ne songeâmes, tant ce fut beau, à souhaiter la fin de ce gigantesque cauchemar.

Enfin, un rayon de soleil brilla. Alors, seulement, nous nous regardâmes.

Morhange me tendit la main.

— Merci, — me dit-il simplement.

Et il ajouta en souriant.

— Finir noyés au beau milieu du Sahara eût été prétentieux et ridicule. Vous nous avez, grâce à votre esprit de décision, évité cette fin paradoxale.

Ah! que n'a-t-il, son chameau ayant buté, roulé pour toujours au milieu de ce flot! Ce qui est arrivé ensuite ne serait pas arrivé : voilà à quoi je songe, aux heures de faiblesse. Mais, je te l'ai dit, je me reprends bien vite. Non, non, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter que ce qui a eu lieu depuis ait eu lieu.

Morhange me quitta pour pénétrer dans la petite grotte, où s'entendaient les gloussements satisfaits des chameaux de Bou-Djema. Je restai seul à contempler le torrent qui montait, montait toujours, sous l'apport impétueux de ses affluents déchaînés. Il ne pleuvait plus. Le soleil brillait au ciel redevenu bleu. Je sentais sécher sur moi, avec une incroyable rapidité, mes vêtements, une minute auparavant encore absolument trempés.

Une main se posa sur mon épaule. Morhange était de nouveau à côté de moi. Un étrange sourire de satisfaction éclairait son visage.

— Venez, — me dit-il simplement.

Assez intrigué, je le suivis. Nous pénétrâmes dans la grotte.

L'ouverture, assez grande pour en avoir permis l'accès aux chameaux, laissait passer le jour. Morhange me conduisit devant un pan de roche lisse, en face.

— Regardez, — dit-il, avec une joie mal contenue.

— Eh bien?

— Eh bien, vous ne voyez donc pas?

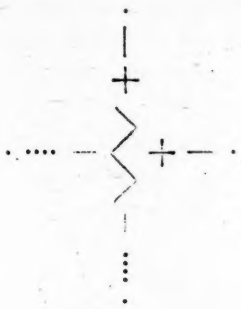
— Je vois qu'il y a là plusieurs inscriptions touareg, — répondis-je, un peu déçu. — Mais je croyais vous avoir dit que je lisais mal l'écriture tifinar. Ces inscriptions ont-elles plus d'intérêt que celles que nous avons déjà, à plusieurs reprises, rencontrées?

— Regardez celle-ci, — dit Morhange.

Il y avait un tel accent de triomphe dans sa voix que, cette fois, toute mon attention se trouva fixée. Je regardai.

C'était une inscription dont les caractères étaient disposés en forme de croix. Elle tient dans cette aventure une place assez considérable pour que je n'omette pas de te la retracer.

Voici :



Elle était dessinée avec beaucoup de régularité, les caractères assez profondément entaillés dans la roche. Sans avoir, à cette époque, une grande science des inscriptions rupestres, je n'eus pas de peine à reconnaître celle-là comme très ancienne.

Morhange la considérait avec un air de plus en plus radieux.

Je lui jetai un regard interrogateur.

— Eh bien ! Qu'en dites-vous? — fit-il.

— Que voulez-vous que je dise? Je vous répète que je sais à peine déchiffrer le tifinar.

— Voulez-vous que je vous aide? — proposa mon compagnon.

Ce cours d'épigraphie berbère, après les émotions par lesquelles nous venions de passer, me semblait pour le moins inopportun. Mais la joie de Morhange était tellement visible que je me serais fait un scrupule de la lui gâter.

— Eh bien donc, — commença mon compagnon, aussi à son aise que devant un tableau noir, — ce que vous remarquerez d'abord dans cette inscription, c'est sa répétition en forme de croix. C'est-à-dire qu'elle contient deux fois le même mot de bas en haut, et de droite à gauche. Le mot qui la compose étant de sept lettres, la quatrième lettre, ⵣ, se trouve figurer naturellement au centre. Cette disposition, unique dans l'épigraphie tifinar, est déjà assez remarquable. Mais il y a mieux. Déchiffrons maintenant.

Me trompant trois fois sur sept, j'arrivai, avec l'aide patiente de Morhange, à épeler le mot.

— Y êtes-vous? — fit, avec un clignement d'œil, Morhange, quand je fus au bout de mon exercice.

— Moins que jamais, — répondis-je, un peu agacé, — j'ai épelé le mot : *a, n, t, i, n, h, a* : *Antinha*. Antinha, je ne vois aucun mot de ce genre, ni qui s'en rapproche, dans tous les dialectes sahariens que je connais.

Morhange se frotta les mains. Sa jubilation prenait des proportions insolites.

— Vous avez trouvé. C'est précisément en quoi cette découverte est unique.

— Comment?

— Il n'y a en effet rien, ni en arabe, ni en berbère, d'analogue à ce mot.

— Alors?

— Alors, mon cher ami, c'est que nous sommes en présence d'un vocable étranger traduit en caractères tifinar.

— Et ce vocable appartient, selon vous, à quelle langue?

— Vous commencerez par vous souvenir que la lettre *e* ne figure pas dans l'alphabet tifinar. Ici, elle a été remplacée par le signe phonétique qui en est le plus proche : *h*. Restituez-le, à la place qui lui appartient dans ce mot, et vous obtiendrez :

— *Antinéa*.

— Antinéa, parfaitement. Nous nous trouvons en présence d'un vocable grec reproduit en tifinar. Et je pense que maintenant vous êtes d'accord avec moi pour reconnaître que ma trouvaille a un certain intérêt.

Ce jour-là, nous n'expliquâmes pas plus avant les textes. Un grand cri, angoissé, effrayant, venait de retentir.

Au dehors, où nous nous étions immédiatement précipités, un bizarre spectacle nous attendait.

Bien que le ciel fût redevenu tout à fait pur, le torrent roulait toujours ses eaux d'écume jaune, sans qu'on pût encore présager sa prochaine décrue, Au milieu, une extraordinaire épave, grisâtre, molle et ballottée, filait désespérément dans le courant.

Mais ce qui, de prime abord, nous combla d'étonnement, fut de voir, bondissant parallèlement dans les éboulis des rochers de la berge, comme à la poursuite de l'épave, Bou-Djema, d'habitude si calme, et qui, en cette minute, semblait atteint de parfaite folie.

Tout à coup, je saisis le bras de Morhange. La chose grisâtre s'animait. Il en sortit un long cou pitoyable, avec un navrant appel de bête affolée.

— Le maladroit, — criai-je. — C'est un de nos chameaux qu'il a laissé échapper et que le torrent emporte.

— Vous vous trompez, — dit Morhange. — Nos chameaux sont au complet dans la caverne. Celui après lequel Bou-Djema est en train de courir n'est pas à nous. J'ajouterai que le cri d'angoisse que nous venons d'entendre, ce n'est pas Bou-Djema qui l'a poussé. Bou-Djema est un brave Chaamba, qui, à l'heure actuelle, n'a qu'une idée : s'approprier le capital en déshérence que constitue ce chameau à vau-l'eau.

— Qui a crié, alors?

— Essayons, voulez-vous, — dit mon compagnon, — de remonter le cours de ce torrent, que notre guide est en train de descendre à si belle allure.

Et sans attendre ma réponse, il s'était déjà engagé le long de la rive rocheuse fraîchement saccagée...

En ce moment, on peut bien dire que Morhange s'en est allé au-devant de sa destinée.

Je le suivis. Nous eûmes toutes les peines du monde à faire deux ou trois cents mètres. Enfin, nous aperçûmes, à nos pieds, une petite crique clapotante, où le flot était en train de baisser.

— Regardez, — dit Morhange.

Un paquet noirâtre se balançait sur les eaux de la crique.

Quand nous fûmes au bord, nous vîmes que c'était le corps d'un homme vêtu des longs voiles bleu-foncé des Touareg.

— Donnez-moi une main, — dit Morhange, — et arc-boutez-vous de l'autre à la roche, ferme.

Il était fort, très fort. En un instant, comme se jouant, il avait ramené sur la berge le corps du noyé.

— Il vit encore, — constata-t-il avec satisfaction. — Maintenant il s'agit de le conduire à la grotte. Cet endroit ne vaut rien pour ranimer un noyé.

Il souleva le corps entre ses bras puissants.

— C'est étonnant comme il pèse peu, pour un homme de sa taille.

Quand nous eûmes fait en sens inverse le chemin de la grotte, les cotonnades du Targui étaient à peu près sèches. Mais elles avaient abondamment déteint ; et c'était un homme indigo que Morhange était en train de rappeler à la vie.

Quand je lui eus administré un quart de rhum, il ouvrit les yeux, nous dévisagea tous deux avec surprise, puis, les ayant refermés, murmura, en arabe, d'une voix à peine intelligible, cette phrase dont nous ne devions comprendre le sens que quelques jours plus tard :

— *Se peut-il que je sois arrivé au terme de ma mission !*

— De quelle mission veut-il parler? — dis-je.

— Laissez-le revenir tout à fait à lui, — répondit Morhange. — Tenez, ouvrez une boîte de conserve. Avec des gaillards de cette trempe, on ne doit pas observer les précautions prescrites pour nos noyés européens.

C'était en effet à une espèce de géant que nous venions de sauver la vie. Le visage, quoique très maigre, était régulier, presque beau. Le teint était clair, la barbe rare. Les cheveux déjà blancs révélaient un homme d'une soixantaine d'années.

Quand j'eus déposé devant lui une boîte de *cornbeef*, un éclair de joie vorace passa dans ses yeux. Cette boîte renfermait bien les portions de quatre solides mangeurs. Elle fut vidée en un clin d'œil.

— Là, — dit Morhange, — voilà un robuste appétit. Nous allons maintenant pouvoir poser nos questions sans scrupule.

Déjà, le Targui avait ramené sur son front et sur son visage le voile bleu rituel. Il fallait même qu'il fût bien affamé pour n'avoir pas accompli plus tôt cette formalité indispensable. Seuls, maintenant, étaient visibles ses yeux, qui nous regardaient avec une flamme de plus en plus sombre.

— Officiers français, — murmura-t-il enfin.

Et, ayant pris la main de Morhange, il la posa contre sa poitrine, puis la porta à ses lèvres.

Soudain, une expression d'anxiété courut dans son regard.

— Et mon mehari? — demanda-t-il.

Je lui expliquai que notre guide était en train d'essayer de sauver la bête. A son tour, il nous conta comment celle-ci ayant buté, puis dégringolé dans le torrent, il y avait roulé lui-même en s'efforçant de la retenir. Son front avait heurté

un rocher. Il avait crié. Ensuite, il ne se souvenait plus de rien.

— Tu t'appelles? — demandai-je.

— Eg-Anteouen.

— A quelle tribu appartiens-tu?

— A la tribu des Kel-Tahat.

— Les Kel-Tahat sont bien les serfs de la tribu des Kel-Rhelâ, les grands nobles du Hoggar?

— Oui, — répondit-il, en me jetant un regard de biais. On aurait dit que des questions si précises, sur les choses du Hoggar, n'étaient pas de son gré.

— Les Kel-Tahat, si je ne me trompe, sont installés sur le flanc Sud-Ouest de l'Atakor [1]. Que faisais-tu, si loin de vos terrains de parcours, quand nous t'avons sauvé la vie?

— J'allais, par Tît, vers In-Salah, — dit-il.

— Qu'allais-tu faire à In-Salah?

Il allait répondre. Mais, soudain, nous le vîmes tressaillir. Ses yeux fixes ne quittaient plus un point de la caverne. Notre regard s'y porta. Il rencontra l'inscription rupestre qui avait, une heure plus tôt, donné tant de joie à Morhange.

— Tu connais cela? — interrogea celui-ci avec une soudaine curiosité.

Le Targui ne proféra pas un mot, mais ses yeux eurent un éclair étrange.

— Tu connais cela? — insista Morhange.

Et il ajouta :

— Antinéa?

— Antinéa, — répéta l'homme.

Et il se tut.

— Réponds donc au capitaine, — criai-je, sentant une bizarre colère me gagner.

Le Targui me regarda. Je crus qu'il allait parler. Mais ses yeux devinrent tout à coup durs. Sous le voile lustré, je sentis ses traits qui se raidissaient.

Morhange et moi, nous nous retournâmes.

Sur le seuil de la caverne, haletant, déconfit, fourbu par une heure de course vaine, Bou-Djema venait de surgir.

1. Autre désignation, en langue *temahaq*, du Hoggar. (Note de M. Leroux.)

VI

DES INCONVÉNIENTS DE LA LAITUE

A l'instant où Eg-Anteouen et Bou-Djema se trouvèrent face à face, il me sembla surprendre chez le Targui comme chez le Chaamba un tressaillement, aussitôt réprimé de part et d'autre. Ce ne fut, je le répète, qu'une impression toute fugitive. Elle suffit, néanmoins, pour me donner la résolution d'interroger d'un peu près, dès que nous serions tous deux seuls, mon guide sur notre nouveau compagnon.

Ce début de journée nous avait assez fatigués. Nous décidâmes donc de la terminer là, et même de passer la nuit dans la grotte, afin d'attendre la complète décrue.

Au réveil, tandis que j'étais en train de repérer sur la carte notre itinéraire de la journée, Morhange s'approcha de moi. Je remarquai son air un peu gêné.

— Nous serons dans trois jours à Shikh-Salah, — lui dis-je. — Peut-être même après-demain soir, pour peu que les chameaux marchent bien.

— Nous allons peut-être nous séparer avant, — articula-t-il.

— Comment cela?

— Oui, j'ai modifié légèrement mon itinéraire. Je n'ai plus l'intention de marcher directement sur Timissao. Auparavant, je serais heureux de pousser une petite pointe à l'intérieur du massif du Hoggar.

Je fronçai le sourcil :

— Qu'est-ce que cette nouvelle idée?

En même temps, mes yeux cherchaient Eg-Anteouen, que, la veille et quelques instants plus tôt, j'avais pu voir s'entretenant avec Morhange. Il était en train de raccommoder placidement une de ses sandales, avec du fil poissé donné par Bou Djema. Il ne releva pas la tête.

— Voici, — expliqua Morhange, de moins en moins à l'aise. — La présence d'inscriptions analogues m'est signalée par cet homme dans plusieurs cavernes du Hoggar occidental

Ces cavernes se trouvent à proximité du chemin qu'il a à faire pour rentrer chez lui. Il doit passer par Tit. Or, de Tit à Timissao, par Silet, il y a à peine deux cents kilomètres. C'est un parcours quasi classique [1], de moitié plus court que celui que j'aurais à faire seul, quand nous nous serions quittés, de Shikh-Salah à Timissao. Vous voyez, c'est aussi un peu la raison qui me pousse à...

— Un peu? Très peu, — répliquai-je. — Mais votre parti est-il absolument arrêté?

— Il l'est, — me fut-il répondu.

— Quand comptez-vous me quitter?

— J'aurai intérêt à le faire aujourd'hui même. La route par laquelle Eg-Anteouen compte pénétrer dans le Hoggar coupe celle que voilà à environ quatre lieues d'ici. J'ai même, à ce propos, une petite requête à vous adresser.

— Je vous en prie.

— Ce serait, mon compagnon targui ayant perdu le sien, de me laisser un des deux chameaux de charge.

— Le chameau qui porte vos bagages vous appartient, au même titre que votre mehari, — répondis-je froidement.

Nous demeurâmes quelques instants sans parler. Morhange gardait un silence gêné. Moi, j'étais en train d'examiner ma carte. Un peu partout, mais surtout vers le Sud, les régions inexplorées du Hoggar y faisaient, parmi le bistre des montagnes supposées, de nombreuses, de trop nombreuses taches blanches.

Je dis enfin :

— Vous me donnez votre parole qu'après avoir vu ces fameuses grottes, vous rallierez Timissao par Tit et Silet?

Il me regarda sans comprendre.

— Pourquoi une telle question?

— Parce que, si vous me donnez cette parole, et pour peu naturellement que ma compagnie ne vous soit pas désagréable, je vous accompagnerai. Je n'en suis plus à deux cents kilomètres près. Je rallierai Shikh-Salah par le sud, au lieu de le rallier par l'ouest, voilà tout.

1. La route et les étapes de Tit à Timissao ont été en effet repérées, dès 1888, par le capitaine Bissuel. *Les Touareg de l'Ouest*, itinéraires 1 et 10. (Note de M. Leroux.)

Morhange me regarda avec émotion.

— Pourquoi faites-vous cela? — murmura-t-il.

— Mon cher ami, — c'était la première fois que je donnais ce nom à Morhange, — mon cher ami, j'ai un sens qui prend dans le désert une merveilleuse acuité, le sens du danger. Je vous en ai donné un petit exemple hier matin, au moment de l'orage. Avec toute votre science rupestre, vous me paraissez ne pas vous faire une idée très nette de ce qu'est le Hoggar, ni des rencontres qu'on y peut faire. Ceci posé, j'aime autant ne pas vous laisser courir seul au-devant de certains risques.

— J'ai un guide, — fit-il avec son adorable naïveté.

Toujours accroupi, Eg-Anteouen continuait à rapetasser sa savate.

Je marchai vers lui.

— Tu as entendu ce que je viens de dire au capitaine?

— Oui, — répondit le Targui avec calme.

— Je l'accompagne. Nous te quitterons à Tit, où tu t'arrangeras pour nous faire arriver sans encombre. Où est l'endroit où tu as proposé au capitaine de le conduire?

— Ce n'est pas moi qui le lui ai proposé, c'est lui qui me l'a demandé, — fit remarquer froidement le Targui. — Les grottes où sont les inscriptions sont à trois jours de marche au Sud, dans la montagne. La route est d'abord assez rude. Mais ensuite elle s'infléchit, et l'on gagne sans peine Timissao. Il y a de bons puits, où les Touareg Taïtoq, qui aiment les Français, vont faire boire leurs chameaux.

— Et tu connais bien le chemin?

Il haussa les épaules. Ses yeux eurent un sourire méprisant.

— Je l'ai fait vingt fois, — dit-il.

— Eh bien, alors, en avant.

Pendant deux heures, nous allâmes, Je n'échangeai pas une parole avec Morhange. J'avais l'intuition nette de la folie que nous étions en train de commettre en nous risquant avec cette désinvolture dans la région la moins connue, la plus dangereuse du Sahara. Tous les coups qui, depuis vingt ans, travaillent à saper l'avance française sont sortis de ce Hoggar redoutable. Mais quoi ! c'était de plein gré que j'avais apporté mon adhésion à cette folle équipée. Je n'avais plus à y revenir. A

quoi m'eût servi de gâter mon geste par une apparence continuelle de mauvaise humeur? Et puis, il fallait bien me l'avouer, la tournure que commençait à prendre notre voyage n'était point pour me déplaire. J'avais, dès cet instant, la sensation que nous nous acheminions vers quelque chose d'inouï, vers quelque monstrueuse aventure. On n'est pas impunément, des mois, des années, l'hôte du désert. Tôt ou tard, il prend barre sur vous, annihile le bon officier, le fonctionnaire timoré, désarçonne son souci des responsabilités. Qu'y a-t-il derrière ces rochers mystérieux, ces solitudes mates, qui ont tenu en échec les plus illustres traqueurs de mystères?... On va, te dis-je, on va.

— Êtes-vous au moins bien sûr que cette inscription possède un intérêt de nature à justifier ce que nous allons tenter? — demandai-je à Morhange.

Mon compagnon tressaillit agréablement. Je compris la crainte où il était, depuis le départ, que je ne l'accompagnasse à contre-cœur. Du moment où je lui offrais l'occasion de me convaincre, ses scrupules n'existaient plus et son triomphe lui paraissait certain.

— Jamais, — répondit-il, d'une voix qu'il voulait mesurée, mais sous laquelle perçait l'enthousiasme, — jamais une inscription grecque n'a été découverte sous une latitude aussi basse. Les points les plus extrêmes où elles ont été mentionnées appartiennent au sud de l'Algérie et de la Cyrénaïque. Mais au Hoggar! Rendez-vous donc compte. Il est vrai que celle-ci est traduite en caractère tifinar. Mais cette particularité ne diminue pas l'intérêt de la chose : elle l'accroît.

— A votre avis, quel est le sens de ce mot?

— Antinéa ne peut être qu'un nom propre, — dit Morhange. — A qui s'applique-t-il? J'avoue l'ignorer, et, si à l'heure actuelle, je marche vers le Sud en vous y entraînant, c'est que je compte sur un supplément d'informations. Son étymologie? Il n'y en a pas une, il y en a trente possibles. Songez bien que l'alphabet tifinar est loin de cadrer avec l'alphabet grec, ce qui multiplie les hypothèses. Voulez-vous que je vous en soumette quelques-unes?

— J'allais vous en prier.

— Eh bien, il y a d'abord ἀντί et ναῦς, *la femme qui est placée en face du vaisseau*, explication qui eût bien plu à Gaffarel et à mon vénéré maître Berlioux. Ceci s'appliquerait assez aux figures sculptées à l'avant des navires. (Il y a un nom technique que je ne retrouverais pas en ce moment, même si l'on me donnait cent cinquante coups de bâton [1].)

» Il y a ensuite ἀντινῆα, qu'il faudrait rattacher à ἀντί et ναὸς *celle qui se tient devant le* ναὸς, le ναὸς du temple, *celle qui est en face du sanctuaire*, la prêtresse par conséquent. Interprétation qui charmerait de tout point Girard et Renan.

» Il y a ensuite ἀντινέα, de ἀντί et νέος, *neuf*, ce qui peut signifier deux choses : ou *celle qui est le contraire de jeune*, c'est-à-dire vieille ; ou *celle qui est l'ennemie de la nouveauté*, ou *l'ennemie de la jeunesse*.

» Il y a encore un autre sens de ἀντί, *en échange de*, qui survient à propos pour compliquer les possibilités ci-dessus. il y a également quatre sens au verbe νέω qui signifie tour, à tour *aller*, *couler*, *filer* ou *tisser*, *amonceler*. Il y a de plus... Et remarquez que je n'ai à ma disposition, sur la bosse d'ailleurs confortable de ce mehari, ni le grand dictionnaire d'Estienne, ni les lexiques de Passow, de Pape ou de Liddel-Scott. Ceci uniquement, mon cher ami, pour vous prouver combien l'épigraphie est science relative, toujours subordonnée à la découverte d'un texte nouveau, qui contredit les données antérieures, quand elle n'est pas à la merci des humeurs des épigraphistes et de leurs conceptions particulières de l'univers [2].

— C'est un peu mon avis, — dis-je. — Mais laissez-moi m'étonner qu'avec une vue aussi sceptique des buts que vous poursuivez, vous n'hésitiez pas néanmoins à affronter des risques qui peuvent être assez grands.

Morhange eut un pâle sourire.

— Je n'interprète pas, mon ami, je collige. De ce que je lui rapporterai, Dom Granger a la science qu'il faut pour tirer

1. Il est peut-être bon de rappeler ici que les *Figures de Proues* sont précisément le titre d'un très remarquable recueil poétique de madame Delarue-Mardrus. (Note de M. Leroux.)

2. Le capitaine Morhange semble avoir oublié dans cette énumération, par endroits fantaisiste, l'étymologie Ἀνθίνεα, forme dialectale dorienne de Ἀνθινή, de Ἄνθος, *fleur*, et qui signifierait *qui est en fleur*. (Note de M. Leroux.)

des conclusions qui échapperaient à mes faibles connaissances. J'ai voulu m'amuser un peu. Pardonnez-moi.

En cet instant, la sangle d'un des chameaux de charge, sans doute insuffisamment serrée, tourna. Une partie du chargement bascula et tomba à terre.

Déjà Eg-Anteouen était descendu de sa bête et aidait Bou-Djema à réparer le dommage.

Quand ils eurent terminé, je fis marcher mon mehari à côté de celui de Bou-Djema.

— Il faudra mieux sangler les chameaux, à la prochaine halte. Ils vont avoir à marcher en montagne.

Le guide me regarda avec étonnement. Jusque là, j'avais jugé inutile de le tenir au courant de nos nouveaux projets. Mais je me figurais qu'Eg-Anteouen l'en aurait informé.

— Mon lieutenant, la route de la plaine blanche jusqu'à Shikh-Salah n'est pas montagneuse, — dit le Chaamba.

— C'est vrai. Mais nous ne prenons plus la route de la plaine blanche. Nous allons descendre vers le Sud, par le Hoggar.

— Par le Hoggar, — murmura-t-il. — Mais...

— Mais quoi?

— Je ne connais pas la route.

— C'est Eg-Anteouen qui nous conduira.

— Eg-Anteouen !

Je regardai Bou-Djema, qui venait de pousser cette exclamation sourde. Ses yeux se portèrent avec un mélange de stupeur et d'effroi sur le Targui.

Le chameau d'Eg-Anteouen cheminait une dizaine de mètres en avant, côte à côte avec celui de Morhange. Les deux hommes conversaient. Je compris que Morhange devait entretenir Eg-Anteouen des fameuses inscriptions. Mais nous n'étions pas si en arrière qu'ils ne pussent entendre nos paroles.

De nouveau, je regardai mon guide. Je le vis blême.

— Qu'y a-t-il, Bou-Djema, qu'y a-t-il? — demandai-je à voix basse.

— Pas ici, mon lieutenant, pas ici, — murmura-t-il.

Ses dents claquaient. Il ajouta, comme dans un souffle :

— Pas ici. Le soir, à la halte, lorsqu'il sera tourné vers l'Orient, en train de faire sa prière, quand le soleil disparaîtra.

Alors, appelle-moi près de toi. Je te dirai... Mais pas ici. Il parle, mais il écoute. Va-t'en. Rejoins le capitaine.

— En voilà bien d'une autre, — murmurai-je, pressant du pied le col de mon mehari pour rattraper Morhange.

Il était environ cinq heures du soir, lorsque Eg-Anteouen, qui allait en tête, s'arrêta.

— C'est ici, — dit-il, — mettant pied à terre.

L'endroit était sinistre et beau. A notre gauche, une fantastique muraille de granit découpait son arête grise sur le ciel rouge. Cette muraille était, de haut en bas, fendue par un couloir sinueux, haut de mille pieds peut-être, d'une largeur parfois à peine suffisante pour laisser passer trois chameaux de front.

— C'est ici, — répéta le Targui.

Vers l'ouest, droit devant nous, dans la lumière du couchant, la piste que nous allions quitter déroulait son ruban pâle. La plaine blanche, la route de Shikh-Salah, les haltes sûres, les puits connus... Et, du côté opposé, cette muraille noire sur le ciel mauve, ce couloir sombre.

Je regardai Morhange.

— Arrêtons-nous, — dit-il simplement, — Eg-Anteouen nous conseille de refaire au grand complet notre provision d'eau.

D'un commun accord, nous décidâmes de passer la nuit là, avant de nous engager dans la montagne.

Il y avait une source, dans une cuvette ténébreuse, où tombait une belle petite cascade, quelques arbustes, quelques plantes.

Déjà, les chameaux, à l'entrave, s'étaient mis à brouter.

Bou-Djema déposait sur une grosse pierre plate notre couvert de campagne, gobelets, assiettes d'étain. Une boîte de conserve ouverte par ses soins fut placée à côté d'un plat de laitue qu'il venait de cueillir sur les bords humides de la source. Je voyais, aux gestes saccadés avec lesquels il disposait sur la roche ces divers objets, combien son trouble était grand.

A un moment qu'il s'était penché vers moi pour me tendre une assiette, il me désigna d'un geste le lugubre couloir ténébreux où nous allions nous enfoncer.

— *Blad-el-Khouf !* — murmura-t-il.

— Que dit-il? — dit Morhange, qui avait surpris son geste.

— Blad-el-Khouf. *Voici le pays de la peur.* C'est ainsi que les Arabes appellent le Hoggar.

Bou-Djema était revenu s'asseoir à l'écart, nous laissant à notre dîner. Accroupi, il se mit à manger quelques feuilles de laitue, qu'il avait réservées pour lui.

Eg-Anteouen était immobile.

Tout à coup, le Targui se leva. Le soleil à l'Ouest n'était plus qu'un tison rouge. Nous vîmes Eg-Anteouen s'approcher de la fontaine, étendre à terre son burnous bleu, s'agenouiller.

— Je ne croyais pas les Touareg si respectueux de la tradition musulmane, — dit Morhange.

— Moi non plus, — dis-je, pensivement.

Mais j'avais autre chose à faire, en cette minute, qu'à m'étonner.

— Bou-Djema, — appelai-je.

En même temps, je regardai Eg-Anteouen. Absorbé dans sa prière, tourné vers l'Ouest, il ne m'accordait visiblement aucune attention. Il était en train de se prosterner, lorsque, à voix plus forte, je criai de nouveau.

— Bou-Djema, viens avec moi vers mon mehari, j'ai quelque chose à prendre dans la fonte.

Lentement, posément, toujours agenouillé, Eg-Anteouen murmurait sa prière.

Bou-Djema, lui, n'avait pas bougé.

Seul, un gémissement sourd me répondit.

Morhange et moi avions immédiatement sauté sur nos pieds et couru auprès du guide. Eg-Anteouen y parvint en même temps que nous.

Yeux clos, extrémités déjà froides, le Chaamba râlait entre les bras de Morhange. J'avais saisi une de ses mains. Eg-Anteouen avait pris l'autre. Chacun avec nos moyens, nous nous efforcions de deviner, de comprendre...

Soudain Eg-Anteouen sursauta. Il venait d'apercevoir la pauvre gamelle bosselée que l'Arabe tenait, une minute plus tôt entre ses genoux, et qui maintenant gisait à terre renversée.

Il s'en saisit, écarta, les examinant rapidement l'une après

l'autre, les quelques feuilles de laitue qui y restaient encore, et poussa une rauque exclamation.

— Bon, — murmura Morhange, — au tour de celui-là maintenant, va-t-il devenir fou !

L'œil fixé sur Eg-Anteouen, je le vis sans mot dire se précipiter vers la pierre où était disposé notre couvert ; une seconde après, il était de nouveau à nos côtés, tenant le plat de laitue auquel nous n'avions pas encore touché.

Il prit alors dans la gamelle de Bou-Djema une feuille verte et charnue, large et pâle, et la rapprocha d'une autre feuille qu'il venait de saisir dans notre plat, à nous.

— *Afahlehlé !* — dit-il simplement

Un frisson me secoua, ainsi que Morhange — c'était donc là l'afahlehlé, le *falestez* des Arabes sahariens, la terrible plante qui avait frappé de mort, plus vite et plus sûrement que les armes Touareg, une partie de la mission Flatters.

Eg-Anteouen était maintenant debout. Sa haute silhouette se profilait en noir sur le ciel devenu tout à coup d'un lilas très pâle. Il nous regardait.

Et, comme nous nous empressions auprès du malheureux guide,

— Afahlehlé, — répéta le Targui en secouant la tête.

Bou-Djema mourut au milieu de la nuit, sans avoir repris connaissance.

VII

LE PAYS DE LA PEUR

— Il est curieux, — dit Morhange, — de constater combien notre expédition, si dénuée d'incidents depuis Ouargla, tend maintenant à devenir mouvementée.

Cette phrase, il la prononça comme il se relevait, après s'être agenouillé un instant sur la fosse péniblement creusée, où nous avions déposé le corps du guide, et y avoir prié.

Je ne crois pas en Dieu. Mais si jamais quelque chose peut influer sur une puissance, qu'elle soit du mal ou du bien, de la lumière ou des ténèbres, c'est la prière murmurée par un tel homme.

Deux jours durant, nous cheminâmes à travers un gigantesque chaos de roches noires, dans un passage lunaire à force de dévastation. Rien que le bruit des pierres roulant sous le pied des chameaux, et tombant au fond des précipices, comme des détonations.

Curieuse marche, en vérité. Pendant les premières heures, avec la planchette à boussole, j'avais essayé de relever la route que nous suivions. Mais mon tracé s'était vite emmêlé : sans doute une erreur dans l'étalonnage du pas des chameaux. Alors, j'avais remisé la planchette dans une de mes fontes. Désormais, sans contrôle, Eg-Anteouen était notre maître. Nous n'avions plus qu'à lui faire confiance, qu'à le suivre.

Il allait devant. Morhange le suivait. Je fermais la marche. Les plus curieux spécimens de roches éruptives s'offraient à chaque moment à mes regards, mais en vain. Je ne m'intéressais plus à ces choses. Une autre curiosité s'était emparée de moi. La folie de Morhange était devenue mienne. Si mon compagnon était venu me dire : « Ce que nous faisons est insensé ; revenons en arrière, vers les pistes tracées, revenons. » Je lui aurais, dès cette minute, répondu : « Vous êtes libre. Moi, je continue. »

Vers le soir du deuxième jour, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne noire, dont les contreforts déchiquetés se profilaient à deux mille mètres au-dessous de nos têtes. C'était un énorme bastion ténébreux, aux arêtes de donjon féodal, qui se dessinait avec une incroyable netteté sur le ciel orange.

Un puits se trouvait là, avec quelques arbres, les premiers que nous rencontrions depuis que nous nous étions enfoncés dans le Hoggar.

Un groupe d'hommes l'entouraient. Leurs chameaux, à l'entrave, cherchaient une problématique nourriture.

A notre vue, les hommes se resserrèrent, inquiets, sur la défensive.

Eg-Anteouen, se retournant vers nous, dit :

— Touareg Eggali.

Et il se dirigea vers eux.

C'étaient de beaux hommes, ces Eggali. Les plus grands Touareg que j'eusse jamais rencontrés. Avec un empressement

inattendu, ils s'étaient écartés du puits, nous en abandonnant l'usage. Eg-Anteouen leur adressa quelques paroles. Ils nous regardèrent, Morhange et moi, avec une curiosité voisine de la peur, en tout cas avec respect.

Étonné d'une telle discrétion, je me vis refuser par leur chef les menus cadeaux que j'avais retirés des fontes de ma selle. Il avait l'air de redouter jusqu'à mon regard.

Quand ils furent partis, j'exprimai à Eg-Anteouen la stupéfaction où me plongeait une réserve à laquelle mes rapports antérieurs avec les populations sahariennes ne m'avaient guère habitué.

— Ils t'ont parlé avec respect, avec crainte même, — lui dis-je. — Et pourtant, la tribu des Eggali est noble. Et celle des Kel-Tahat, à laquelle tu m'as dit appartenir, est une tribu serve.

Un sourire passa dans les sombres yeux d'Eg-Anteouen.

— C'est vrai, — dit-il.

— Alors?

— Alors, c'est que je leur ai dit, qu'avec toi et le capitaine, nous marchions vers le *Mont des Génies*.

D'un geste, Eg-Anteouen désignait la montagne noire.

— Ils ont eu peur. Tous les Touareg du Hoggar ont peur du Mont des Génies. Tu as vu, rien qu'à entendre prononcer son nom, comme ceux-ci ont détalé?

— C'est vers le Mont des Génies que tu nous conduis? — demanda Morhange.

— Oui, — répondit le Targui. — C'est là que sont les inscriptions dont je t'ai parlé.

— Tu ne nous avais pas prévenu de ce détail.

— A quoi bon? Les Touareg redoutent les *ilhinen*, les génies au front cornu, qui ont une queue, du poil pour vêtement, font mourir les troupeaux et tomber les hommes en catalepsie. Mais je sais que les roumis n'en ont pas peur, et que même ils se moquent des craintes des Touareg à ce sujet.

— Et toi, — dis-je, — tu es Targui, et tu ne crains pas les ilhinen?

Eg-Anteouen me désigna un sachet de cuir rouge qui pendait d'un chapelet à grains blancs sur sa poitrine.

— J'ai mon amulette, — répliqua-t-il gravement ; — bénie

par le vénéré Sidi-Moussa lui-même. Et puis, je suis avec vous. Vous m'avez sauvé la vie. Vous avez voulu voir les inscriptions. Que la volonté d'Allah soit faite.

Ayant ainsi parlé, il s'accroupit, tira sa longue pipe de roseau à couvercle de cuivre, et, gravement, se mit à fumer.

— Tout ceci commence à devenir bien étrange, — murmura Morhange, qui venait de se rapprocher de moi.

— Il ne faut rien exagérer, — lui répondis-je. — Vous vous rappelez aussi bien que moi le passage où Barth raconte son excursion à l'*Idinen*, qui est le Mont des Génies des Touareg Azdjer. L'endroit avait si mauvaise réputation qu'aucun Targui ne consentit à l'accompagner. Il en revint, pourtant.

— Il en revint, sans doute, — répliqua mon camarade, — mais il commença par s'égarer. Sans eau, sans vivres, il faillit périr de faim et de soif, à ce point qu'il dut s'ouvrir une veine pour en boire le sang. Cette perspective n'a rien de bien attrayant.

J'eus un haussement d'épaules : après tout, ce n'était pas ma faute, si nous en étions là.

Morhange comprit mon mouvement, et crut devoir s'excuser.

— Je serais d'ailleurs curieux, — reprit-il avec une gaîté un peu forcée, — d'entrer en relation avec ces génies, et de vérifier les informations de Pomponius Mela, qui les a connus, et les place effectivement dans les montagnes des Touareg. Il les appelle Egipans, Blemyens, Gamphasantes, Satyres... « Les Gamphasantes, dit-il, sont nus ; les Blemyens n'ont pas de tête, leur visage étant placé sur leur poitrine ; les Satyres n'ont rien de l'homme que la figure. Les Egipans sont faits comme on le dit communément. » Satyres, Egipans... vraiment, n'est-il pas curieux d'entendre ces noms grecs appliqués aux génies barbares de par ici? Croyez-moi, nous sommes sur une piste curieuse; je suis sûr qu'Antinéa va nous être la clef de découvertes bien originales.

— Chut, — lui dis-je, un doigt sur les lèvres, — écoutez.

De bizarres bruits, dans le soir qui tombait à grands pas, venaient de naître autour de nous. Espèces de craquements, suivis de plaintes longues et déchirantes, qui se répercutaient

à l'infini dans les ravins environnants. Il semblait que la montagne noire tout entière se fût mise soudain à gémir.

Nous regardâmes Eg-Antenouen. Il fumait toujours, sans broncher.

— Les ilhinen s'éveillent, — dit-il simplement.

Morhange écoutait, sans m'adresser une parole. Comme moi, il savait, sans doute : les rochers surchauffés, le craquement de la pierre, toute une série de phénomènes physiques, le souvenir de la statue chantante de Memnon... Mais ce concert imprévu n'en influait pas moins de façon pénible sur nos nerfs surexcités.

La dernière phrase du pauvre Bou-Djema me revint à la mémoire.

— Le pays de la peur, — murmurai-je à voix basse.

Et Morhange, répéta de même.

— Le pays de la peur.

Le singulier concert cessait, comme parurent au ciel les premières étoiles. Avec une émotion infinie, nous les vîmes s'allumer l'une après l'autre, les minuscules flammes d'azur pâle. En cette minute tragique, elles nous accordaient nous, les isolés, les condamnés, les perdus, nous reliaient à nos frères des latitudes supérieures, ceux qui, à cette heure, dans les villes où surgit tout à coup la blancheur des globes électriques, se ruent dans une frénésie délirante à leurs plaisirs étriqués.

Chêt-Ahadh essa hetîsenet
Mâteredjrê d-Erredjeâot,
Mâteseksek d-Essekâot,
Mâtelahrlahr d'Ellerhâot,
Ettâs djenen, barâd, tît-ennit abâtet.

Lente et gutturale, c'était la voix d'Eg-Anteouen qui venait de s'élever. Elle résonnait avec une majesté grave et triste dans le silence maintenant total.

Je touchai le bras du Targui. D'un geste de tête, il me montra au firmament une constellation clignotante.

— Les Pléiades, — murmurai-je à Morhange, lui désignant les sept pâles étoiles, tandis qu'Eg-Anteouen, de la même voix monotone reprenait sa lugubre chanson :

Les Filles de la Nuit sont sept :
Mâteredjrê et *Erredjeâot,*
Mâteseksek et *Essekâot,*
Mâtelahrlahr et *Ellerhâot,*
La septième est un garçon dont un œil s'est envolé.

Un brusque malaise s'empara de moi. Je saisis le bras du Targui, alors, que, pour la troisième fois, il s'apprêtait à psalmodier son refrain.

— Quand serons-nous à la grotte aux inscriptions? — lui demandai-je brutalement.

Il me regarda et me répondit avec son calme habituel :

— Nous y sommes.

— Nous y sommes? Qu'attends-tu alors pour nous la montrer.

— Que vous me l'ayez demandé, — répondit-il, non sans impertinence.

Morhange avait sauté sur ses pieds.

— La grotte, la grotte est là?

— Elle est là, — répéta posément Eg-Anteouen, qui se relevait.

— Mène-nous à la grotte.

— Morhange, — dis-je, soudain inquiet, — la nuit tombe. Nous n'y verrons rien. Et c'est peut-être encore loin.

— Il y a à peine cinq cents pas, — répliqua Eg-Anteouen ; — la grotte est pleine d'herbes sèches. On les allumera, et le capitaine y verra comme en plein jour.

— Allons, — répéta mon compagnon.

— Et les chameaux? — hasardai-je encore.

— Ils sont à l'entrave, — dit Eg-Anteouen, — et nous ne serons pas longtemps absents.

Il était déjà en route vers la montagne noire. Morhange, nerveux à faire frémir, suivait, je suivais aussi, dès cette minute en proie à un profond malaise. Mes tempes battaient : « Je n'ai pas peur, me répétai-je ; je jure que ce n'est pas de la peur. »

Non, vraiment, ce n'était pas de la peur. Et pourtant, quel bizarre vertige. Une taie était sur mes yeux. Mes oreilles bourdonnaient. J'entendis à nouveau la voix d'Eg-Anteouen, mais multipliée, mais immense, et pourtant sourde, sourde :

Les Filles de la Nuit sont sept.

Et il me semblait que les voix de la montagne, lui faisant écho, répétaient à l'infini le sinistre vers final :

La septième est un garçon dont un œil s'est envolé.

— C'est ici, — murmura le Targui.

Un trou noir s'ouvrait dans la paroi. Eg-Anteouen y pénétra en se baissant. Nous le suivîmes. Les ténèbres s'emparèrent de nous.

Une flamme jaune. Eg-Anteouen avait battu le briquet. Il mit le feu à un tas d'herbes, près du seuil. D'abord, nous ne pûmes rien voir. La fumée nous aveuglait.

Eg-Anteouen était resté à côté de l'orifice de la grotte. Il s'était assis, et, plus calme que jamais, avait recommencé à tirer de sa pipe de longues bouffées grises.

Une lumière pétillante sortait maintenant des herbes embrasées. J'entrevis Morhange. Il me parut extraordinairement pâle. Appuyé des deux mains à la muraille, il travaillait à déchiffrer un fatras de signes que je n'entrevoyais qu'à peine.

Il me sembla néanmoins que ses mains tremblaient.

« Diable, serait-il aussi mal en point que moi », me dis-je, ressentant une peine de plus en plus grande à coordonner deux idées.

Je l'entendis crier avec violence, il me sembla, à Eg-Anteouen :

— Mets-toi de côté. Laisse entrer l'air. Quelle fumée !

Il déchiffrait, il déchiffrait toujours.

Soudain, je l'entendis de nouveau, mais mal. Il me sembla que les sons, eux aussi, étaient dans de la fumée.

— Antinéa... Enfin... Antinéa... Mais pas gravé dans la pierre... signes tracés à l'ocre... il n'y a pas dix ans, pas cinq peut-être... Ah !...

Je le vis. Il avait pris sa tête dans ses mains. Il poussa un grand cri.

— C'est une mystification. Une tragique mystification !

J'eus un petit rire goguenard :

— Allons, allons, ne vous fâchez pas.

Il m'avait saisi par le bras et me secouait. Je vis ses yeux agrandis d'épouvante et d'étonnement.

— Êtes-vous fou? — me hurla-t-il en plein visage.

— Ne criez pas si fort, — répondis-je avec mon petit rire.

Il me regarda encore, et s'assit, accablé, sur une pierre, en face de moi. A l'embouchure de la grotte, Eg-Anteouen fumait toujours avec la même placidité. On voyait dans le noir luire le couvercle rouge de sa pipe.

— Fou! fou! — répétait Morhange, dont la voix parut s'empâter.

Brusquement, il se pencha vers le brasier qui jetait ses dernières flammes, plus hautes et plus claires. Il saisit une herbe non encore consumée. Je le vis l'examiner avec attention, puis la rejeter au feu avec un grand rire strident.

— Ah ! Ah ! Elle est bien bonne !

En chancelant, il s'approcha d'Eg-Anteouen et lui désigna le feu.

— Du chanvre, hein ! *Hachich, hachich.* Ah ! Ah ! elle est bien bonne.

— Elle est bien bonne, — répétai-je, en éclatant de rire.

Eg-Anteouen approuva par un rire discret. Le feu mourant éclairait sa face voilée et brillait dans ses terribles yeux sombres.

Il s'écoula une seconde, puis, tout à coup, Morhange saisit le bras du Targui.

— Je veux fumer, moi aussi, — dit-il, — donne-moi une pipe.

Imperturbable, le fantôme tendit à mon compagnon ce qu'il lui demandait.

— Ah ! Ah ! une pipe européenne...

— Une pipe européenne, — répétai-je, de plus en plus gai.

— Avec une initiale, M... Comme un fait exprès, M, capitaine Morhange.

— Capitaine Masson, — rectifia tranquillement Eg-Anteouen.

— Capitaine Masson, — répétai-je avec Morhange.

Nous rîmes de nouveau.

— Ah ! Ah ! Ah ! Capitaine Masson... Le colonel Flatters... Le puits de Garama. On l'a tué pour lui prendre sa pipe, cette pipe-ci. C'est Cegheïr-Ben-Cheïkh qui a tué le capitaine Masson.

— C'est effectivement Cegheïr-Ben-Cheïkh, — répondit, avec son inébranlable placidité, le Targui.

— Le capitaine Masson avait quitté le convoi avec le colonel Flatters, pour aller reconnaître le puits, — dit Morhange en s'esclaffant.

— C'est alors que les Touareg les ont assaillis, complétai-je, riant de plus belle.

— Un Targui Hoggar saisit la bride du cheval du capitaine Masson, — dit Morhange.

— Cegheïr-Ben-Cheïkh tenait celle du cheval du colonel Flatters, — dit Eg-Anteouen.

— Le colonel met le pied à l'étrier et reçoit en même temps un coup de sabre de Cegheïr-ben-Cheïkh, — dis-je.

— Le capitaine Masson tire son revolver, et fait feu sur Cegheïr-ben-Cheïkh, à qui il coupe trois doigts de la main gauche, — dit Morhange.

— Mais, — achève Eg-Anteouen, imperturbable, — Cegheïr-ben-Cheïkh, d'un coup de sabre, fend le crâne au capitaine Masson...

Il a un petit rire silencieux et satisfait en prononçant cette phrase. La flamme mourante l'éclaire. Nous voyons le tuyau de sa pipe noir et luisant. Il la tient de la main gauche. Un doigt, deux doigts seulement à cette main. Tiens, je n'avais pas encore remarqué ce détail.

Morhange aussi vient de s'en apercevoir, car il termine, dans un rire strident.

— Alors, après lui avoir fendu le crâne, tu l'as dévalisé, tu lui a pris sa pipe. Bravo, Cegheïr-ben-Cheïkh !

Cegheïr-ben-Cheïkh ne répond pas. Mais on sent son contentement intime. Il fume toujours. Mais je ne distingue plus ses traits que mal. La flamme du feu pâlit, la flamme est morte. Jamais je n'ai tant ri que ce soir. Morhange non plus, j'en suis sûr. Il va peut-être en oublier le cloître. Tout cela parce que Cegheïr-ben-Cheïkh a volé sa pipe au capitaine Masson... Fiez-vous donc aux vocations religieuses.

Encore cette maudite chanson. *La septième est un garçon dont un œil s'est envolé.* On n'a pas idée de paroles aussi idiotes. Ah ! très drôle vraiment : voici que nous sommes quatre maintenant, dans cette cave. Quatre, que dis-je, cinq, six,

sept, huit... Ne vous gênez pas, mes amis. Tiens, il n'y en a plus... Je vais enfin savoir comment sont faits les esprits de par ici, les Gamphasantes, les Blemyens... Morhange dit que les Blemyens ont le visage au milieu de la poitrine. Celui qui me saisit entre ses bras n'est sûrement pas un Blemyen. Voilà qu'il m'emporte au-dehors. Et Morhange. Je ne veux pas qu'on oublie Morhange...

On ne l'a pas oublié : je l'aperçois, hissé sur un chameau, qui marche devant celui sur lequel je suis attaché. On a bien fait de m'attacher, car autrement je dégringolerais, c'est certain. Ces génies ne sont vraiment pas de mauvais diables. Mais que ce chemin est long ! J'ai envie d'être étendu. Dormir ! Nous avons sûrement suivi tout à l'heure un long couloir, puis nous avons été à l'air libre. Nous voici de nouveau dans un couloir interminable, où l'on étouffe. Voici de nouveau les étoiles... Est-ce que cette course ridicule va continuer longtemps encore?...

Tiens, des lumières... Des étoiles peut-être. Non, des lumières, je dis bien. C'est un escalier, ma parole, en roches, si l'on veut, mais un escalier. Comment les chameaux peuvent-ils... Mais ce n'est plus un chameau, c'est un homme qui me porte. Un homme tout vêtu de blanc, pas un Gamphasante, ni un Blemyen. Morhange doit en faire, une tête, avec ses inductions historiques, toutes fausses, je le répète, toutes fausses, Brave Morhange. Pourvu que son Gamphasante ne le laisse pas tomber, dans cet escalier qui n'en finit plus. Au plafond, quelque chose brille. Mais oui, c'est une lampe, une lampe en cuivre, comme à Tunis, chez Barbouchy. Bon, voilà que, de nouveau, on n'y voit plus rien. Mais je m'en moque, je suis allongé ; maintenant, je vais pouvoir dormir. Quelle journée stupide !... Ah ! messieurs, je vous assure, c'est bien inutile de me ficeler, je n'ai pas envie de descendre sur les boulevards.

Encore une fois, l'obscurité. Des pas s'éloignent. Le silence.

Pour un moment seulement. On parle à côté de nous. Qu'est-ce qu'ils disent... Non, pas possible. Ce bruit métallique, cette voix. Savez-vous ce qu'elle crie, cette voix, savez-vous ce qu'elle crie, et avec l'accent de quelqu'un qui a l'habitude? Eh bien, elle crie :

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux. Il y a dix mille louis en banque. Faites vos jeux, messieurs.

Enfin, suis-je oui ou non au Hoggar, sacré nom de Dieu?

VIII

LE RÉVEIL AU HOGGAR

Il faisait grand jour quand j'ouvris les yeux. Immédiatement, je pensai à Morhange. Je ne le vis pas, mais je l'entendis, tout près de moi, qui poussait de petits cris de stupéfaction.

Je l'appelai. Il accourut.

— Ils ne vous avaient donc pas attaché? — lui demandai-je?

— Je vous demande bien pardon. Mais mal : j'ai réussi à me débarrasser.

— Vous auriez pu me détacher aussi, — remarquai-je, de très mauvaise humeur.

— A quoi bon, je vous aurais réveillé. Et je pensais bien que votre premier cri serait pour m'appeler. Là ! voilà qu'il fait.

Je chancelai en me mettant sur mes jambes.

Morhange sourit.

— Nous aurions passé toute la nuit à fumer et à boire que nous ne serions pas en plus piteux état, — fit-il. — N'importe, cet Eg-Anteouen, avec son hachich, est un beau scélérat.

— Cegheïr-ben-Cheïkh, — rectifiai-je.

Je passai la main sur mon front.

— Où sommes-nous?

— Mon cher ami, — répondit Morhange, — depuis que je suis réveillé de cet extraordinaire cauchemar qui va de la grotte enfumée à l'escalier aux lampadaires des Mille et une Nuits, je marche de surprise en surprise, d'ahurissement en ahurissement. Regardez plutôt autour de vous.

Je me frottai les yeux, regardai. Et je saisis la main de mon compagnon.

— Morhange, — suppliai-je, — dites-moi que nous continuons à rêver.

Nous nous trouvions dans une salle arrondie, d'un diamètre de cinquante pieds environ, d'une hauteur presque égale, éclairée par une immense baie, ouverte sur un ciel d'un azur intense.

Des hirondelles passaient et repassaient avec de petits cris joyeux et hâtifs.

Le sol, les parois incurvées, le plafond étaient d'une espèce de marbre veiné comme du porphyre, plaqués d'un bizarre métal, plus pâle que l'or, plus foncé que l'argent, recouvert en cet instant de la buée de l'air matinal qui entrait à profusion par la baie dont j'ai parlé.

Je marchai en chancelant vers cette baie, attiré par la fraîcheur de la brise, par la lumière dissipatrice des songes et m'accoudai à la balustrade.

Je ne pus retenir un cri d'admiration.

Je me trouvai sur une sorte de balcon, surplombant le vide, taillé au flanc même d'une montagne. Au-dessus de moi, l'azur ; au-dessous, ceint de toute part par des pics qui lui faisaient une ceinture continue et inviolable, un véritable paradis terrestre venait de m'apparaître, à quelque cinquante mètres plus bas. Un jardin s'étendait là. Les palmiers berçaient mollement leurs grandes palmes. A leurs pieds, tout le fouillis des petits arbres qu'ils protègent dans les oasis, amandiers, citronniers, orangers, d'autres, beaucoup d'autres, dont je ne discernais pas encore, d'une telle hauteur, les essences... Un large ruisseau bleu, alimenté par une cascade, aboutissait à un lac charmant, aux eaux duquel l'altitude prêtait sa merveilleuse transparence. De grands oiseaux tournaient en cercle dans ce puits de verdure; on voyait sur le lac, la tache rose d'un flamant.

Quant aux montagnes, qui, tout à l'entour, dressaient leurs hautes cimes, elles étaient complètement recouvertes de neige.

Le ruisseau bleu, les palmes vertes, les fruits d'or, et par-dessus cette neige miraculeuse, tout cela, dans l'air immatériel à force de fluidité, composaient quelque chose de si pur, de si beau, que ma pauvre force d'homme n'en put supporter

plus longtemps l'image. J'appuyai mon front sur la balustrade, toute ouatée elle-même de cette divine neige, et je me mis à pleurer comme un enfant.

Morhange aussi était un autre enfant. Mais, réveillé avant moi, il avait eu le temps sans doute de se familiariser avec chacun des détails dont le fantastique ensemble m'écrasait.

Posant sa main sur mon épaule, il me contraignit doucement à revenir dans la salle.

— Vous n'avez encore rien vu, — dit-il. — Regardez ; regardez.

— Morhange, Morhange !

— Eh ! mon cher, que voulez-vous que j'y fasse? Regardez !

Je venais de m'apercevoir que l'étrange salle était meublée — Dieu me pardonne, — à l'européenne. Il y avait bien de-ci, de-là, des coussins touareg, ronds, en cuir violemment bariolé, des couvertures de Gafsa, des tapis de Kaïrouan, des portières de Caramani que j'aurais, en cet instant, frémi de soulever. Mais un panneau, entr'ouvert dans la muraille, laissait apercevoir une bibliothèque bondée de livres. Aux murs étaient accrochée toute une série de photographies représentant les chefs-d'œuvre de l'art antique. Il y avait enfin une table qui disparaissait sous un invraisemblable amoncellement de papiers, de brochures, de livres. Je crus m'effondrer en apercevant un numéro — récent — de la *Revue Archéologique*.

Je regardai Morhange. Il me regarda, et soudain un rire, un rire fou, s'empara de nous, nous secoua une bonne minute.

— Je ne sais pas, — put enfin articuler Morhange, si nous regretterons un jour notre petite excursion au Hoggar. Avouez, en attendant, qu'elle s'annonce fertile en péripéties imprévues. Cet ineffable guide qui nous endort à seule fin de nous soustraire aux désagréments de la vie de caravane et qui me permet de connaître, en tout bien tout honneur, les extases tant préconisées du hachich ; cette fantastique chevauchée nocturne, et pour finir cette grotte d'un Noureddin qui aurait reçu à l'École normale l'enseignement de l'athénien Bersot, il y a de quoi, ma parole, faire dérailler les esprits les plus pondérés.

— Sérieusement, que pensez-vous de tout cela?

— Ce que j'en pense, mon pauvre ami? Mais ce que vous pouvez en penser vous-même. Je ne comprends rien, rien, rien. Ce que vous appelez gentiment mon érudition est à vau-l'eau. Et comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi? Ce troglodytisme m'effare. Pline parle bien d'indigènes vivant dans des cavernes, à sept jours de marche au sud-ouest des pays des Amantes, à douze jours à l'ouest de la grande Syrte. Hérodote dit aussi que les Garamantes chassaient, sur leurs chars à chevaux, les Éthiopiens troglodytes. Mais enfin, nous sommes au Hoggar, en plein pays targui, et les Touareg nous sont présentés par les meilleurs auteurs comme ne consentant jamais à séjourner dans une grotte. Duveyrier est formel à ce sujet. Et qu'est-ce que, je vous prie, que cette caverne aménagée en cabinet de travail, avec au mur des reproductions de la *Vénus de Médicis* et de l'*Apollon Sauroctone*? Fou, je vous dis, il y a de quoi devenir fou.

Et Morhange, se laissant tomber sur un divan, recommença à rire de plus belle.

— Voyez, — dis-je, — du latin.

Je m'étais saisi de feuillets épars sur la table de travail qui tenait le milieu de la salle. Morhange me les prit des mains et les parcourut avidement. La stupéfaction peinte sur son visage fut alors sans bornes.

— De plus fort en plus fort, mon cher! Il y a ici quelqu'un en train de composer, à grand renfort de textes, une dissertation sur les îles des Gorgones : *de Gorgonum insulis*. Méduse, d'après lui, fut un libyenne sauvage, qui habitait les environs du lac Triton, notre Chott Melhrir actuel, et c'est là que Persée... Ah!

La voix de Morhange s'était étranglée dans sa gorge. Au même instant, une voix, aigre et flûtée, venait de retentir dans l'immense salle.

— Je vous en prie, monsieur. Laissez mes papiers tranquilles.

Je me tournai vers le nouveau venu.

Une des portières de Caramani s'était écartée, livrant passage au plus inattendu des personnages. Si résignés que nous fussions aux éventualités les plus saugrenues, cette appa-

rition dépassait en incohérence tout ce qu'il peut être permis de concevoir.

Sur le seuil de la porte se tenait un petit homme, au crâne chauve, à la figure jaune et pointue, à demi cachée par une énorme paire de lunettes vertes, avec une petite barbe poivre et sel. Peu de linge apparent, mais une impressionnante cravate à plastron cerise. Un pantalon blanc, du genre appelé *flottard*. Des babouches de cuir rouge constituaient le seul détail oriental de son costume.

Il portait, non sans ostentation, la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Il ramassa les feuillets, que, dans son ébahissement, Morhange avait laissé choir, les compta, les reclassa, et, nous ayant jeté un regard courroucé, agita une sonnette de cuivre.

La portière se souleva de nouveau. Un gigantesque Targui blanc entra. Il me sembla reconnaître en lui un des génies de la caverne [1].

— Ferradji, — demanda avec colère le petit officier de l'Instruction publique, — pourquoi a-t-on conduit ces messieurs dans la bibliothèque?

Le Targui s'inclina respectueusement.

— Cegheïr-ben-Cheïkh est revenu plus tôt qu'on ne l'attendait, Sidi, — répondit-il, — et les embaumeurs n'avaient pas terminé hier soir leur besogne. On les a conduits ici en attendant, acheva-t-il en nous désignant.

— C'est bon, tu peux te retirer, — fit rageusement le petit homme.

Ferradji gagna la porte à reculons. Sur le seuil, il s'arrêta et dit encore :

— J'ai à te rappeler, Sidi, que la table est servie.

— C'est bon, va-t'en.

Et l'homme aux lunettes vertes, s'asseyant devant le bureau, se mit à paperasser fébrilement.

Je ne sais pourquoi, en cet instant, une folle exaspération s'empara de moi. Je marchai vers lui.

1. On appelle généralement Touareg blancs les serfs nègres des Touareg. Tandis que les nobles sont vêtus de cotonnades bleues, ils sont vêtus de cotonnades blanches, d'où leur nom de Touareg blancs. Voir à ce propos Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 292. (Note de M. Leroux.)

— Monsieur, — lui dis-je, — nous ne savons, mon compagnon et moi, ni où nous sommes, ni qui vous êtes. Nous voyons seulement que vous êtes Français, puisque vous portez une des plus estimables distinctions honorifiques de notre pays. Vous avez pu faire, de votre côté, le même raisonnement, — ajoutai-je en désignant le mince ruban rouge que j'avais sur ma veste blanche.

Il me regarda avec une surprise dédaigneuse :

— Eh bien, monsieur?...

— Eh bien, monsieur, le nègre qui vient de sortir a prononcé un nom, Cegheïr-ben-Cheïkh, le nom d'un brigand, le nom d'un bandit, d'un des assassins du colonel Flatters. Connaissez-vous ce détail, monsieur?

Le petit homme me dévisagea froidement et haussa les épaules.

— Certes. Mais qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

— Comment ! — hurlai-je, hors de moi. — Mais qui êtes-vous, alors?

— Monsieur, — dit avec une dignité comique le petit vieux en se tournant vers Morhange, — je vous prends à témoin des façons singulières de votre compagnon. Je suis ici chez moi, et je n'admets pas...

— Il faut excuser mon camarade, monsieur, — fit Morhange en s'avançant. — Ce n'est pas un homme d'étude, comme vous. Un jeune lieutenant, vous savez, cela a la tête chaude. Et vous devez d'ailleurs comprendre que nous avons quelques motifs, l'un et l'autre, de ne pas posséder tout le calme désirable.

Furieux, j'étais sur le point de désavouer les paroles si étrangement humbles de Morhange. Mais un regard me convainquit que l'ironie tenait sur son visage une place maintenant au moins égale à celle de la surprise.

— Je sais bien que la plupart des officiers sont des brutes, — bougonna le petit vieux, — mais ce n'est pas une raison...

— Je ne suis moi-même qu'un officier, monsieur, — repartit Morhange, d'un ton de plus en plus humble, — et, si j'ai jamais souffert de l'infériorité intellectuelle que comporte cet état, je vous jure que ce fut bien tout à l'heure, en parcourant — indiscrétion dont je m'excuse — les doctes pages que

vous consacrez à la passionnante histoire de la Gorgone, d'après Proclès de Carthage, cité par Pausanias.

Un étonnement risible distendit les traits du petit vieux. Il essuya ses conserves avec précipitation.

— Comment? — s'écria-t-il enfin.

— Il est bien regrettable, à ce propos, — continua imperturbablement Morhange, — que nous ne soyons pas en possession du curieux traité consacré à la brûlante question dont il s'agit par ce Statius Sebosus, que nous ne connaissons que par Pline, et que...

— Vous connaissez Statius Sebosus?

— Et que mon maître, le géographe Berlioux...

— Vous avez connu Berlioux, vous avez été son élève! — balbutia, éperdu, le petit homme aux palmes.

— J'ai eu cet honneur, — répondit Morhange, maintenant très froid.

— Mais, alors, mais, monsieur, alors, vous avez entendu parler, vous êtes au courant de la question, du problème de l'Atlantide?

— Je ne suis pas, effectivement, sans avoir pris connaissance des travaux de Lagneau, de Ploix, d'Arbois de Jubainville, — fit Morhange, glacial.

— Ah ! mon Dieu, — et le petit homme était dans la plus extraordinaire des agitations, — monsieur, mon capitaine, que je suis heureux, que d'excuses !...

Au même instant, la portière se soulveait de nouveau. Ferradji reparut.

— Sidi, ils te font dire que, si vous n'arrivez pas, ils vont commencer sans vous.

— J'y vais, j'y vais, Ferradji, dis que nous y allons. Ah, monsieur, si j'avais pu prévoir... Mais c'est si extraordinaire, un officier qui connaît Proclès de Carthage et Arbois de Jubainville. Encore une fois... Mais, que je me présente : monsieur Étienne Le Mesge, agrégé de l'Université.

— Capitaine Morhange, — fit mon compagnon.

Je m'avançai à mon tour.

— Lieutenant de Saint-Avit. Il est effectif, monsieur, que je suis très susceptible de confondre Arbois de Carthage avec Proclès de Jubainville. Je verrai plus tard à combler ces

lacunes. Pour le moment, je désirerais savoir où nous sommes, mon compagnon et moi, si nous sommes libres, ou quelle puissance occulte nous détient. Vous avez l'air, monsieur, de posséder suffisamment vos aises dans la maison pour me fixer sur ce point, que j'ai la faiblesse de considérer comme capital.

M. Le Mesge me regarda. Un assez vilain sourire erra sur ses lèvres. Il ouvrit la bouche...

Au même instant, un timbre impatient retentissait.

— Tout à l'heure, messieurs, je vous apprendrai, je vous expliquerai... Mais pour l'instant, voyez, il faut nous hâter. C'est l'heure du déjeuner, et nos commensaux commencent à se lasser d'attendre.

— Nos commensaux?

— Ils sont au nombre de deux, — expliqua M. le Mesge. — Nous constituons à nous trois le personnel européen de la maison, — le personnel fixe, — crut-il devoir compléter, avec son inquiétant sourire. Deux originaux, messieurs, avec qui vous préférerez sans doute avoir le moins de rapports possible. L'un est un homme d'église, esprit étroit, quoique protestant. L'autre, un homme du monde dévoyé, un vieux fou.

— Permettez, — demandai-je, — ce doit être lui que j'ai entendu la nuit dernière. Il était en train de tailler une banque, avec vous et le pasteur, sans doute?...

M. Le Mesge eut un geste de dignité froissée.

— Y pensez-vous, monsieur, avec moi ! C'est avec les Touareg qu'il joue. Il leur a appris tous les jeux imaginables. Tenez, c'est lui qui frappe furieusement sur le timbre, pour que nous nous hâtions. Il est neuf heures et demie, et la salle de trente et quarante s'ouvre à dix heures. Faisons vite. Je pense que vous ne serez d'ailleurs pas fâchés de vous restaurer un peu.

— Ce ne sera en effet pas de refus, — répondit Morhange.

Par un long couloir sinueux, avec des marches à chaque pas, nous suivîmes M. Le Mesge. Le parcours était sombre. Mais, par intervalles, dans de petites niches ménagées en plein roc, brillaient des veilleuses roses et des brûle-parfums. Les émouvantes odeurs orientales embaumaient l'ombre et faisaient un doux contraste avec l'air froid des pics neigeux.

De temps à autre, un Targui blanc, fantôme muet et impassible, nous croisait, et nous entendions décroître derrière nous le claquement de ses babouches.

Devant une lourde porte bardée du même métal pâle que j'avais remarqué aux murs de la bibliothèque, M. Le Mesge s'arrêta, et, ayant ouvert, s'effaça pour nous laisser entrer.

Bien que la salle à manger où nous venions de pénétrer n'eût que peu d'analogie avec les salles à manger européennes, j'en connais beaucoup qui pourraient lui envier son confortable. Comme la bibliothèque, une grande baie l'éclairait. Mais je me rendis compte qu'elle était exposée vers l'extérieur, tandis que la bibliothèque avait vue sur le jardin situé à l'intérieur de la couronne montagneuse.

Pas de table centrale, ni ces meubles barbares qu'on appelle des chaises. Mais une infinité de crédences en bois doré, comme vénitiennes, des tapis en masse, aux couleurs lointaines et assourdies, des coussins, touareg ou tunisiens. Au milieu, une immense natte où était disposée, dans des paniers de fine vannerie, parmi des buires d'argent et des bassins de cuivre emplis d'eau odorante, une collation dont la vue seule nous prodigua un réconfort enfantin.

M. Le Mesge, s'avançant, nous présenta aux deux personnages qui avaient déjà pris place sur la natte.

— Monsieur Spardek, — dit-il, et je compris combien ce savant se mettait, par cette simple phrase, au-dessus des vains titres humains.

Le révérend Spardek, de Manchester, nous fit un salut compassé, et nous demanda l'autorisation de conserver sur la tête son haut-de-forme à larges bords. C'était un homme sec et froid, grand et maigre. Il mangeait avec une onction triste, énormément.

— Monsieur Bielowsky, — dit M. Le Mesge, après nous avoir présentés au second convive.

— Comte Casimir Bielowsky, Hetman de Jitomir, — rectifia ce dernier avec une bonne grâce parfaite, tandis qu'il se levait pour nous serrer la main.

Tout de suite, je me sentis pris d'une certaine sympathie pour l'Hetman de Jitomir, qui réalisait le type parfait du vieux beau. Une raie séparait ses cheveux de couleur chocolat

(j'ai su plus tard que l'Hetman les teignait à l'aide d'une décoction de khol). Il avait de splendides favoris à la François-Joseph, également chocolat. Le nez était un peu rouge, sans doute, mais si fin, si aristocratique. Les mains étaient des merveilles. Je mis quelque temps à évaluer la date de la mode à laquelle se rapportait l'habit du comte, vert bouteille, à revers jaunes, adorné d'un gigantesque crachat argent et émail bleu. Le souvenir d'un portrait du duc de Morny me fit opter pour 1860 ou 1862. La suite de ce récit montrera que je ne m'étais guère trompé.

Le comte me fit asseoir à côté de lui. Une des premières questions qu'il me posa fut pour me demander si je tirais à cinq.

— Cela dépend de l'inspiration, — répondis-je.

— Bien dit. Moi je ne tire plus, depuis 1866. Un serment. Une peccadille. Un jour, chez Walewski, une partie d'enfer. Je tire à cinq. Je m'embaque, naturellement. L'autre avait quatre. « Idiot ! », me crie le petit baron de Chaux-Giseux, qui pontait sur mon tableau des sommes vertigineuses. V'lan, je lui lance une bouteille de champagne à la tête. Il la baisse. C'est le maréchal Vaillant qui reçoit la bouteille. Tableau! La chose s'arrangea, parce que nous étions tous deux francs-maçons. L'empereur me fit jurer de ne plus tirer à cinq. J'ai tenu ma promesse. Mais il y a des moments où c'est dur, dur.

Il ajouta, d'une voix noyée de mélancolie :

— Un peu de ce Hoggar 1880. Excellent cru. C'est moi, lieutenant, qui ai enseigné aux gens d'ici l'usage du jus de la vigne. Le vin de palmier, estimable quand on l'a fait convenablement fermenter, deviendrait, à la longue, insipide.

Il était puissant, ce Hoggar 1880. Nous le dégustions dans de larges gobelets d'argent. Il était frais comme un vin du Rhin, sec comme un vin de l'Ermitage. Et puis, soudain, remembrance des vins brûlés du Portugal, il se faisait sucré, fruiteux ; un vin admirable, te dis-je.

Il arrosait, ce vin, le plus spirituel des déjeuners. Peu de viandes, à la vérité, mais toutes remarquablement épicées. Beaucoup de gâteaux, crêpes au miel, beignets aromatisés, bondons au lait caillé et aux dattes. Et surtout, dans les grands plats vermeils ou dans les jarres d'osier, des fruits, des

masses de fruits, figues, dattes, pistaches, jujubes, grenades, abricots, énormes grappes de raisin, plus longues que celles qui firent ployer les épaules des fourriers hébreux dans le pays de Chanaan, lourdes pastèques ouvertes en deux, à la chair humide et rose, avec leurs régimes de grains noirs.

J'achevais à peine de déguster un de ces beaux fruits glacés que M. Le Mesge se leva.

— Messieurs, si vous voulez bien, — dit-il, — s'adressant à Morhange et à moi.

— Le plus tôt que vous le pourrez, quittez ce vieux radoteur, — me glissa l'Hetman de Jitomir. — La partie de trente et quarante va commencer. Vous verrez, vous verrez. Beaucoup plus fort que chez Cora Pearl.

— Messieurs, — répéta d'un ton sec M. Le Mesge.

Nous le suivîmes. Quand nous fûmes de nouveau tous trois dans la blibiothèque :

— Monsieur, — me dit-il, s'adressant à moi, — vous m'avez demandé tout à l'heure quelle puissance occulte vous détient ici. Vos façons étant comminatoires, j'aurais refusé d'obtempérer, n'eût été votre ami, que sa science met mieux à même que vous d'apprécier la valeur des révélations que je vais vous faire.

Ce disant, il avait fait jouer un déclic dans la paroi de la muraille. Une armoire apparut, bondée de livres. Il en prit un.

— Vous êtes, tous les deux, — continua M. Le Mesge, — sous la puissance d'une femme. Cette femme, la reine, la sultane, la souveraine absolue du Hoggar, s'appelle Antinéa. Ne sursautez pas, monsieur Morhange, vous finirez par comprendre.

Il ouvrit le livre et lut cette phrase :

« *Je dois vous en prévenir d'abord, avant d'entrer en matière : ne soyez pas surpris de m'entendre appeler des barbares de noms grecs.* »

— Quel est ce livre? — balbutia Morhange, dont la pâleur, en cet instant, m'épouvanta.

— Ce livre, — répondit lentement, pesant ses mots, avec une extraordinaire impression de triomphe, M. Le Mesge, —

c'est le plus grand, le plus beau, le plus hermétique des dialogues de Platon, c'est le *Critias* ou *l'Atlantide*.

— Le *Critias*? Mais il est inachevé, — murmura Morhange.

— Il est inachevé en France, en Europe, partout, — dit M. Le Mesge. — Ici, il est achevé. Vérifiez l'exemplaire que je vous tends.

— Mais quel rapport, quel rapport, — répétait Morhange, tandis qu'il parcourait avidement le manuscrit, — quel rapport y a-t-il entre ce dialogue, complet, il me semble, oui, complet, quel rapport, avec cette femme, Antinéa? Pourquoi est-il en sa possession?

— Parce que, — répondit imperturbablement le petit homme, — parce que ce livre, à cette femme, c'est son livre de noblesse, son Gotha, en quelque sorte, comprenez-vous? Parce qu'il établit sa prodigieuse généalogie ; parce qu'elle est...

— Parce qu'elle est? — répéta Morhange.

— Parce qu'elle est la petite-fille de Neptune, la dernière descendante des Atlantides.

IX

L'ATLANTIDE

M. Le Mesge considéra Morhange victorieusement. Il était visible qu'il ne s'adressait qu'à lui, qu'il le jugeait seul digne de ses confidences.

— Nombreux sont, monsieur, — dit-il, — les officiers français ou étrangers, que le caprice de notre souveraine, Antinéa, a conduits ici. Vous êtes le premier à qui je fais l'honneur de mes révélations. Mais vous avez été l'élève de Berlioux, et je dois tant à la mémoire de ce grand homme qu'il me semble lui rendre hommage en faisant part à l'un de ses disciples des résultats uniques, j'ose dire, de mes recherches particulières.

Il agita sa sonnette. Ferradji parut.

— Du café pour ces messieurs, — commanda M. Le Mesge.

Il nous tendit un coffret, peinturluré de couleurs voyantes, plein de cigarettes égyptiennes.

— Je ne fume jamais, — expliqua-t-il, — mais Antinéa vient quelquefois ici. Ces cigarettes sont les siennes. Prenez, messieurs.

J'ai toujours eu horreur de ce tabac blond, qui permet à un garçon coiffeur de la rue de la Michodière de se donner l'illusion des voluptés orientales. Mais, en l'espèce, ces cigarettes musquées n'étaient pas sans attrait. Et il y avait longtemps que ma provision de *caporal* était épuisée.

— Voici la collection de *la Vie Parisienne*, monsieur, — me dit M. Le Mesge, — usez-en, si elle vous intéresse, tandis que je m'entretiendrai avec votre ami.

— Monsieur, — répondis-je assez vertement, — il est vrai que je n'ai pas été l'élève de Berlioux. Vous me permettrez néanmoins d'écouter votre conversation : je ne désespère pas de la trouver intéressante.

— A votre aise, — dit le petit vieux.

Nous nous installâmes confortablement. M. Le Mesge s'assit devant le bureau, tira ses manchettes et commença en ces termes :

— Si épris que je sois, monsieur, d'une complète objectivité en matière d'érudition, il ne m'est pas possible d'abstraire totalement mon histoire propre de celle de la dernière descendante de Clito et de Neptune. C'est à la fois mon regret et mon honneur.

» Je suis fils de mes œuvres. Dès l'enfance, la prodigieuse impulsion donnée aux sciences historiques par le XIXe siècle me frappa. Je vis où était ma voie. Je l'ai suivie, envers et contre tous.

» Envers et contre tous, je dis bien. Sans autres ressources que celles de mon travail et de mon mérite, je fus reçu agrégé d'histoire et de géographie au concours de 1880. Un grand concours. Sur les treize admis, il y eut des noms qui depuis sont devenus illustres : Jullian, Bourgeois, Auerbach... Je n'en veux pas à mes collègues aujourd'hui parvenus au faîte des honneurs officiels ; je lis avec commisération leurs travaux, et les pitoyables erreurs auxquelles les condamne l'insuffisance de leur documentation me dédommageraient amplement de mes déboires universitaires et me combleraient d'une ironique

joie, si, depuis longtemps, je n'étais au-dessus de ces satisfactions d'amour-propre.

» Professeur au lycée du Parc, à Lyon, c'est là que je connus Berlioux, et que je suivis avec passion ses travaux sur l'histoire de l'Afrique. Dès cette époque, j'eus l'idée d'une très originale thèse de doctorat. Il s'agissait d'établir un parallèle entre l'héroïne berbère du VIIe siècle, qui lutta contre l'envahisseur arabe, la Kahena, et l'héroïne française qui lutta contre l'envahisseur anglais, Jeanne d'Arc. Je proposai donc à la Faculté des Lettres de Paris ce sujet de thèse : *Jeanne d'Arc et les Touareg*. Ce simple énoncé souleva dans le monde dit savant un *tolle* général, un éclat de rire inepte. Des amis m'avertirent discrètement. Je me refusais à les croire. Force m'en fut, pourtant, le jour où, appelé chez mon recteur, celui-ci, après avoir manifesté pour mon état de santé un intérêt qui m'étonna, me demanda finalement s'il me déplairait de prendre un congé de deux ans, à demi-traitement. Je refusai avec indignation. Le recteur n'insista pas, mais, quinze jours après, un arrêté ministériel, sans autre forme de procès, me nommait dans un des lycées de France les plus infimes, les plus reculés, à Mont-de-Marsan.

» Comprenez bien que j'étais ulcéré, et vous excuserez les déportements où je me livrai dans ce département excentrique. Et que faire, dans les Landes, si on ne mange ni ne boit? Je fis ardemment l'un et l'autre. Mon traitement fila en foies gras, en bécasses, en vins de table. Le résultat fut assez prompt : en moins d'un an, mes articulations se mirent à craquer comme les moyeux trop huilés d'une bicyclette qui a fourni une longue course sur une piste sablonneuse. Une bonne crise de goutte me cloua sur mon lit. Heureusement, dans ce pays béni, le remède est à côté du mal. Je partis donc, aux vacances, pour Dax, en vue de faire fondre ces douloureux petits cristaux.

» Je louai une chambre au bord de l'Adour, sur la promenade des *Baignots*. Une brave femme venait faire mon ménage. Elle faisait également celui d'un vieux monsieur, juge d'instruction en retraite. et président de la *Société Roger-Ducos*, vague magma scientifique, où des savants d'arrondissement s'appliquaient, avec une prodigieuse incompétence, à l'étude

des questions les plus hétéroclites. Une après-midi, j'étais chez moi, à cause d'une forte pluie. La brave femme était en train d'astiquer avec frénésie le loquet de cuivre de ma porte. Elle employait une pâte appelée tripoli, qu'elle étendait sur un papier, et frottait, frottait... L'aspect particulier du papier m'intrigua. J'y jetai un coup d'œil. « Grands dieux ! Où avez-vous pris ce papier? » Elle se trouble : « Chez mon maître, il y en a comme ça des tas. J'ai arraché celui-ci à un cahier. — Voilà dix francs, allez me chercher ce cahier. »

» Un quart d'heure plus tard, elle revint, me le rapportant. Bonheur ! il n'y manquait qu'une page, celle dont elle avait astiqué ma porte. Ce manuscrit, ce cahier, savez-vous ce que c'était? tout simplement le *Voyage à l'Atlantide*, du mytographe Denys de Milet, cité par Diodore, et dont j'avais si souvent entendu déplorer la perte par Berlioux [1].

» Cet inestimable document contenait de nombreuses citations du *Critias*. Il reproduisait l'essentiel de l'illustre dialogue, dont vous avez eu entre les mains tout à l'heure le seul exemplaire qui subsiste au monde. Il établissait de façon indiscutable la position du château fort des Atlantes, et démontrait que ce site, nié par la science actuelle, n'a pas été submergé par les flots, ainsi que se le figurent les rares défenseurs timorés de l'hypothèse atlantide. Il le nommait « massif central mazycien ». Vous savez qu'il ne subsiste plus de doute sur l'identification des *Mazyces* d'Hérodote avec les peuplades de l'Imoschaoch, les Touareg. Or, le manuscrit de Denys identifie péremptoirement les Mazyces de l'histoire avec les Atlantes de la prétendue légende.

» Denys m'apprenait donc que la partie centrale de l'Atlantide, berceau et demeure de la dynastie neptunienne, non seulement n'avait pas sombré dans la catastrophe contée par Platon, et qui engloutit le reste de l'île Atlantide, mais encore que cette partie correspondait au Hoggar touareg, et que, dans ce Hoggar, du moins à son époque, la noble dynastie neptunienne était réputée se perpétuer encore.

1. Comment le *Voyage à l'Atlantide* a-t-il échoué à Dax? Je n'ai trouvé jusqu'ici qu'une hypothèse satisfaisante : il aurait été découvert en Afrique par ce voyageur de Béhagle, membre de la Société Roger-Ducos, qui fit ses études au collège de Dax et séjourna à plusieurs reprises dans cette ville. (Note de M. Leroux.)

» Les historiens de l'Atlantide estiment à neuf mille ans avant l'ère chrétienne la date du cataclysme qui anéantit tout ou portion de cette contrée fameuse. Si Denys de Milet, qui écrivait il n'y a guère plus de deux mille ans, juge qu'à son époque la dynastie issue de Neptune donnait encore ses lois, vous concevrez que j'eus vite l'idée suivante : ce qui a subsisté neuf mille ans peut subsister onze mille ans. Dès ce moment, je n'eus plus qu'un but : entrer en relations avec les descendants possibles des Atlantides, et, si, comme j'avais maintes raisons de le croire, ils étaient bien déchus et ignorants de leur splendeur première, leur révéler leur illustre filiation.

» Il est également compréhensible que je n'aie pas fait part de mes intentions à mes supérieurs universitaires. Solliciter leur concours ou même leur autorisation, étant données les dispositions que j'avais pu constater chez eux à mon égard, c'eût été, de façon à peu près certaine, risquer gratuitement le cabanon. Je réalisai donc mes petites économies et m'embarquai pour Oran sans tambour ni trompette. J'arrivai le 1er octobre à In-Salah. Mollement étendu sous un palmier, dans l'oasis, j'avais un plaisir infini à penser que, le même jour, le proviseur de Mont-de-Marsan, affolé, contenant avec peine vingt horribles marmots hurlant devant la porte d'une salle de classe vide, lançait de tous côtés des télégrammes à la recherche de son professeur d'histoire.

M. Le Mesge s'arrêta, et nous lança un regard satisfait.

J'avoue que je manquai alors de dignité, et ne me souvins pas de l'affectation perpétuelle qu'il avait marquée de ne se metttre en frais que pour Morhange.

— Excusez-moi, monsieur, si votre récit m'intéresse plus que je ne m'y attendais. Mais vous savez que bien des éléments me font défaut pour vous comprendre. Vous avez parlé de la dynastie neptunienne. Qu'est cette dynastie, dont vous faites, je crois, descendre Antinéa? Quel est son rôle dans l'histoire de l'Atlantide?

M. Le Mesge sourit avec condescendance, tout en clignant de l'œil du côté de Morhange. Celui-ci, sans sourciller, sans mot dire, menton dans la main, coude sur le genou, écoutait.

— Platon vous répondra pour moi, monsieur, — dit le professeur.

Et il ajouta, avec un accent de pitié indicible :

— Est-il donc possible que vous n'ayez jamais eu connaissance du début du *Critias*?

Il avait pris sur la table le manuscrit dont la vue avait tant ému Morhange. Il ajusta ses lunettes, se mit à lire. On eut dit que la magie platonicienne secouait, transfigurait ce petit vieillard ridicule.

« *Ayant tiré au sort les différentes parties de la terre, les dieux obtinrent, les uns une contrée plus grande, les autres une plus petite... C'est ainsi que Neptune, ayant reçu en partage l'île Atlantide, plaça les enfants qu'il avait eus d'une mortelle dans une partie de cette île. C'était, non loin de la mer, une plaine située au milieu de l'île, la plus belle, assure-t-on, et la plus fertile des plaines. A cinquante stades environ de cette plaine, au milieu de l'île, était une montagne. Là habitait un de ces hommes qui, à l'origine des choses, naquirent de la terre, Evénor, avec sa femme, Leucippe. Ils engendrèrent une fille unique, Clito. Elle était nubile lorsque son père et sa mère moururent, et Neptune, s'en étant épris, l'épousa. La montagne où elle demeurait, Neptune la fortifia en l'isolant tout autour. Il fit des enceintes de mer et de terre, alternativement, les unes plus petites, les autres plus grandes, deux de terre et trois de mer, et les arrondit au centre de l'île, de manière que toutes leurs parties s'en trouvassent à une égale distance...* »

M. Le Mesge interrompit sa lecture.

— Cette disposition ne vous rappelle-t-elle rien? — interrogea-t-il.

Je regardai Morhange, abîmé dans des réflexions de plus en plus profondes.

— Ne vous rappelle-t-elle rien? — insista la voix incisive du professeur.

— Morhange, Morhange, — balbutiai-je, — souvenez-vous, hier, notre course, notre enlèvement, les deux couloirs qu'on nous a fait traverser avant d'arriver dans cette montagne... *Des enceintes de terre et de mer...* Deux couloirs, deux enceintes de terre...

— Hé ! hé ! — fit M. Le Mesge.

Il souriait en me regardant. Je compris que son sourire signifiait : « Serait-il moins obtus que je n'aurais cru? »

Comme en un grand effort, Morhange rompit le silence.

— J'entends bien, j'entends bien... Les trois enceintes de mer... Mais alors, monsieur, vous supposez, dans votre explication, dont je ne conteste pas l'ingéniosité, vous supposez l'exactitude de l'hypothèse de la mer Saharienne!

— Je la suppose et je la prouve, — répondit l'irascible petit vieillard, avec un coup sec frappé sur le bureau. Je sais bien ce que Schirmer et les autres ont avancé contre elle. Je le sais mieux que vous. Je sais tout, monsieur. Je tiens à votre disposition toutes les preuves. En attendant, ce soir au dîner, vous vous régalerez sans doute avec de succulents poissons. Et vous me direz si ces poissons-là, pêchés dans le lac que vous pouvez apercevoir de cette fenêtre, vous semblent des poissons d'eau douce.

» Comprenez bien, — poursuivit-il, plus calme, — l'erreur des gens qui, croyant à l'Atlantide, se sont mêlés d'expliquer le cataclysme où ils ont jugé que l'île merveilleuse avait tout entière sombré. Tous, ils ont cru à un engloutissement. En l'espèce, il n'y a pas eu immersion. Il y a eu *émersion*. Des terres nouvelles ont émergé du flot atlantique. Le désert a remplacé la mer. Les sebkhas, les salines, les lacs Tritons, les sablonneuses Syrtes sont les vestiges désolés des flots mouvants sur lesquels cinglèrent jadis les flottes partant à la conquête de l'Attique. Le sable mieux que l'eau, engloutit une civilisation. Aujourd'hui, de la belle île que la mer et les vents faisaient orgueilleuse et verdoyante, il ne reste que ce massif calciné. Seule a subsisté, dans cette cuvette rocheuse isolée à jamais du monde vivant, l'oasis merveilleuse que vous avez à vos pieds, ces fruits rouges, cette cascade, ce lac bleu, témoignages sacrés de l'âge d'or disparu. Hier soir, en arrivant ici, vous avez franchi les cinq enceintes : les trois enceintes de mer, pour jamais desséchées ; les deux enceintes de terre, creusées d'un couloir où vous avez passé à dos de chameau, et où, jadis, voguaient les trirèmes. Seule, dans cette immense catastrophe, s'est maintenue semblable à ce qu'elle fut alors, dans son antique splendeur, la montagne que voici, la montagne où Neptune enferma sa bien-aimée Clito, fille d'Evénor et de Leucippe, mère d'Atlas, aïeule millénaire d'Antinéa, la souveraine sous la dépendance de laquelle vous venez d'entrer pour toujours.

— Monsieur, — dit Morhange, avec la plus exquise politesse, — le souci n'aurait rien que de très naturel qui nous pousserait à nous enquérir des raisons et du but de cette dépendance. Mais voyez à quel point m'intéressent vos révélations : je diffère cette question d'ordre privé. Ces jours-ci, dans deux cavernes, il m'a été donné de découvrir une inscription tifinar de ce nom, Antinéa. Mon camarade m'est témoin que je l'avais tenu pour un nom grec. Je comprends maintenant, grâce à vous et au divin Platon, qu'il ne faille plus m'étonner d'entendre appeler une barbare d'un nom grec. Mais je n'en reste pas moins perplexe sur l'étymologie de ce vocable. Pouvez-vous éclairer ma religion à ce sujet?

— Monsieur, — répondit M. Le Mesge, — je n'y manquerai certainement pas. Que je vous dise à ce propos que vous n'êtes pas le premier à me poser une telle question. Parmi les explorateurs que j'ai vus entrer ici depuis dix ans, la plupart y ont été attirés de la même manière, intrigués par ce vocable grec reproduit en tifinar. J'ai même dressé un catalogue assez exact de ces inscriptions, et des cavernes où on les rencontre. Toutes, ou presque, sont accompagnées de cette formule : *Antinéa. Ici commence son domaine.* J'ai moi-même fait repeindre à l'ocre telle ou telle qui commençait à s'effacer. Mais, pour en revenir à ce que je vous disais tout d'abord, aucun des Européens conduits ici par ce mystère épigraphique n'a plus eu, dès qu'il s'est trouvé dans le palais d'Antinéa, cure d'être éclairé sur cette étymologie. Ils ont tous eu immédiatement autre martel en tête. A ce propos, il y aurait bien des choses à dire sur le peu d'importance réelle qu'ont les préoccupations purement scientifiques même pour les savants, et comme ils les sacrifient vite aux soucis les plus terre à terre, celui de leur vie, par exemple.

— Nous y reviendrons une autre fois, voulez-vous, monsieur, — fit Morhange, toujours admirable de courtoisie.

— Cette digression n'avait qu'un but, monsieur : vous prouver que je ne vous compte pas au nombre de ces savants indignes. Vous vous inquiétez en effet de connaître les racines de ce nom, Antinéa, et cela avant de savoir quelle sorte de femme est celle qui le porte, ou les motifs pour quoi, vous et monsieur, êtes ses prisonniers.

Je regardai fixement le petit vieux, Mais il parlait avec le plus profond sérieux.

« Tant mieux pour toi, pensai-je. Autrement, j'aurais tôt fait de t'envoyer par la fenêtre ironiser à ton aise. La loi de la chute des corps ne doit pas être modifiée, au Hoggar. »

— Vous avez sans doute, monsieur, — continua, imperturbable sous mon regard ardent, M. Le Mesge s'adressant à Morhange, — formulé quelques hypothèses étymologiques, lorsque vous vous êtes trouvé la première fois en face de ce nom, Antinéa. Verriez-vous un inconvénient quelconque à me les communiquer?

— Aucun, monsieur, — dit Morhange.

Et, très posément, il énuméra les étymologies dont j'ai parlé plus haut.

Le petit homme au plastron cerise se frottait les mains.

— Très bien, — apprécia-t-il, avec un accent de jubilation intense. — Excessivement bien, du moins pour les médiocres connaissances helléniques qui doivent être vôtres. Tout ceci n'en est pas moins faux, archi-faux.

— C'est bien parce que je m'en doute que je vous questionne, — fit doucement Morhange.

— Je ne vous ferai pas languir davantage, — dit M. Le Mesge. — Le mot Antinéa se décompose de la façon suivante : *ti* n'est autre chose qu'une immixtion barbare dans ce nom essentiellement grec. *Ti* est l'article féminin berbère. Nous avons plusieurs exemples de ce mélange. Prenez celui de Tipasa, la ville nord-africaine. Son nom signifie *l'entière*, de *ti*, et de πᾶσα. En l'espèce, *tinea* signifie *la nouvelle*, de *ti*, et de νέα.

— Et le préfixe *an* ? — interrogea Morhange.

— Se peut-il, monsieur, — répliqua M. Le Mesge que je me sois fatigué une heure à vous parler du *Critias* pour aboutir à un aussi piètre résultat ? Il est certain que le préfixe *an*, en lui-même, n'a pas de signification. Vous comprendrez qu'il en a une, lorsque je vous aurai dit qu'il y a là un cas très curieux d'apocope. Ce n'est pas *an* qu'il faut lire, c'est *atlan*. *Atl* est tombé, par apocope ; *an* a subsisté. En résumé, Antinéa se décompose de la manière suivante : Τί — νεα — 'ατλ 'Αν. Et sa signification, *la nouvelle Atlante*, sort éblouissante de cette démonstration.

Je regardai Morhange. Son étonnement était sans bornes. Le préfixe berbère *ti* l'avait littéralement sidéré.

— Avez-vous eu l'occasion de vérifier cette très ingénieuse étymologie, monsieur? — put-il enfin proférer.

— Vous n'aurez qu'à jeter un coup d'œil sur ces quelques livres, — fit dédaigneusement M. Le Mesge.

Successivement, il ouvrit cinq, dix, vingt placards. Une prodigieuse bibliothèque s'amoncela à notre vue.

— Tout, tout, il y a tout ici, — murmura Morhange, avec une étonnante inflexion de terreur et d'admiration.

— Tout ce qui vaut la peine d'être consulté, du moins, — dit M. Le Mesge. — Tous les grands ouvrages dont le monde réputé savant déplore aujourd'hui la perte.

— Et comment sont-ils ici?

— Cher monsieur, comme vous me navrez, moi qui vous avais cru au courant de certaines choses! Vous oubliez donc le passage où Pline l'Ancien parle de la bibliothèque de Carthage, et des trésors qui y étaient entassés? En 146, quand cette ville succomba sous les coups du bélître Scipion, l'invraisemblable ramassis d'illettrés qui avait nom le Sénat romain eut pour ces richesses le plus profond mépris. Il en fit don aux rois indigènes. Ce fut ainsi que Mastanabal recueillit le merveilleux héritage; il fut transmis à ses fils et petits-fils, Hiempsal, Juba Ier, Juba II, le mari de l'admirable Cléopâtre Sélénè, fille de la grande Cléopâtre et de Marc-Antoine. Cléopâtre Sélénè engendra une fille qui épousa un roi atlante. C'est ainsi qu'Antinéa, fille de Neptune, compte au nombre de ses aïeules l'immortelle reine d'Égypte. C'est ainsi que, par droit d'héritage, les vestiges de la bibliothèque de Carthage, enrichis des vestiges de la bibliothèque d'Alexandrie, se trouvent actuellement sous vos yeux.

» La Science fuit l'homme. Alors qu'il instaurait ces monstrueuses Babels pseudo-scientifiques, Berlin, Londres, Paris, la Science s'est reléguée dans ce coin désertique du Hoggar. Ils peuvent bien, là-bas, forger leurs hypothèses, basées sur la perte des ouvrages mystérieux de l'antiquité : ces ouvrages ne sont pas perdus. Ils sont ici. Ici, les livres hébreux, chaldéens, assyriens. Ici, les grandes traditions égyptiennes, qui inspirèrent Solon, Hérodote et Platon. Ici, les mythographes

grecs, les magiciens de l'Afrique romaine, les rêveurs indiens, tous les trésors, en un mot, dont l'absence fait des dissertations contemporaines de pauvres choses risibles. Croyez-m'en, il est bien vengé, l'humble petit universitaire qu'ils ont pris pour fou, dont ils ont fait fi. J'ai vécu, je vis, je vivrai dans un perpétuel éclat de rire, devant leur érudition fausse et tronquée. Et, quand je serai mort, l'erreur, grâce aux précautions jalouses prises par Neptune pour isoler sa bien-aimée Clito du reste du monde, l'erreur, dis-je, continuera à régner en maîtresse souveraine sur leurs pitoyables écrits.

— Monsieur, — dit Morhange d'une voix grave, — vous venez d'affirmer l'influence de l'Égypte sur la civilisation des gens de par ici. Pour des raisons que j'aurai peut-être un jour l'occasion de vous expliquer, je tiendrais à avoir la preuve de cette immixtion.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, — répondit M. Le Mesge.

Alors, à mon tour, je m'avançai.

— Deux mots, s'il vous plaît, monsieur, — dis-je brutalement. — Je ne vous cacherai pas que ces discussions historiques me paraissent absolument hors de saison. Ce n'est pas ma faute, si vous avez eu des déboires universitaires, et si vous n'êtes pas aujourd'hui au Collège de France ou ailleurs. Pour l'instant, une seule chose m'importe : savoir ce que nous faisons, ce que je fais ici. Beaucoup plus que l'étymologie grecque ou berbère de son nom, il m'importe de savoir ce que me veut au juste cette dame, Antinéa. Mon camarade désire connaître ses rapports avec l'Égypte antique : c'est très bien. Pour ma part, je désire être surtout fixé sur ceux qu'elle entretient avec le Gouvernement général de l'Algérie et les bureaux arabes.

M. Le Mesge eut un rire strident.

— Je vais vous faire une réponse qui vous donnera satisfaction à tous deux à la fois, — répondit-il.

Et il ajouta :

— Suivez-moi. Il est temps que vous appreniez.

(*A suivre.*)

PIERRE BENOIT

PARMI LES AMÉRICAINS

(JUILLET-SEPTEMBRE 1918)

LA VILLE

Cette vieille Brest, au fond de la Bretagne, c'était pour moi la ville du passé — de bien des passés. J'y avais vu, un soir, en des jours de ma petite enfance qui semblent ceux d'un autre monde, la foule tourner en rond sur le Champ de Bataille, aux cris de « A Berlin, à Berlin ! », et au chant de *la Marseillaise*. Quarante-quatre ans plus tard, sur ce même Champ de Bataille, j'ai cru voir revenir ce même jour — mais la foule, ce soir-là, ne chantait pas, jusqu'au moment où une rumeur sourde et rythmée montant de la rue de Siam, avec une bande venue du côté de l'arsenal, ce cri multiple finit par se faire entendre : « A bas la guerre, à bas la guerre ! » Alors, comme en 70, surgit *la Marseillaise*.

Que de fois, dans l'intervalle, je suis revenu ! Mais l'attirance qui me ramène toujours là n'est pas seulement celle du souvenir, des images lointaines de l'enfance. A y vivre plus tard, d'un automne jusqu'à l'automne suivant, j'avais appris à sentir ce qui flotte entre ces murs humides, ces douves, ces remparts, d'un bien autre passé. C'est un lieu hanté : le fantôme de la vieille France y habite. Errez le soir dans ces rues vides et sonores : la rue de la Rampe, la rue Voltaire, la rue Traverse, la rue du Château, la rue Foy, où l'herbe pousse

entre les pavés, et vous la sentirez, cette âme ancienne, qui se dégage de ces graves façades alignées de chaux et de granit, de ces toitures continues d'ardoise, de ces grands arbres solennels, rangés comme sur un mail, et surveillant du haut des parapets les lointains gris de la rade et du Goulet — de tous les longs bâtiments de l'arsenal où des Amphitrites et des Neptunes s'enferment, avec leurs tritons et tridents, en de sévères frontons Louis XIV.

Oui, tout cela, c'est de la France d'autrefois qui se survit, sévère, presque solennelle comme à Versailles, mais stricte et pauvre, provinciale et militaire, tenant partout de l'arsenal et de la forteresse, et bien plus grise, plus sombre, plus vieille, semble-t-il, qu'à Versailles, parce que soumise aux influences du ciel breton : brumes, crachin, grands souffles mouillés d'Atlantique. C'est ici le pays où les arbres se rouillent dès le mois d'août comme en automne, où la pierre d'un mur vieillit en trois ans, où tout se ternit, se désagrège, entre aussitôt dans le passé, ce passé sans date, dont l'immobile présence semble se confondre à la moite et grise atmosphère, flotte avec elle sur les campagnes de Léon et de Cornouaille, sur leurs manoirs, leurs fermes, leurs calvaires, leurs bois lierreux où la mer a ses retraites, — on peut dire sur les hommes eux-mêmes, sur toute la vieille et grave humanité indigène.

A Brest, elle est visible, cette humanité plus ancienne que toutes les créations de Colbert et de Vauban. Elle nous apparaît en ces muettes, patientes paysannes en longs châles noirs et serre-tête blancs, droites dans les carrioles qui se suivent, le matin, autour de la place des Portes et du Champ de Bataille. Elle nous apparaît en ces filles de Plougastel, aux regards d'enfant, aux placides joues rebondies, que vous avez vues débarquer au Port de Commerce, et dont les costumes — violet, bleu de mer, vert de mer — composent de si froides, étranges harmonies. Elle nous apparaît dans ce peuple varié de coeffes — les coeffes de toute la Bretagne maritime : roscovites, ouessantines, capistes, îliennes de Sein, bigoudens, fouesnantaises — qui se pressent par groupes à l'entrée des escaliers du port de guerre, à l'heure où les permissionnaires vont monter. Voyez-les encore, ces autochtones, le soir, dans la populeuse rue de Siam, quand flambent les

cinémas, les bars, quand les camelots en casquettes débouchent en courant, et crient les journaux de Paris. Si simples et rigides encore (certains costumes tiennent, comme l'habit monastique, du moyen âge), voyez-les, immobiles, hypnotisés, le front collé aux glaces des cafés, où l'aveuglante électricité éclaire impitoyablement des visages plâtrés, des lèvres saignantes, — ou bien stupéfaits, qui s'ahurissent aux titres des drames policiers, aux illustrations des journaux demi-mondains, hier encore à toute une fade ou suggestive imagerie, dont la source, d'ailleurs, semble tarir depuis que les communications sont coupées avec l'Allemagne et l'Autriche.

Quels contrastes et quelles dissonances ! Cette flambante rue de Siam n'est elle-même qu'un des couloirs étranglés de cette vieille cité. Là s'est enfermée, étouffe un peu, la vie commerçante et moderne de la ville, — vie bien modique, pourtant, derrière des étalages de lumière qui rappellent un peu les luxes forains. En haut, c'est la froide rue d'Algésiras, qu'animent, le matin, les carrioles paysannes, et d'où partaient, il y a vingt-cinq ans, les diligences, les petits coucous jaunes qui s'en allaient, cahin-caha, à travers la plus émouvante campagne du monde, jusqu'aux petits ports perdus de la grande côte. En bas, où la rue s'achève en bars et cafés de matelots, c'est l'immense enjambée du pont tournant, par-dessus le profond fossé, par-dessus le formidable et géométrique pêle-mêle et tout le ferraillement de l'arsenal. Il mène à Recouvrance, un faubourg plus grand et plus triste encore que celui de Kerinou, et dont deux maisons sur trois présentent un débit — et quelles maisons, quels débits, où personne n'a jamais fait l'effort d'orner, d'entretenir ou réparer, où tout semble abandonné aux forces d'inertie, la pierre elle-même irréparablement fanée, délavée, déplâtrée, sous les crachins de tous les hivers, pénétrée de moisissures et de fades relents ! Non, je ne connais pas de grande cité industrielle dont les bas faubourgs présentent d'aussi déprimantes apparences.

Est-ce encore, sur un monde ouvrier et pauvre, l'influence bretonne? Il y a, en effet, un certain fatalisme breton, une façon de s'abandonner, et d'abandonner les choses au destin, aux actions dissolvantes du temps, qui apparente cet extrême occident d'Europe à l'Orient. Mais l'Orient a les magies de la

lumière, l'ardent et vivant rayon qui sèche toute sanie. Ici c'est le Nord humide, où l'homme, s'il est sorti des modes invariables de la vie rustique, doit faire continuellement effort pour se maintenir droit et sain sous les suggestions hostiles ou désolantes des choses.

Peut-être, aussi, les transitions qui, ailleurs, lui ont permis de s'adapter au milieu industriel et moderne ont-elles manqué. Cette population du quartier de l'arsenal vient tout droit des campagnes du Léon. Les pères, les aïeux étaient fermiers, paysans, astreints à des modes de vie et de pensée qui n'avaient pas varié depuis des siècles, et qui faisaient leur force, leur forme et leur caractère. Il en est d'eux un peu comme de ces peuples exotiques à qui notre civilisation s'est imposée trop vite, et qui, pour commencer, n'en ont guère pris que les tares — et d'abord celle d'alcoolisme. La discipline ancienne se défait avant qu'un autre principe de forme ait pu s'établir. A cet égard l'abandon du costume est significatif. Des femmes qui portaient, il y a dix ans, comme avaient fait toutes leurs aïeules, le grave habit de leur canton, traînent aujourd'hui en cheveux, en peignoir ou triste sarrau de noire lustrine, dans les rues de Saint-Pierre et de Kerinou. De même pour la langue. Dans les campagnes, quand on parle français, c'est le vrai français de l'école. A la ville, on passe du breton à l'argot — un bien triste argot ! Hier, devant la porte du Conquet, j'entendais une jolie enfant de douze ans gronder son petit frère avec des mots qui rappelaient que l'arsenal eut autrefois son bagne.

A la mairie, que les syndicalistes possèdent, l'excitante métaphysique politico-religieuse semble tenir plus de place que les besoins quotidiens et pratiques. Les questions d'hygiène y semblent négligées. Cet été, les seaux d'ordure fleurissaient, presque tout le jour, le pas des portes. On respirait des odeurs peu toniques. L'eau manquait, et les conséquences étaient particulièrement fâcheuses dans les hôtels principaux, remplis d'officiers américains. Aussi bien, ce minimum d'installation sanitaire que l'on trouve, ailleurs, dans chaque logis particulier, passe encore ici pour un luxe. Ce n'est pas seulement par ses remparts et sa fière silhouette que Brest est du grand siècle. Un traditionisme excessif collabore avec les anarchies

modernes pour maintenir des dehors qui surprennent. C'est un trait fréquent en pays latin : dans l'ardeur des querelles de principes, les routines du passé s'éternisent. A la veille de la guerre, l'hygiène morale et sociale était encore ici ce qu'on en voit dans *Mon frère Yves*; et c'est à nous tous, à l'État, à nos initiatives insuffisantes, et non pas à tel ou tel parti qu'il faut en imputer la cause. A cinq heures du soir, chaque jour, les vedettes de la marine jetaient à terre par centaines — et à Toulon c'était par milliers — les jeunes hommes que les mêmes vedettes devaient ramener à cinq heures du matin. Or, pas plus à Brest qu'à Toulon, il n'y avait un cercle, un abri, un foyer, pour recevoir ceux qui pouvaient rêver d'autre chose que du débit et du mauvais lieu.

Telle est cette ville singulière et de si grande figure, à la fois tumultueuse et vétuste, populacière et solennelle, où l'on recevait un ministre au chant de *l'Internationale*, mais où l'on entend, chaque soir, l'émouvant clairon du Salut aux couleurs propagé d'un bateau de guerre à l'autre, sur les silences de la rade, — où les amis de M. Goude règnent à côté de ces vieux officiers à barbe blanche, à galons ou étoiles d'or, que l'on voit sur le Champ de Bataille; à côté d'une administration formidable dont les formes et traditions remontent à Colbert. Une ville à laquelle on ne se lasse pas, pour peu qu'on y ait vécu, de revenir, tant elle est pénétrée de nostalgiques influences bretonnes, chargée de tous les prestiges du passé, harmonique, en sa fière et grise silhouette, aux nappes de granit, aux lignes de canons, à la solennelle rade, à la grave et rase campagne qui l'entourent, — et tant, aussi, elle peut intéresser l'esprit par les contrastes qu'elle lui présente et les questions qu'elle lui pose. Je n'en connais pas de plus triste, et je n'en sais pas qu'on aime davantage.

C'est sur ce fond extraordinaire que j'ai vu les Américains. Entre la mairie socialiste et la préfecture maritime, entre les paysannes en coeffe et les ouvriers syndiqués de l'arsenal, entre les foules de la rue de Siam et la solitude des rues que l'herbe envahit, ils prennent contact avec la France, avec l'Europe, avec tout ce qu'ils appellent le « vieux monde ». Leur surprise est grande. La nôtre, à voir tout d'un coup

l'Amérique dans ce cadre, n'est pas moindre. Parmi tant de discordances, au milieu des restes vétustes et des ébauches encore amorphes de civilisations différentes, c'est le plus grand de tous les contrastes. Et c'est une civilisation complète et nouvelle qui, tout d'un coup, vient apparaître.

MARINS ET BATEAUX

Ce n'est pas sans timidité que j'allai porter au commandant en chef des forces navales américaines en France, la lettre qui me présentait. Nous avons tous quelque expérience des barrières et cercles successifs qu'il faut traverser pour atteindre jusqu'au bureau d'un grand chef, des colloques préalables avec les concierges, huissiers et plantons, des attentes en de solennelles antichambres ; finalement, si le sanctuaire s'ouvre, de la cérémonieuse réception d'une minute, au milieu d'un froid décor de l'ancien régime, qui nous rappelle nos disciplines traditionnelles, et ce que fut toujours chez nous l'État.

On m'envoya sonner au premier étage d'une maison bourgeoise du Champ de Bataille. Un marin ouvrit, avec un air de joie secrètement dansante, et, tout de suite, un vif sourire d'accueil personnel. L'amiral était sorti, mais il allait rentrer. Il n'y avait qu'à l'attendre un instant dans son cabinet. Ce cabinet, c'était le salon d'un appartement quelconque, mais comme on en voit peu dans cette ville, tant il était net et clair. Un bureau de bois jaune, à rouleau et classeurs — celui de tous les *business men*, à New-York, — deux fauteuils de cuir, des chaises, des cartes marines sur les murs : c'était tout le mobilier. Un officier d'ordonnance, de figure virginale, et qui semblait très jeune, me reçut avec une grâce modeste et noble. Lui aussi souriait. J'appris plus tard qu'il y a un sourire de l'armée et de la marine américaines, et quelle en est la signification sociale.

Dans les intervalles de la conversation — car il croyait devoir entretenir un visiteur — j'entendais un cliquetis de machines à écrire dans une chambre voisine, et le souvenir me revenait d'une visite faite, il y a vingt-cinq ans, au ministre

fédéral de l'Instruction publique, à Washington. Nous avions trouvé, installés en deux chambres d'un rez-de-chaussée, un vieux gentleman à barbe blanche, d'une politesse de l'ancien monde — ce qui déroutait déjà nos idées de l'Amérique — et près de lui, deux dames dactylographes qui l'appelaient simplement : « Docteur H... ». C'était tout le ministre et son ministère. Depuis Franklin, les personnages américains nous ont souvent étonnés de la même façon.

Le grand chef parut, et je vis un homme de haute taille, le visage tout rasé, sanguin, tanné, sous des cheveux un peu grisonnants, de sihouette athlétique et souple. Il ne souriait pas : il rayonnait — *he beamed*. Les accents de sa voix disaient non seulement la bonne humeur cordiale, mais cette fraîcheur abondante de vie qui, dans les pays de culture anglo-saxonne, maintient si souvent chez des hommes de plus de cinquante ans, les lignes et les mouvements de la jeunesse.

J'ai vu, depuis, quelque chose de son œuvre, et j'eus l'honneur, plusieurs fois, de causer encore avec lui — un soir, surtout, à l'heure brève où il fait son tour, comme un bon bourgeois de la ville, sur le Champ de Bataille. En l'écoutant, j'apprenais mieux ce que peut être cette faculté si américaine d'intelligence intuitive et de sympathie, qui permet de s'adapter vite à des formes étrangères de vie et de pensée. C'est une sorte supérieure de tact. Du tact, il en faut beaucoup pour superposer en quelques semaines, à une vieille cité, toute une humanité nouvelle, à une grande administration française, tout un système étranger, sans gêner ni froisser. Mais comme lui-même nous le disait en riant, un officier de marine apprend à se muer en diplomate. Il l'avait été plusieurs fois, en pays exotique, avant la guerre, et il venait de l'être en des circonstances délicates. Il s'agissait, sans prendre parti dans nos querelles théologiques, sans froisser les rouges ou les blancs, d'accepter une statuette de Jeanne d'Arc offerte au nom de la ville par un groupe nombreux de souscripteurs, et dont le geste trop ardent de prière choquait la municipalité. Une telle histoire, au milieu de la guerre, pouvait déconcerter un Américain. Il trouva tout de suite les paroles qu'il fallait.

Le jour de mon arrivée, il n'était bruit en ville que de cette affaire, mais pas un mot n'en fut dit chez l'amiral. La conver-

sation, ce jour-là, fut aussi brève que cordiale, presque tout de suite remplacée — avant que j'eusse fumé la cigarette que l'on m'avait offerte — par du mouvement rapide et de l'action. J'arrivais de voyage; il était onze heures passées, presque l'heure du déjeuner. Peu pressé, persuadé que la politesse exigeait d'avoir l'air moins pressé encore, j'avais posé cette innocente question : puisqu'on voulait bien m'accorder de voir quelque chose de la base américaine, quel jour pourrait commencer ma visite?

— *What day? why, right away! just telephone for my barge.*

Right away : le mot le plus américain du vocabulaire, et qui interloqua Dickens, à son arrivée aux États-Unis. Je devais apprendre, peu à peu, tout ce qu'il signifie dans la marine américaine.

***

On me jeta dans une automobile, qui nous jeta à l'entrée du port de guerre. Deux minutes après, le temps d'en dégringoler les escaliers, et nous volions à vingt nœuds sur une grande vedette, aussi nette et luisante d'acajou et de cuivres, que le boîtier d'un compas, constellée au dehors de toutes les claires étoiles de l'Union. Deux marins nous conduisaient, en toques blanches. Comme leur bateau, ils donnaient l'impression de la tenue, de la vitesse et de la précision. L'officier qui me guidait leur avait dit deux mots, sans lever la voix, de ce ton naturel de courtoisie qui supprime les distances et semble changer un ordre en prière. J'avais vu leur bref regard intelligent se poser sur moi, et déjà défilaient les quais, les longs bâtiments gris de l'ancienne marine, les sombres masses féodales du château.

Que de fois, il y a bien longtemps, avant l'époque des vedettes mécaniques, j'avais fait ce trajet, du pont Gueydon à l'une de ces grandes frégates qui s'espaçaient, avec leurs grands mâts, leurs huniers, le damier blanc et noir de leurs batteries, sur la grande nappe ondulante et vague de la rade! On allait au long rythme de douze avirons : l'étrange rythme saccadé, spécial à la marine française, Un maître, debout à l'arrière, la barre entre les jambes, parlait aux hommes avec

les trilles scandés de son sifflet : ils portaient leurs lourdes blouses blanches ou leurs cirés, leurs bérets de laine liserés de rouge, attachés sous le menton. Bien des officiers les tutoyaient encore. On leur disait : « Tu auras la double. » Ou bien : « Je te supprime ton quart de vin. » Quand ils se grisaient trop, on les mettait aux fers. Ils avaient quelque chose de naïf et d'engoncé. Leurs regards étaient bleus, vagues et bretons. On sentait en eux tous ces dessous profonds du vieux peuple de France, tout ce fond de rêve latent qui trouva jadis son expression quotidienne en tant d'arts populaires, et, çà et là, arrive à la conscience et à la voix en un poète ou un artiste de génie.

On débouchait lentement dans la rade ; les lentes ondulations miroitantes vous prenaient ; aucune digue ne coupait l'étendue ; la silencieuse et profonde pulsation de l'Océan se propageait partout. On voyait l'or si doux, dans l'air moite, des ajoncs en fleur, des morceaux de lande où séchait du linge, la petite route encore demi-champêtre du Porzic, jalonnée de masures paysannes où les vieux retraités de la marine, devant les néants gris, aux lointaines sonneries des clairons, passaient leurs derniers jours. Les vieux vaisseaux de haut bord, l'*Austerlitz*, la *Bretagne*, le *Borda*, approchaient avec leurs annexes, tendant au loin leurs tangons où dansaient des baleinières. Le Goulet s'ouvrait, gardé par le phare avancé du Porzic. La pâle, sérieuse silhouette de Brest montait derrière ses nappes verticales de pierre, par-dessus sa haute et sombre bordure de grands arbres.

Il y a tout juste trente ans, et c'était encore le paysage et la marine qu'ont connus les officiers de vaisseau de l'ancienne France. Rien n'avait encore bien changé depuis le jour où les officiers de Louis XVI appareillaient pour l'Amérique.

Mais aujourd'hui, à peine pouvons-nous voir les choses. Nous ne sommes, avec la machine qui nous porte, que vitesse, puissance et trépidant vouloir. Trop de vouloir ne laisse plus connaître ni sentir.

D'un seul coup, au tournant de la pointe, toute l'étendue s'est démasquée, semée partout de bateaux, d'un peuple de

bateaux comme jamais je n'en avais vu. Le surprenant camouflage ! On dirait qu'on les regarde à travers les soufflures d'un verre inégal, tant ils apparaissent déformés, traversés de lignes montantes, ondulantes, et de couleurs prismatiques — chinés, zébrés, tigrés, faits, semble-t-il, de matière en train de se dédoubler, de se défaire, de perdre sa forme et sa densité.

Et très vite, on distingue des groupes, des amas. Ils sont là, tout au long de la grande digue, par convois, par familles, par espèces, formant, entre leurs rangs, des rues, des avenues : cargos, transports, croiseurs auxiliaires, avisos, patrouilleurs, dragueurs de mines, contre-torpilleurs — ceux-ci en paquets de huit ou de dix, amarrés au même corps mort.

C'est vers l'un de ces paquets que nous courons. Les voici qui grandissent, toutes les proues tournées vers nous, chacune évidée pour la vitesse, oblique et concave comme une branche d'hélice. Et toujours les sinueuses déformations de lignes et de couleurs qui ne laissent pas voir où l'un commence, où l'autre finit, les déconcertantes rayures de bleu, de gris, de noir, tout cela fluant, fuyant, tournant comme une creuse volute de la mer, où coulent de sourdes ombres. Mais partout de formidables volées de canon, couleur de fumée sur la fumée du ciel, se réalisent à mesure que l'on approche.

Et tout d'un coup, une échelle de fer, le long d'une muraille, se suspend, montant, baissant, au-dessus de nous. Un ressaut de houle nous y a jetés.

***

Nous étions sur un des plus récents de ces contre-torpilleurs, un de ces 1 200 tonnes qu'un pont-plage mêle plus intimement à la mer, à ses lignes et mouvements, et qui semblent nés d'elle pour s'y jouer comme de fluides poissons. C'est à foison qu'ils naissent aujourd'hui. Leur rôle est d'escorter, par bandes de six et de huit, à plusieurs centaines de milles au large, les convois de transports ; et ces bandes qui vont et reviennent, se suivent comme des trains sur les voies montantes et descendantes d'une grande ligne. A tout instant, par la T. S. F., on sait où se trouve chaque

escadrille. Elles ont leurs horaires, et un retard d'une demi-heure est signalé comme dans une gare. Ils peuvent filer 35 nœuds, et décrivent des deux côtés du convoi d'incessants crochets qui ne laissent pas un sous-marin approcher, courir en visant parallèlement aux transports, sans risquer le coup d'éperon. Une pareille garde est très dure et coûte cher. Jusqu'ici, pas une torpille n'a frappé un transport amenant des troupes d'Amérique. « Touchons du bois », me dit en riant le jeune commandant qui nous contait très vite, à voix basse, ces choses.

Il était arrivé avec un convoi dans la nuit, après une de ces courses de quatre jours, où la vitesse, la trépidation et les brusques, incessants zigzags laissent à peine dormir. On nous avait conduits jusqu'à sa chambre, et nous l'avions trouvé faisant sa toilette, maigre et grand, en tricot, la face encore plombée d'une fumée où s'accentuait la vigueur de ses traits — une face aux mâchoires serrées, aux yeux d'acier bleu pâle dans l'orbite creuse et droite. Il ressemblait à son bateau : il en avait l'air affilé, l'aspect de créature taillée pour le travail et la vitesse, l'allure d'énergie obstinée et presque farouche — *grim* comme on dit dans sa langue — et si j'ose dire, la denture. Je remarquai que sa chambre et celle des autres officiers, une dizaine de cabines en tout, sur un double rang, se serraient dans le mince et bas fuseau, entre le carré et l'hélice, et qu'en cas d'urgence on était loin des échelles.

— Oui, — laissa-t-il tomber, — il vaut mieux ne pas couler par l'arrière.

Du pont, on voyait bien qu'il n'y a presque plus de place pour les humains, sur un navire de ce type. Tout s'y subordonne aux engins de destruction, comme en ces formidables animaux — lion ou squale — qui ne semblent faits que pour porter une mâchoire. Un tel bateau n'est que machines, tourelles, canons, torpilles, lance-torpilles, chapelets de grenades. Ces chapelets, enroulés sur deux axes, à l'arrière et à l'avant, semblent les bandes d'un prodigieux chargeur — chaque grenade grosse comme un seau. Des deux côtés de la passerelle, il y en a d'autres, dont le commandant, d'un coup de poing, provoque le déclic. En un instant, à 70 kilomètres à

l'heure — car il faut cette vitesse pour libérer sans péril des engins qui vont éclater sous l'eau dans quelques secondes — quatre mines, réglées pour telle profondeur, sont placées dans un rayon de 150 mètres autour d'un point suspect. A 125 mètres, nulle tôle de sous-marin ne résiste à l'onde d'explosion. A 200 elle éclope encore très bien le mécanisme.

Cette invention, qui est anglaise, les essaims si vite croissants de ces destroyers, la vitesse qui les fait surgir comme des flèches lancées de l'horizon, voilà ce qui rend possible le spectacle que nous avions, de ce bateau, sous les yeux. Ce matin-là, j'ai pu compter cent vingt-sept bateaux sur la rade, dont les deux tiers étaient des cargos. Il y a des jours, m'affirme-t-on, où leur nombre est monté à trois cents. Quand on a vu passer deux fois dans la même journée, comme je l'ai vu, il y a quelques semaines, des Glénan, ces longues caravanes de l'Océan, quand on les voit arriver, matin et soir, sous la falaise du Goulet, tandis que s'en vont les chapelets de bateaux vides, quand on regarde le va-et-vient constant des grands chalands qui déchargent les montagnes de marchandises qui s'entassent sur les plates formes du port, sur les quais, et jusque dans les fossés des fortifications, les longs trains alignés sur de multiples voies qui vont les emporter vers le front, on se dit que c'est le principal de la production des États-Unis, tout le précieux miel de la grande ruche américaine qui vient affluer en France pour nourrir les énergies qui vont nous gagner la guerre.

Et justement, ces essaims de bateaux, leurs mouvements réglés, silencieux, complexes, sur la nappe lumineuse des eaux, font penser à des activités d'insectes laborieux. Derrière un remorqueur, un gros chaland de forme ovale semblait un coléoptère mort traîné par une abeille.

***

Nous avons fini la matinée sur le *Prométhée*. C'est un des puissants navires qui s'alignent contre la grande digue, et dont le voisinage réduit à la proportion de canonnières les *destroyers* de 1 200 tonnes. C'est une usine, et l'on peut dire un arsenal, car on y exécute à peu près tous les travaux courants d'un port de guerre.

— Nous faisons tout ici, — m'a dit le jeune et leste ouvrier en bonnet blanc et col de marin, qui nous conduisait, — depuis des arbres d'hélice jusqu'à des vis micrométriques.

Il nous mena par je ne sais combien d'ateliers, nous fit descendre par des échelles d'acier en d'infernales profondeurs où l'on étouffe, parmi les flammes bleues des fonderies, les gerbes d'étincelles, les sifflantes, éblouissantes aigrettes et le tintamarre des forges. Nous vîmes emboutir d'un coup de bascule des obus incandescents, tourner un arbre de machine, travailler un marteau-pilon qu'anime, nous dit notre guide, une pression hydraulique plus forte de cinq tonnes que celle de l'immense grue de l'arsenal. Un ignorant n'oserait décrire ces travaux. Aussi bien, il me semblait avoir déjà vu tout cela dans nos ateliers de guerre : le nouveau, c'était de le voir sur un navire.

Ce qui m'était nouveau, aussi, c'était ce type d'ouvrier. Je me rappelle un groupe superbe. Ils étaient quatre, à demi-nus, de stature colossale, au profil droit, noble et de grand relief, plus simple, et, semblait-il, de signification plus générale, comme celui des médailles antiques, par le glabre anglo-saxon des traits. Ils étaient debout, près d'une forge dont les lueurs jouaient sur leurs poitrines d'athlètes, sur leurs bras et leurs poings noueux, armés de pinces et de marteaux. Et dans ce fantastique éclairage, que reverbérait partout du métal, ces hommes américains, ces demi-géants, presque farouches par leur silence et leur immobilité, semblaient les statues du travail humain au milieu des outils et des œuvres de l'industrie moderne. Nulle déformation ; rien de l'usure ouvrière et citadine. L'homme-type, dans l'intégrité de sa forme et de sa force. L'homme blanc du nouveau monde anglo-saxon, un monde ignorant de nos castes d'Europe, affranchi par sa volonté de discipline et par l'abondance de ses richesses naturelles, de ces tares de nos vieilles sociétés : l'alcoolisme et la misère.

Puis ce furent de bruissants ateliers de tournage, de laminage, les rangs et les rangs, sous la blanche clarté des lampes, de machines-outils qu'anime l'invisible électricité, leur énergie énorme et délicate, obéissante à l'intelligente main de l'ouvrier — chacune découpant, modelant, étirant l'acier, aussi

facilement que, jadis, sous les doigts de l'artisan, les vieux outils façonnaient l'argile et le bois. Nous remontâmes aux salles où s'opèrent à la lumière du jour les fins travaux de précision : lunetterie, horlogerie, construction ou réglage d'instruments de marine et d'appareils électriques. Pour finir, les chambres des modèles et dessins, et celle des écritures. Mais dans celle-ci, ni plumes, ni encre : rien qu'un rang de machines à écrire, où besognent d'agiles doigts de jeunes gens, — la paperasserie réduite au minimum, l'usine ne correspondant qu'avec ses clients, qui sont des navires. Et point de bureaux où se retranchent des chefs : ceux-ci travaillent au milieu de leurs équipes, et si bien que nous n'avons pas tenté de leur adresser la parole. En somme, tout l'effort concentré, avec le minimum de dérivations, frottements, retards, sur le travail immédiat, celui du jour — *the work in hand* — sans accumulation d'arriéré.

Notre jeune guide — un simple ouvrier marin — nous donnait ces détails. Il ajouta l'exemple suivant :

— L'autre jour, un de vos patrouilleurs français est entré en rade avec une magnéto détraquée. L'arsenal a demandé un mois pour la réparation. On eut l'idée de s'adresser à l'amiral Wilson, qui nous envoya le mécanicien. Nous lui avons répondu qu'on ne pouvait pas promettre la pièce pour le soir même, mais qu'on l'aurait sans faute le lendemain matin, à neuf heures.

Tout ceci était dit en français. Français, ce jeune homme l'était par son père et sa mère, nés d'ailleurs aux États-Unis. L'usage de la langue s'était conservé dans la famille. Il la parlait avec un accent un peu singulier, large, presque canadien, et, chose curieuse, avec une connaissance parfaite des mots techniques. Il était de complexion brune : cheveux noirs et lisses, teint mat, des yeux chauds, le regard intelligent et toujours *présent*, des traits mobiles, dont la face toute rase laissait voir le jeu et le beau dessin. Avec cela, quelque chose d'extraordinairement souple, et qui tenait à la fois de la danse et de la nonchalence. Une agilité et presque une grâce de félin. Il descendait de vertigineuses échelles d'acier tout droit, en retournant la tête pour vous parler. On eût dit qu'il avait les pieds prenants. Mais nul bagoût. Les mots les plus

sobres, et, malgré cette brièveté, les explications les plus précises. Devant l'officier, nul effort pour se rassembler. Visiblement, il n'avait aucun sentiment d'une différence sociale, et la distance hiérarchique ne devait lui paraître qu'une convention — utile, dans une certaine organisation, pour les fins pratiques. Il gardait son sourire un peu désinvolte, et pourtant, sa tâche étant de nous renseigner, il s'en acquittait très exactement, en homme sûr de soi, de tête lucide, et qui semble ignorer la fatigue et l'effort. Et, à la certitude de son information, à son air d'être chez lui dans tous les ateliers, on le sentait, malgré le détaché de son allure, complètement intégré dans l'ordre et le travail collectifs — une pièce, de jeu facile et silencieux, dans un grand mécanisme : vraiment l'homme de cette usine et de ce bateau. Il avait admirablement dit *nous* pour désigner le *Prométhée*, à propos de cette histoire de magnéto. Il en conta une autre, du même ton. Il vantait la puissance du navire :

— L'autre jour, nous sommes rentrés en remorquant à la fois un destroyer, un transport de cinq mille tonnes, un aviso, deux patrouilleurs, un dragueur de mines français. Nous avions l'air de promener une petite meute en laisse. Jamais le commandant n'avait été si fier.

Il semblait ne l'être pas moins, et il riait en montrant d'admirables dents d'or, comme on en voit à tous les matelots de sa nation.

La visite finie, je me retournais pour le remercier, mais il avait disparu. Presque cérémonieusement, l'officier qui m'avait amené pria un collègue du bord de faire connaître à ce jeune horloger « combien nous avions apprécié sa complaisance ».

— Vous avez vu l'Américain-type, — me dit-il ensuite.

Il savait qu'il parlait d'un Français, mais entre ces deux termes, il ne sentait pas de contradiction. L'homme était Français de sang, mais la culture américaine l'avait pris, façonné suivant le type américain. Voilà le grand fait et le grand enseignement des États-Unis. De toutes les races d'Europe un type nouveau se forme en quelques générations. On y apprend que la race n'y est rien, et que le milieu, la culture — j'entends l'ensemble des influences physiques,

morales, sociales — y sont tout. Si l'on croit généralement le contraire, c'est que dans chaque peuple, par l'effet continué pendant des générations, des conditions communes, et par les suggestions mutuelles de millions d'individus, le type ethnique s'entretient et persiste. Mais qu'un de ces individus se détache, émigre, qu'il subisse les directions d'un milieu aussi actif que l'Américain, et le voilà qui commence de cristalliser suivant un nouveau type. Aux États-Unis, les vieilles formes fixées se défont, et la profonde plasticité de la substance humaine se révèle.

C'est peut-être pour cela, et parce que sa forme est encore à peine fixée, que la faculté de s'adapter vite reste un des grands traits de l'Américain.

***

On nous montra d'autres bateaux que je n'essaierai pas de décrire. Ils parlent tous de rude travail quotidien. Ils ont l'honorable aspect ouvrier : on voit la fumée, la fatigue, la sueur. Quelques-uns, ceux qui vont repartir, ont fait un bout de toilette; mais rien de cette rigueur de tenue, qui, dans la marine anglaise, semble une fin en soi, et donne aux robinets d'une baignoire comme à l'ensemble du navire, l'apparence de l'objet neuf et sorti de sa boîte pour une exposition. Ici, une idée domine tout : celle du rendement, du maximum de travail dans le minimum de temps.

Le contraste est inverse, si l'on compare ces bateaux à certains de notre marine — les petits : patrouilleurs, torpilleurs, remorqueurs, qui n'ont jamais l'air de se laver. Un autre officier nous en faisait la remarque, en prenant soin d'ajouter qu'il ne parlait que de ceux-là, que la netteté d'un grand bateau de guerre français est irréprochable. J'imagine que sur les petits, où l'appareil hiérarchique se réduit au minimum, où l'on bourlingue sur la côte comme les simples caboteurs et bateaux de pêche, sous le commandement de deux jeunes gens, l'équipage retombe plus facilement aux habitudes bretonnes.

On nous montra des établissements d'hydravions. Les appareils n'étaient pas encore américains. Il faut du temps pour

organiser la fabrication à l'américaine, en grandes séries — et le problème est difficile, quand il s'agit du délicat moteur d'aéroplane. On n'a pas pu monter du premier coup l'immense machinerie, établir les routines de travail qui permettront bientôt de les construire par milliers. Mais les aviateurs yankees n'ont pas attendu pour relever les nôtres, et commencer, avec des avions français, leur garde de la côte. Et les hangars, au fond des baies, tout au long du littoral, se multiplient comme par magie.

On nous montra les quais de débarquement. Nous avons vu les plates-formes en épine où les Américains sont chez eux — traversé le grand bâtiment central d'où partent les ordres, où travaillent les dactylographes. Alentour, depuis les bateaux jusqu'aux trains, aux camions, aux dépôts, s'allongeaient les processions de marins débardeurs : des files régulières, dévidées d'un mouvement assez lent, mais réglé, continu, comme d'une chaîne sans fin, sans autre bruit que celui de toutes les petites brouettes de fer. Des hommes pareils, tous en tenue réglementaire, de visage net, qui avancent l'un derrière l'autre, à pas comptés, et dont pas un ne parle, pas un ne fume, pas un ne flâne — pas un, non plus, ne fait un geste de portefaix. Un travail collectif, impassible, ordonné, et qui semble facile : celui d'un mécanisme qui se déroule. On déchargeait de l'avoine concassée pour le *porridge* des soldats. Un des chalands qui font la navette entre les quais et les cargos, venait d'en apporter cinq cents tonnes. Par derrière, des tas énormes se levaient sous des bâches où nous lisions des mots comme ceux-ci : *Food — Equipment — Portland Cement — Building-Material — Wire.*

J'en avais vu d'autres, tout autour de la ville, dans les douves des remparts, car les grands trains qui s'allongent jusqu'au bas du port, les files de camions ne suffisent pas à enlever tout ce qui arrive.

A chaque face de ces plates-formes, sous les gestes obliques et le grincement des grues au travail, les chalands, remorqueurs, cargos, s'alignaient. Trois grands steamers, arrivés vingt-quatre heures auparavant, tout de suite déchargés, allaient repartir. Le *Pocahantas* (un ancien allemand : *Prinzess-*

Irene) entré dans le port la veille au soir, était déjà presque vide. Sur le quai d'en face, un autre, du même convoi, avait 1 300 tonnes de sa cargaison à terre ou dans les trains.

Le chef, que nous étions allés trouver dans un petit bureau du baraquement, nous donnait ces détails. Les mains derrière le dos, tenant négligemment sa canne, il avait l'air d'un directeur d'industrie, d'un *manager*, sur son chantier. Il ne souriait pas ; il avait même l'air assez ennuyé. Il parut s'étonner de nous entendre louer son atelier de machines à écrire. Des machines à écrire? Cela allait de soi. Nos autres compliments ne le déridèrent pas davantage. Non, on ne pouvait rien faire de bon : on manquait de place. Il leva le bras et, de son stick, fit un mouvement demi-circulaire :

— Il nous faudrait tout cela, — dit-il entre ses dents.

« Tout cela », c'était l'ensemble du port de commerce, et par delà, les fonds de la rade, les lointains, du côté de Saint-Marc. « Tout cela », pour l'organiser à l'américaine, avec les bâtiments, le matériel, les méthodes des grands ports d'Amérique.

Leurs habitudes sont gênées dans le vieux monde. Pour travailler à l'aise, leur instinct serait d'y faire place nette, et de construire à neuf comme chez eux, où l'on trace dans la prairie le plan d'une grande cité complète. Ils n'ont pas demandé à reconstruire la ville, mais l'eau manquant et les ordures abondant, on prétend qu'ils ont proposé d'en refaire eux-mêmes tout le système sanitaire.

On nous montra une caserne de marins. C'est à l'entrée du port de guerre, dans un sombre château féodal, qui servait jusqu'ici aux bureaux de la place et du recrutement. J'en connaissais déjà le donjon, les culs de fosse, les oubliettes du sombre moyen âge, d'où les victimes ne sortaient, vivantes ou mortes, que lancées par une chasse d'eau, comme une ordure, à la rivière, — et les cachots, où sous le règne lumineux de la Raison, vingt-six Girondins, serrés dans la nuit souterraine, entendirent par une trappe entr'ouverte, la lecture de l'arrêt qui les envoyait, le lendemain, à la guillotine. Effroyables fantômes du passé d'Europe !

Au-dessus de ces lieux néfastes, aux niveaux de l'air pur

et de la lumière, les Américains sont installés et s'étonnent encore du « romantique » décor d'enceintes et de créneaux, sans analogue dans leur nouveau monde. Il leur a fallu des semaines, m'ont-ils dit, pour le monder de la pittoresque crasse accumulée par les siècles.

Je voyais, à chaque étage, des *lavatories* étincelants de nickel et de blanche faïence. A l'entrée d'une salle de coiffure, l'étonnement m'arrêta. Des marins, de simples marins, sous l'acier des barbiers blanc vêtus, qui leur font, chaque jour, la face si lisse et si fraîche, gisaient, paupières closes, en des chaises longues plus mirifiques que celles de nos hammams : des lits d'opération plutôt, compliqués de pivots et bascules qui présentent le patient sous tous les angles et éclairages favorables, en le laissant somnoler sous les caresses du rasoir. Et puis je me souvins. Jadis, à Chicago, ces raffinements m'avaient été révélés. J'avais vu, en des salons remplis d'appareils mystérieux, le barbier se muer en masseur de visages — le front, les tempes, le nez du patient, soumis au souffle de rouleaux électriques, et puis, sans qu'il ouvrît les yeux, de gracieuses manucures s'emparer de ses mains.

C'est que, si l'Américain travaille avec une vitesse et une application qui nous étonnent, lorsqu'il se repose, il se repose. C'est que sa détente est systématique, ordonnée comme son activité, attentivement entourée de tous les instruments qui la peuvent favoriser, étudiée comme celle du boxeur dont les concentrations d'effort et d'attention sont coupées d'affaissements voulus sous la serviette et l'éponge du soigneur. Pour l'homme d'affaire américain (et c'est lui qui a donné le ton dans son pays), pour le *business man*, dont le labeur atteint au surmenage, c'est une minute de repos précieuse, que celle où sa tête s'abandonne à des doigts experts en ces divans de mécanique si parfaite. Aussi bien, la civilisation américaine est d'origine anglo-saxonne et protestante. Aux États-Unis comme en Angleterre, le respect du confort s'accorde très bien au culte de l'effort.

Je croyais reconnaître quelques-uns de ces marins sybarites. J'avais dû les voir en arrivant dans la cour, où l'on passait en revue des rangs d'hommes assez mal vêtus, en bras de chemise — en tout deux ou trois cents. On me dit qu'ils

venaient d'être torpillés, quelques heures après avoir quitté la rade. Un destroyer les avait ramenés dans la nuit. Les figures paraissaient creuses, plombées par la fatigue — un peu des figures de pauvres. Et en effet, ils étaient bien dénués, ne rapportant que leurs gourdes d'eau claire et leurs ceintures de sauvetage.

En regardant ceux-ci, couchés pour quelques instants dans leurs lits-fauteuils, je songeais au labeur de ces silencieux marins qui ne s'arrêtent, des deux côtés de l'Océan, que pour embarquer et débarquer des troupes, et qui ont accompli le cycle complet en dix-sept jours : l'un des records du travail humain. Je songeais à la sournoise explosion qui venait de les jeter à la mer dans la nuit, en en tuant du coup quelques-uns, au risque pareil qu'ils allaient tout de suite recommencer de courir, pour nous amener de plus en plus vite les hommes qui nous aideront à délivrer notre terre.

Ils ne m'apparaissaient plus comme des sybarites.

UN CAMP

On nous montra un grand camp de repos. C'est près d'un champ de landes où je me suis arrêté souvent, jadis, à regarder le si haut et délicat clocher de Lambezellec se lever sur le gris breton du ciel, — un paysage où l'on se sentait un peu hors des temps, au cœur de l'immobile Bretagne. Je n'imaginais guère que j'y trouverais un jour trente ou quarante mille Yankees. — ni qu'à côté, dans le vieux Gouesnou, dont je revois le petit pardon, la grand'route, entre la charmante église et les maisons paysannes, prendrait le nom de *Broadway*.

Après la dure traversée qu'ils font, tassés les uns contre les autres, c'est dans ce camp que les hommes viennent se reposer pour quelques jours, avant de prendre l'un des grands trains qui les emmènent vers le front. Les transports les débarquent, par quinze et vingt mille, plusieurs fois par semaine, les trains les emportent, par huit et dix mille, chaque matin. On les voit passer dans les gares de la grande ligne, les beaux gas en kaki, rang sur rang, wagon sur wagon, — tous de même type, semble-t-il à première vue, plus grands, plus massifs que les

nôtres, puissamment équipés, harnachés, prêts à la guerre : la montée presque continue, vers le front de France, d'une humanité nouvelle, uniforme, venue d'un autre monde. Ils me rappelaient les Anglais que j'avais vus passer ainsi, il y a deux ans, dans les plaines de Picardie. Même kaki, même coupe énergique et nette des visages, mais la complexion était autre, les regards plus vifs, tout intelligents, et, pour nous, tout intelligibles. Comme ils parlaient à la foule française, ces regards, comme ils disaient ce que les lèvres ne savaient pas dire, ce qu'un sourire, un geste de la main achevaient d'exprimer : l'élan, l'enthousiasme pour la cause commune, l'amitié qui se donne, le désir de se comprendre, le désir d'entrer en société ! Et déjà, l'on commençait presque d'entrer en société avec eux : une sorte de courant s'établissait. Partout où les Américains ont passé, les Français l'ont senti. Ce fut comme un silencieux magnétisme. Ils apportaient avec eux quelque chose de ce fluide social où tous les hommes de leur pays s'assemblent, par quoi chacun rayonne et communique avec tous les autres, et qui fait l'intense, l'heureuse, la tonique vie collective de là-bas. Ah ! comme ils nous ont conquis ! Et quelle surprise de le découvrir si proche de nous, ce peuple d'une terre si lointaine !

A Pontanesen, je les voyais entre eux, au repos. Je crois qu'on y fait un peu d'exercice, de gymnastique d'entraînement, mais, pendant dix mois, dans leurs camps d'instruction, aux États-Unis, ils ont été dressés, d'âme et de corps, aux disciplines militaires. On les laisse tranquilles durant le bref intervalle entre la traversée et le départ pour le feu. Autour de leurs baraquements neufs, à l'entrée de leurs hautes tentes kaki, je les regardais, lire, écrire, se faire la barbe (ils ne se trouvent jamais assez rasés), recoudre leurs boutons, se préparer du café. Au loin, on voyait courir des joueurs de *base-ball* : partout où campe une troupe américaine, on a loué des champs pour ces jeux, que les gamins de la ville et de la campagne commencent à apprendre. Les résultats sont affichés tout de suite dans la grande maison que la Y. M. C. A. possède dans le camp, et qui est active, le soir surtout, à l'heure des conférences et du cinéma.

Au bout de huit jours, si l'on ne part pas, on travaille.

Terrassements, constructions de routes, déchargements, garde de dépôts, on a toujours besoin d'équipes pour ces corvées. J'en vis revenir une du port de commerce. Ils rentraient avec leurs sacs, leurs outils, tout leur lourd, copieux harnachement. Quelque sélection particulière avait-elle donné ce détachement? Ces hommes surpassaient tout ce que je connaissais jusque-là de la troupe américaine. Je ne me rappelais de comparable qu'une compagnie d'Australiens aperçue à Albert, comme elle rentrait du front. C'était la même stature, le même air de puissance, la même noblesse de type, et j'ose dire la même dignité — les traits comme taillés dans le marbre, disant l'énergie calme et simple ; les yeux vierges, d'une fraîcheur de source. Leur uniforme couleur de terre, la sourde cadence de leurs pas ajoutaient à leur gravité. Ceux qui croient aux dégénérescences de la civilisation peuvent imaginer ainsi l'homme-souche, avant l'usure, avant les vices, avant les tares, chargé des puissances de vie de tout l'avenir humain. On pensait à leur monde si neuf où, débarrassée de tout ce qui l'obérait héréditairement sur le vieux continent, notre espèce commence un nouveau cycle. Ils m'évoquaient les fleuves, l'infinie prairie, la terre primitive et féconde de là-bas.

Deux enseignes passant près de nous, mon guide si prévenant, pour me donner l'occasion de parler à quelqu'un du camp, les avait abordés tout droit. Ils ne demandaient qu'à causer. L'un des traits les plus évidents de ce monde, c'est la facilité de la communication sociale.

L'insigne du grade à peine visible, je les avais pris d'abord pour des soldats. Ils étaient du même type, aussi forts et grandement découpés, mais avec quelque chose de plus strict et surveillé dans l'allure. Ils parlaient tout uniment, sans gestes. L'un, de mine énergique et maigre, portait des lunettes. L'autre, aux yeux froids, attentifs, ne semblait pas avoir plus de vingt ans. C'était, je l'appris en les quittant, des *college men* : des hommes qui avaient passé par l'université. Mais à la signification littérale du mot, s'ajoutent des nuances particulières. Socialement, dans la démocratie américaine, un *college man*, c'est l'équivalent de ce qu'on appelle en Angleterre, au sens fort du terme, un *gentleman*. Et, sans doute, l'expression n'implique pas seulement l'idée d'une éducation libérale, mais

des ressources, des loisirs, toutes les circonstances sociales qui permettent de l'acquérir [1].

Je les félicitais de l'aspect de la troupe qui venait de passer.

— Probablement des hommes de l'Ouest, — me dit le plus jeune, — et, peut-être, des hommes des premiers mois, où la sélection était plus difficile qu'aujourd'hui. Mais nous avons toujours de quoi choisir. On ne les examine pas seulement au point de vue physique : on les soumet à des épreuves psychologiques. On distingue ceux qui sont capables d'opérations abstraites; on mesure leur mémoire, leur vitesse de réaction, d'attention. Il y a des appareils spéciaux. Ça permet de les classer. Nous croyons beaucoup à tout ça, et que tous les hommes ne naissent pas de même valeur.

Eux-mêmes s'étaient engagés avant la conscription : ce fut le cas, en Amérique, de presque tous les *college men*, comme en Angleterre de tous les *gentlemen*. Après quelques mois dans un camp d'entraînement, ils avaient reçu leur commission.

— On a besoin de cadres, — me disaient-ils. — On prend les hommes des professions libérales, les ingénieurs surtout. Des officiers de marine et de la vieille armée régulière, d'anciens élèves de West-Point — et il y en a beaucoup dans le civil — les dressent assez vite. On finira d'apprendre le métier sur le terrain, avec les camarades français qui ont de l'expérience.

— On apprend vite, si l'on y met de la bonne volonté, — disait celui qui portait des lunettes. — On peut nous appeler l'armée de la bonne volonté. Tous nos hommes savent pourquoi ils se battent, et que c'est pour autre chose que l'intérêt du pays. Ils veulent supprimer le kaiserisme de la terre, et tout le système qui a déchaîné une pareille guerre. Ils veulent obliger Hindenburg, Ludendorf, Wilhelm et C° à se mettre en liquidation. Ils font la guerre par haine de la guerre.

1. Le mot *gentleman*, au sens propre, suppose tout le passé, les vieilles différences de caste, l'aristocratique préjugé de la naissance — *gentle birth*. C'est un mot du vieux monde. A mesure que l'Angleterre s'est démocratisée, et que, le modèle aristocratique gardant pourtant son prestige, chacun est devenu un *gentleman*, un autre mot tend à prendre sa place, pour désigner un rang social : *public school man*, dont la signification est identique à celle de l'expression américaine : *college man*.

Nous avons toujours détesté le militarisme : c'est même ce qui nous a empêché si longtemps de marcher avec vous. Et c'est ce qui nous fera marcher maintenant jusqu'au bout — et j'espère bien jusqu'à Berlin. Nous sommes une armée qui veut se battre. Leur donner l'enfer — *giv'em hell !* Mais, au fond, nous ne sommes pas une armée militaire. La discipline, chez nous, est dans le cœur de chaque homme.

Je m'étonnais de cette unanimité dans l'armée d'un peuple si divers par ses origines, et qui, jusqu'à la veille de la guerre, recevait encore de tels apports de substance étrangère.

— *It's the melting pot,* — c'est la chaudière à fusion, — me fut-il répondu. Un curieux phénomène. Il est certain que nous assimilons vite l'immigrant. D'abord il s'y prête, en général : il a envie de devenir américain. Il a choisi d'engager de notre côté toute sa vie. Il a dit adieu à l'Europe. Il sent tomber des fatalités qui pesaient sur lui de père en fils. Le sentiment de possibilités nouvelles, l'atmosphère d'optimisme et de confiance l'enchantent. Il ne demande qu'une chose : dépouiller le vieil homme. Et puis, nous ne laissons pas les choses au hasard. L'école qui prend tous les enfants, travaille à imprimer le caractère national à cette matière neuve. Ils apprennent les idées américaines, le patriotisme américain. Ils ne sont pas longs à dire *nous,* en parlant des États-Unis. La seconde génération ne veut pas qu'on lui rappelle son origine. La plupart de ceux qui sont dans l'armée n'ont qu'une idée : se montrer meilleurs soldats que les autres. Même les Germano-Américains, aujourd'hui. Vous pouvez être sûr qu'ils veulent la victoire. En tout cas, ceux qui sont nés chez nous.

— Mais vous avez des nouveaux venus qui ne savent même pas la langue, qui vivent entre eux, par grandes masses. Ceux d'Hoboken, de Staten Island, ou bien de Milwaukee, dans le Middle West, par exemple, qu'est-ce que vous en faites, dans l'armée?

— D'abord on ne prend que ceux qui sont naturalisés. Et on les mêle, par petits paquets, dans les camps d'entraînement, avec de vrais Américains. Ils apprennent vite la langue. On s'arrange pour mettre quelques *college men* au milieu d'eux. C'est encore à cela que nous servons. On suppose qu'un *college man* est plus Américain qu un autre...

» ... Non, en somme, pas de difficultés. Tout le monde a entendu parler de Bernhardi et de Bernstorff, de la *Lusitania*, et de l'ordre donné à l'oncle Sam de n'aller en bateau qu'en suivant certaines routes. Tout le monde sait pourquoi on se bat, et tout le monde a envie de se battre. Le mouvement est si fort chez nous! Comment voulez-vous qu'un homme résiste à l'opinion de tout le monde, à ce que lui répètent toutes les lettres de chez lui, tous les journaux, tous les camarades, toutes les images et conférences de la Y. M. C. A.?

» ... Et c'est pour cela que la discipline est si facile, presque spontanée. Oui, il y en a bien, de temps en temps, qui trouvent moyen de se griser — c'est plus facile ici que chez nous, dans les États secs. On leur retire une permission, et on leur fait croire que c'est très grave. C'est un fait, que nous n'avons pas besoin de beaucoup de justice militaire. Vous savez qu'on ne condamne pas à mort. Du moins, il faut en référer à M. Wilson : il paraît que jusqu'ici il n'y a eu qu'un ou deux cas. Plutôt que les menaces qui choqueraient, diminueraient peut-être l'élan, on s'efforce de multiplier les bonnes influences. Plus une œuvre comme la Y. M. C. A. étend ses activités, et moins nous avons besoin de dures répressions.

Tout en causant, nous approchions justement de la claire maison de la Y. M. C. A. Nous y sommes entrés. Et c'est là, dans la salle de réunion, que m'apparut la consigne américaine du sourire. Parmi les images amusantes ou sérieuses de la propagande de guerre qui décoraient les murs, un petit placard revenait, et ne portait que ces deux mots : *Smile, cooperate*. Je croyais en entendre tout le sens américain. Cela voulait dire : « Souriez pour que l'on vous sourie. Souriez pour sortir de vous-même, de votre solitude, et rayonner. Souriez pour vous suggérer et suggérer à autrui la bonne humeur, la sympathie, la bonne volonté sociale, qui sont des états efficaces d'énergie. Souriez pour être avec autrui et joyeusement travailler avec lui... Souriez pour coopérer. »

Vaillance, optimisme, confiance en soi et en autrui, habitude et besoin de l'intense vie collective et de l'association, cette consigne me semblait traduire toute la jeune âme de l'Amérique.

QUATRE JUILLET

Huit heures du matin, dans la foule, au long du vieux mail qui domine la rade.

Je les regardais défiler. Ils passaient par rang de dix soldats, par escouades de six rangs, masses vivantes, rectangulaires, couleur de glaise, et dont on sentait tout le poids. De brefs, réguliers intervalles les séparaient.

Des musiques militaires sonnaient, chacune surgissant au moment où la précédente commençait à se perdre dans le lointain. Cuivres vibrants, éclatants, triomphants, et puis soudain, transperçant cette masse sonore, tous les violents petits fifres.

C'étaient des hommes de la grande espèce, comme ceux qui m'avaient étonné au camp de Pontanesen, mais d'allure plus fière encore, tous assemblés dans le rythme de leur marche, les pas mariés, le fusil à l'épaule, tous les bras gauches balancés à la cadence — chaque souple et puissante ligne oscillant comme un ruban d'acier dont la trempe fait l'élasticité, et qu'il suffit de toucher pour y voir courir et revenir une ondulation.

Tous pareils sous le grand feutre dont la jugulaire coupe et précise encore le visage si précis. Des visages hâlés, aux grands traits simples, des visages types, l'accidentel de la barbe ayant disparu : la créature humaine dans son aspect de force grave et de grandeur élémentaire. Constantin Meunier a conçu de telles figures.

Mais chez ceux-ci, la souplesse des jeunes corps bien entraînés s'ajoutait à la masse et à la gravité. Et la grandeur, peut-être par l'effet des nombres, du rythme, du processionnel, peut-être aussi par le sentiment obscur et toujours présent des circonstances formidables et de la signification du spectacle, devenait de la majesté. Oui, en regardant défiler ces soldats d'Amérique, je songeais à ce mot ancien : « la majesté du soldat romain », et, pour la première fois, je croyais le comprendre tout à fait.

Il y a dix ou douze mois, des commis, des fermiers, des commerçants de l'Illinois, du Wyoming ou du Kansas, qui

n'avaient jamais rien imaginé de la guerre ; dont la plupart n'avaient jamais vu un régiment ou une batterie d'artillerie. Et maintenant des soldats achevés, dont la mine, l'allure, le pas, disent tout l'être, âme et corps, fièrement discipliné, volontairement orienté vers les fins militaires, fondu à tous les autres en un seul être collectif. C'était là ce qui semblait étonner près de moi deux vieux maîtres de la marine en retraite, reconnaissables à leurs favoris, à leur aspect un peu triste, sévère, à leurs pèlerines usées et bien brossées, et dont j'entendais les réflexions :

— C'est curieux ! Ça, des novices? ils marchent comme des anciens... Mais c'est vrai qu'ils ont l'air si jeune !...

Les vivants rectangles se suivaient toujours ; j'avais cessé de les compter : cette procession semblait ne plus devoir finir. Du côté d'où ils arrivaient, derrière la foule et les troncs espacés d'une rangée d'arbres, la longue terrasse baissait, en sorte qu'on ne la voyait pas finir. Rang sur rang, section sur section, ils montaient de l'Ouest, et semblaient monter de la mer, de la mer qui, dans cette direction — plans bleus de la rade, porte hautaine du Goulet, petite ligne d'infini entre deux falaises — composait tout l'arrière-plan du paysage. Ils n'étaient que quelques milliers, et l'on croyait voir toute l'humanité d'Amérique, celle qui fonda là-bas la civilisation du droit, revenue en Europe, surgie de l'Océan pour la croisade du droit.

Une simple parade militaire, mais dans ce mince événement, quelles significations ! De quelles réalités du présent, du passé, n'était-il pas en ce moment, en ce lieu, l'affleurement visible et le signe? Je songeais aux causes, aux imperceptibles faits si lointains qui furent les semences d'où sortit, au cours de plusieurs siècles, portant en soi des vies et des destins de peuples, un tel développement du réel. Le départ, il y a près de trois cents ans, de quelques familles puritaines. La *May Flower*. Oui, ces myriades, ces millions de jeunes hommes, armés, résolus pour la cause de la conscience ; les centaines et les centaines de navires qui se suivent pour nous les amener : c'était toute la moisson issue de ce germe originel, c'était *la Fleur de Mai* qui nous revenait avec tout son croît. Et la même idée qui avait lancé sur la mer — *the dark sea* — comme

ils disaient, les ancêtres puritains, animait toujours les multitudes et les rangs de cette postérité. Foi dans l'absolue distinction du juste et de l'injuste, et dans le droit de chaque âme à se gouverner elle-même. C'était la même idée. Elle aussi *revenait*. On voyait, vivante, une de ces puissances spirituelles qui sont les grands êtres durables de l'Histoire.

Et je voyais aussi un autre fait d'un passé moins ancien, un fait, en lui-même bien petit, particulier encore, mais qui, sur cette terre facile, inobstruée, d'un monde qui commençait, devait jeter de profondes racines, et se déployer magnifiquement : le rêve idéaliste, excité par le mot de liberté, chez un enfant français de dix-neuf ans. Le jeune La Fayette était parti seul, et ceci nous était rendu. A travers l'infini tissu d'un siècle et demi d'histoire humaine, cette imperceptible cause agissait, toute-puissante, et jetait les millions d'hommes des États-Unis à la défense de la terre française.

Et sans doute encore, parce qu'en Amérique tout est plus simple, plus clair, et sur le plan de la conscience, entre ces deux événements si distants et de volume si dissemblables, pour tout Américain le lien spirituel est visible. Chacun en soi-même sent la poussée de l'acte accompli en 1777, par le petit gentilhomme français. Le 4 juillet de l'an dernier, lors de la première marche solennelle de nos alliés américains dans Paris, arrivant sous une certaine statue héroïque des Tuileries, le général Pershing réduisit son discours à ce cri : « La Fayette, nous voilà ! »

(A suivre.)

ANDRÉ CHEVRILLON

QUAND LE PLAISIR ÉTAIT FAIT D'ILLUSION...

(SOUVENIRS)

Au hasard des caprices de notre sensibilité se fixent les souvenirs ; et ce n'est guère leur importance ou leur nature qui les classe, mais l'intensité fortuite de notre sensation. Je revois dans ma vie des moments fragiles dont la mémoire m'est plus assurée que celle de tant d'heures décisives, tant de réels chagrins ou de réelles joies. Ces moments étaient faits d'apparences ; pourtant leur reflet est toujours lumineux. Le souvenir en est si vif que je puis évoquer, à travers les années écoulées, chaque détail de ce qui fut alors, quelle était la couleur, la chaleur et l'odeur de ce qui m'entoura, et me revoir moi-même telle que j'étais, à différents âges d'un temps aboli. Involontaires et tyranniques souvenirs ! Ils exigent la vérité et ne font grâce d'aucune supercherie. Bien des pages de mon existence, je sais que ma conscience ou ma mémoire saurait en déformer ou en effacer les traits ; mais il me faut admettre sans y rien changer ces images de trois heures presque irréelles, dont la substance est si fuyante pourtant. Je joue en ces images un rôle passif, obligatoire et fixe, comme d'un personnage peint. Et je n'étais rien de plus, en effet, durant ces heures : jouet de destins malicieux qui s'amusaient de ma candeur, j'assistais à la minuscule comédie sans y coopérer sciemment, et je regarde de loin maintenant, comme s'il y s'agissait d'un autre, ces dessins démodés, de vifs coloris et

de formes gauches, où me voici captive d'un passé véritable, étrangère à moi-même et pourtant ressemblante...

Mon père et ma mère seraient bien étonnés si je leur racontais le premier de ces souvenirs : car les vraies bêtises que font les enfants, les parents les ignorent (quoiqu'elles se passent le plus souvent devant leurs yeux mêmes). Ce premier souvenir est à peu de chose près un souvenir d'ivresse. Je n'étais pourtant alors qu'une petite fille bien élevée, selon les plus provinciales formules françaises, et qui n'avait que dix ou onze ans. Mais un génie était intervenu. Nous avions été déjeuner chez notre oncle Henri, en son cellier blanc de Rousson, sur les bords de la Loire.

L'oncle Henri était un personnage que nous ne voyions qu'en septembre de chaque année, une ou deux fois, et que nous eussions voulu acclamer à chaque fois, comme la foule accueille ses princes populaires. Il vivait en Touraine et venait seulement en Anjou à l'époque de la maturité du raisin. Sa femme et lui s'installaient alors dans leur maison de la vallée, dont celle de mes parents était éloignée d'une dizaine de kilomètres, que les Angevins comptaient par lieues. Ce ménage n'avait pas d'enfants, ce qui me paraissait une singularité unique et mystérieuse, autour de quoi tournaient dans ma tête mille questions. Car je faisais partie, confondue dans son tourbillon, d'une sorte de torrent enfantin où chacun de nous se sentait presque anonyme, et qui nous emportait dans son élan indébrouillable. Mais l'oncle Henri et sa femme étaient restés sur la rive ; ils n'avaient pas à leurs côtés ces garçons et ces filles mêlés qui ne laissent pas un instant de silence à une maison. Je percevais vaguement que l'oncle Henri devait le regretter, car il était fort, bon et gai. Et c'est bien de ces trois vertus, n'est-ce pas, que se compose un père ?

Il nous paraissait l'entrain même, la joie même de vivre, à nous qui ne discernions pas les peines tant soit peu masquées. Il avait une tête ronde dont les cheveux lui eussent couvert les yeux, s'il ne les eût fait tailler tout à fait court, comme à la tondeuse, et qui lui formaient alors seulement un mince bonnet de soie noire, en pointe entre les sourcils. Je ne sais à quel portrait de vieux politique italien il ressemblait par là. Mais pour le reste, sa haute figure colorée était bien d'un Touran-

geau, et sa voix résonnante et fine, et sa silhouette de grand mangeur. Il est difficile de savoir par quoi l'on plaît aux enfants. Mais je pense que, lui, nous plaisait par son très grand amour de nous, et par l'étonnant rire silencieux dont il avait le secret. Ce rire lui secouait tout le corps et lui tenait les yeux presque fermés, sans qu'on entendît rien, et il eût fait peur si on avait été un ennemi de l'oncle Henri, ou un pauvre criminel devant sa chaire de magistrat. Certes, avec un rire pareil, on peut « laisser venir » son adversaire, on peut tirer le bon bout à soi dans la discussion d'un marché, on peut confondre un accusé tremblant ! Mais nous n'étions pas les ennemis de l'oncle Henri. S'il en avait un, c'était ce joueur d'échecs, là-bas, à l'autre bout de la France, avec qui il tenait une partie par correspondance, qui durait des mois. Une carte postale indiquait le coup de l'adversaire, et je crois que ce rire à la muette, l'oncle Henri l'avait appris à lire son courrier du matin, les jours où « l'autre » était tombé dans l'un de ses pièges.

Il arrivait chez mes parents, jusqu'à la porte du jardin, au trot de sa jument qui faisait en hiver le labour des vignobles, et quand il nous avait regardés tous, de sa face où nous nous mirions de contentement, l'espace qu'il nous portât à hauteur d'être embrassés, il envisageait notre groupe et disait :

— Eh bien, les enfants, quand est-ce qu'on vient faire une cure de brugnons?

Il avait une admirable rangée de brugnonniers tout le long de ses vignes, et les fruits pourpres et dorés, durs aux lèvres, étaient parmi le mince branchage cent soleils enfermés.

Et nous étions partis, ce jour-là, à onze heures du matin, par une chaleur comme il en fait encore parfois dans la première quinzaine de septembre, à travers la vallée de la Loire qui est plate comme la main et qui n'a pas un seul arbre. La voiture nous secouait, enfants perdus sous les ombrelles des grandes personnes, entre des champs indéfinis, sans clôtures ni haies, des champs d'une terre légère qui est l'alluvion noirâtre du grand fleuve, et où les importants marchands grainetiers de France font pousser des hectares de pavots ou de réséda, par un caprice qui semblerait devoir être réservé à des dieux.

La maison n'était qu'un cellier. La vigne était maîtresse des lieux, et l'on avait relégué l'agrément importun des ombrages là où ils ne risquaient pas de nuire au cep. La vigne commençait donc à quatre pas de la maison ; nous ne trouvions point cela beau, et nous dédaignions même d'aller tâter sous la feuillure retombante les lourdes grappes violettes qui pèsent à la main comme de fraîches mamelles. Les brugnons, on n'y touchait qu'après déjeuner, et c'est pendant le déjeuner qu'on nous fit faire une fête si copieuse...

Notre oncle Henri servait lui-même à boire. Il avait installé derrière lui, à portée de sa main, les bouteilles choisies à la cave, et il semblait qu'il en tînt toujours quelqu'une, en pleine panse, à pleine paume, comme les vrais familiers du vin. Ses yeux malicieux riaient. Il ne cessait de raconter de plaisantes histoires, et dans le rire répandu, il emplissait les verres. Il était de ces hommes qui ne peuvent tolérer de voir un verre vide et qui trouvent à le remplir une espèce de devoir. Ils ont un sentiment si filial et si enjoué de la nature ! et comment témoigner mieux sa gratitude à cette généreuse nourrice qu'en dispensant aux autres le meilleur de ses fruits? Il est bon qu'au plaisir se mêle un peu de culte, et certainement l'oncle Henri, tenant sa bouteille pleine d'un vin frais et pétillant, dans cette salle claire où entrait le soleil par toutes les fentes des volets, rendait hommage, autant qu'il jouissait. Et nous, dès une gorgée bue, nous la trouvions sitôt remplacée. Il y avait bien plus d'un verre devant chacun de nous ; l'oncle Henri ne se trompait pas d'origine, et la même gamme, de toutes les couleurs claires, se tenait toujours en face de notre goût. Ces vins étaient, les uns et les autres, des vins blancs de Touraine et d'Anjou, tantôt du « vin des vignes », tantôt du « vin de coteau ». Puis, par-dessus ces produits de propriétaire, éclatait tout d'un coup un vieux vin de cru, jaune comme la paille, sec comme la pierre, dont on sentait brusquement tout le goût à la seconde qu'on le buvait, et qui vous emplissait l'être — je ne pourrais dire autrement — d'une mélodieuse clarté. Les grandes personnes causaient, sans se préoccuper de nous ; des recommandations alarmées de mon père, l'oncle Henri avait une fois pour toutes manifesté qu'il ne tenait aucun compte. Et mes deux petites sœurs, mon frère

aîné, moi, nous buvions en riant cette belle eau capiteuse, surgie d'entre les miroirs du ciel et d'une rivière, au flanc de la pente caillouteuse d'un coteau. Elle avait gardé l'implacable limpidité de la lumière angevine et la séduction de cette terre amoureuse de la joie ; nous la buvions comme on écoute un chant de rossignol.

Et tout se confondit. La percée éclatante du soleil de midi se mêlait à l'éclat intérieur de ces vins trop dorés ; nous fûmes gais et muets sans savoir pourquoi. Quand les grandes personnes se levèrent de table et sortirent pour se rendre aux bois à travers les vignes, il nous sembla absurdement qu'elles dansaient. Nous nous levâmes à notre tour, incertains, embarrassés de nos figures brûlantes, paralysés par une étrange fatigue. Et nous n'allâmes pas plus loin que le mur de la petite terrasse de la salle à manger, un mur bas, d'un mètre environ de hauteur, sur lequel nous grimpâmes nous asseoir, et qui recevait à cette heure l'ombre de la maison.

Voilà. On était là, sans rien faire et sans songer à jouer. On était en ligne, quatre enfants de suite, trois filles et un garçon, assis sur un mur bas devant des vignes tellement frappées par la lumière qu'on ne pouvait les regarder longtemps, et qu'il valait autant fermer les yeux le plus souvent possible. Mais, les yeux ouverts ou fermés, le monde ne s'arrêtait pas d'être sonore et éclatant. Toutes sortes de choses nous chantaient dans la tête, des cloches, des abeilles et des bouts de chansons. Nous riions de l'un à l'autre sans savoir pourquoi. On avait l'impression d'être aussi bêtes que les zinnias d'en face. Mais eux, du moins, ils avaient la chance de tenir à la terre par une racine ; et certainement notre grande affaire était la stabilité. Pour trop de rire ou un mouvement des bras, les têtes oscillaient dangeureusement, entraînant les dos et les tailles. Mais le mur était large, on tenait. Ce qui eût été impossible, par exemple, c'était de descendre. Bouger, mon Dieu, quelle folie !

Il manque à mon image de me rappeler quelle robe j'avais. Nous étions à cette date trois petites filles habillées de même, et je crois que nous portions ces robes de percale imprimées de bleuets en bouquets. Mon frère, qui est maintenant un dauvre capitaine harassé de guerre, était alors un beau et bon

garçon de quatorze ans. Que nous étions heureux! Quelle douce gêne, quel agréable empêtrement ! Que l'incommodité de ne pouvoir bouger donnait de prix à notre immobilité, accablée du poids indistinct de l'été ! Nous nous tenions blottis au sein de la chaleur aimable du monde, la terre nous était maternelle, une félicité indéfinissable et toute-puissante nous berçait, et notre engourdissement était bienheureux comme celui des insectes lancés dans l'azur ; nous étions associés à toutes sortes de créatures insensibles roulées par les délices de la bienfaisante vie. Dans la ronde terrestre, nous cédions nos êtres d'une saison à l'enveloppement fraternel, et sans doute nos membres étaient liés par des fils de la Vierge cent fois enroulés, et qu'il eût fallu trop de peine pour rompre.

Cela dura une heure ou deux... Nous ignorions le nom de notre malaise. J'ai bien su depuis que nous étions ivres comme des grives, comme ces grives grasses d'automne que l'on trouve boulées sous les ceps, inertes, incapables de remuer une plume, et que le chasseur cueille d'une main, puis étouffe entre deux doigts. Pour nous, on eût pu nous emporter ainsi tous quatre par le cou, nouer nos gorges d'un brin d'osier, et nous eussions pendu comme quatre proies sans défense à l'épaule du chasseur, mollement balancées, livrées au sommeil...

Si les trois gouttes de vin de Jurançon rendirent Henri IV naissant brave et fort pour toute sa vie, je dois des grâces à l'oncle de Rousson. L'éducation d'un jour au pays de Rabelais m'a fait pour toujours une tête solide, et fête ni souper depuis lors ne troubla mon esprit...

***

Lorsque je racontai à mon ami le second de ces souvenirs, nous étions l'un près de l'autre à l'endroit même où l'épisode léger avait eu lieu.

C'est en montagne, au-dessus d'un village qui domine d'assez haut une vaste plaine claire. La pente très raide a des ressauts. De celui où nous nous trouvions, nous voyions à nos pieds tout le bas de la montagne, qui est en prairies, et nous avions derrière nous la forêt qui en occupe tout le sommet. Une grande forêt, couvrant les reliefs, les crevasses, les rehauts

du mont mouvementé, faite d'abord de hêtres, et peu à peu de sapins jusqu'aux crêtes. Nous l'avions traversée, et maintenant, à la fin du jour, nous demeurions à sa lisière, séduits par la grande ouverture de tout un pays devant nous et la diversité de ses détails, mais abrités encore par l'ombre tiède et la vie amicale des grands bois. La densité de la forêt faisait paraître légère et comme inconsistante la plaine baignée d'une lumière paisible et rassérénée par le soir. Nous nous taisions. Nous sentions également l'un et l'autre la perfection de l'heure. Nous la savions précaire, dégagée par miracle de l'inquiétude de la guerre, et de l'oppression de la misère humaine multipliée. La terre parlait de joie et d'amour, de maturité et de paix. C'était un soir parfait de juin.

Il diminuait avec une lenteur savante. On discernait moins, dans le changement de sa couleur, l'approche de la nuit que la formation d'une nouvelle journée. Quelque chose de trop exquis cependant s'insinuait dans l'air et serrait le cœur, annonçant cette limite où la joie extrême se transforme en tristesse. On attendait cet instant crépusculaire et qui fait un peu mal, où trois notes aiguës d'un oiseau, claires comme des gouttes d'or, vont percer le silence et préluder à un enchantement où l'homme n'aura plus de part, que la mélancolie.

Ce fut, sans doute, pour ramener nos esprits dans les bons et sûrs chemins terrestres, que mon ami me dit alors, regardant à nos pieds la pente presque verticale des prés :

— Ils font de petits murs, ici, pour soutenir la terre, absolument comme en Palestine et en Grèce. Si ces prairies étaient plus sèches, on dirait l'architecture d'un champ méditerranéen.

Ces mots évoquèrent alors pour moi une précieuse petite image que j'avais vue jadis se lever ici même, et je lui dis :

— C'est entre les deux derniers de ces petits murs, tout en bas, que j'ai vu un jour un jeune berger danser.

Il tourna à ce moment la tête vers moi d'un mouvement vif. Surpris que j'eusse eu un spectacle qui s'accordait si bien avec l'aspect antique qu'il venait de découvrir à notre montagne, il en demandait l'explication. Et je fus saisie alors par la rencontre brusque de tout ce qu'il y avait de païen dans nos deux âmes. Dans la plupart des êtres, il y a, j'imagine, plus ou moins conscient, cet amour irrépressible de la terre pure, de

la nature toute seule, de la vie essentielle, que nous appelons le sens païen, par opposition à d'autres recherches, non moins fortes d'ailleurs, de l'esprit. Dans la figure de mon ami, avec ses yeux brillants et ses cheveux noirs, il y avait une expression si aigüe de plaisir qu'il me fit penser à un chevreau qu'un bruit soudain a fait se dresser, et qui attend. Certes cet homme eût aimé voir le pâtre danser !

— Oui, — repris-je, — c'était un petit berger du pays, qui avait à peu près treize ans. Il dansait en tenant un bâton dans la main. Il était bien cambré, sa tête était petite, et de gauche à droite, de droite à gauche, il faisait des bonds mesurés, cadencés, sans remuer les bras ni le col, tournant sur lui-même, mais toujours bien campé sur la terre et solide. Il devait danser souvent, et il s'accompagnait en sifflant. C'était charmant. Le mobile dessin qu'il faisait sur le ciel était d'une pureté inexprimable.

Mon ami et moi retournâmes chacun à la solitude de notre rêverie individuelle. Je savais que lui, comme un homme à qui on vient de donner un bibelot, il s'efforçait de voir l'enfant animé par le génie de la danse, tout seul avec ses bêtes entre les clôtures de pierres. Et moi, je retrouvais dans ma mémoire ce qu'on ne peut révéler à personne, le goût secret qu'avait eu pour moi la vie ce jour-là.

En quoi m'avait-elle froissée? Je ne le sais plus. C'est une des grâces du temps qu'effaçant les joies il trouble aussi le souvenir des peines. A travers les couches de plusieurs années de jeunesse, je ne retrouve plus la cause exacte de ma détresse. Mais je sais que j'étais en ce temps-là presque toujours mal d'accord avec l'existence. Une petite Française de vingt-cinq ans est généralement raisonnable, mais encore étrangement sensible. Elle commence à comprendre, et n'ose pas agir. Son esprit s'ouvre, mais son cœur est sans résistance. Elle n'a pas conquis sa liberté intérieure. Prise entre le respect délicat de mille choses et la découverte du vide de plusieurs, elle est heurtée par presque tout ce qui la touche. Elle ignore la joie parce qu'on ne lui a jamais parlé que du bonheur. En revanche, on lui en a tant parlé, qu'il semble une sorte de devoir, et qu'elle est coupable sans doute s'il lui manque quelque chose...

Et moi, à ce moment, je trouvais la vie pauvre ; la condition moyenne des existences bourgeoises traçait à mon usage un domaine restreint, que ne visitait point l'élan, ni la fantaisie, ni la promesse aux cent visages. J'y étouffais ; je m'apparentais mal à ce qui m'entourait ; un grand besoin de plus d'espace, de liberté, de développement, me tourmentait, et d'autant plus qu'il se heurtait à une conception sage des nécessités.

Est-ce la peine d'expliquer davantage un état si commun? Tant de femmes et d'hommes passent par ces malaises que tout produit et que tout réveille, et qui sont l'obscure lutte entre la vie et nous, dans le lent travail de l'adaptation au destin. Les uns le mènent, les autres le subissent. Ceux qui ne veulent ni s'y dérober, ni s'y conformer, ni le changer ni se changer — et quelle femme clairvoyante ne sait que les deux choses sont impossibles? — il leur reste cette chance qu'un peu d'eux-mêmes s'évade, doucement, secrètement, et qu'un bon hasard leur en fasse découvrir le moyen. Car il y a pour l'intelligence et la volonté des pays délicieux tout autour de nous (sans compter ceux où le cœur se plaît); mais encore faut-il qu'une main nous y conduise ! Et c'est pourquoi je me souviens qu'un jeune pâtre danseur ouvrit à mon esprit l'un de ces mondes, et que ses légers pas entraînèrent un peu de ma vie à leur rythme.

Douceur d'apercevoir cette figure en mouvement, au sortir d'une heure si amère! Quand on s'est réfugié dans les bois et confié à la solitude pour échapper à ce qui vous pèse! Quand on est venu pleurer son chagrin à même la terre, et livrer son âme à la rancune universelle qu'un incident vient de soulever une fois de plus ! Au sortir même des larmes, les yeux troublés et le cœur lourd, voir soudain la nature s'animer de cette petite divinité vêtue de coton gris, et, dans un étonnement croissant, suivre ce jeune dieu, frappant d'un talon de plus en plus vif la terre dure du champ, où le chaume du blé coupé a laissé des touffes de poil d'or! Le voir, silhouette svelte dans la lumière, tranquille, ignorant sa grâce, sérieux dans l'amour de son jeu ! N'être plus sur le pré cette forme abandonnée d'enfant qui pleure, mais relevée, attentive, sans bouger pour que le danseur ne se sache pas observé, sentir la vie revenir dans l'être, et courir à l'appel du divin amusement !

Le monde n'est donc pas mortel à la fantaisie, puisque ce berger danse ! Il y a donc sur la terre une liberté pour les plus débiles : et de leurs membres et de leur cœur, et de ce rire soudain qui a traversé leur cerveau, ils peuvent façonner une fête, et y conduire leur âme, comme une reine? La hardiesse de l'enfant sauvage, dans ce pays si âpre, où les regards sont rivés au sol, où l'on envie le voisin riche, où l'on travaille avec acharnement, farouchement, sans qu'une heure de charme soit jamais accordée aux loisirs, est plus qu'ailleurs un prodige du caprice, le défi de la grâce divine à la lourdeur terrestre. « Que puis-je, dit Percy Shelley, sans l'esprit du délice? » Et le voici qui a pris devant moi possession d'un enfant ! L'enfant danse, le soir descend ; comme la main ouvre avec timidité la porte qui livre l'accès longuement souhaité, je le suis lentement dans le rêve. Un goût nouveau enchante peu à peu mon esprit ; il va chercher au fond de moi-même les sources de la vie, et rencontrant leur cours hésitant, il les suscite une à une. La joie rôde. Puissante et légère comme le parfum, elle guette pour son culte une servante nouvelle. Et, lui ayant montré son attrait, elle la confie à la douceur des reflets d'or de trois montagnes.

Lorsque le berger s'arrêta, et qu'il fut l'heure de retourner à la maison, je passai près de lui et regardai son petit visage. Il était brun, fin et sérieux. Je lui dis :

— Tu danses, petit?

Il rougit, baissa la tête, et répondit oui avec tant de pudeur, que je lui demandai seulement son nom, qu'il me donna et que j'ai oublié.

***

Mon cousin Paul et moi nous suivions la route qui mène vers le Nord, tous deux seuls... Et mon cœur battait.

Ce n'était pas une grande expédition — une simple promenade un jour d'été. Mais notre solitude était un grand événement : comment avait-elle pu se produire? Qui l'avait combinée? Qui l'avait souhaitée?

Je cherchais à me souvenir si c'était « lui » qui avait dissuadé ses sœurs de l'accompagner, ou elles qui avaient trouvé la journée trop chaude. A quel moment exact avait-il tourné

la tête vers moi, et fut-ce pour me demander de venir, ou pour acquiescer? Il fallut alors que ce regard et je ne sais quel mot m'eussent donné une audace étonnante... Partir, seuls, laissant la famille sagement réunie autour des corbeilles à ouvrage, et s'en aller la tête haute, une canne à la main, légèrement... Cela s'était décidé si vite, en quelques minutes, au milieu de la torpeur familiale. L'après-midi de ce mois d'août était brûlant. Sur une pelouse ombragée de tilleuls énormes, des gens immobiles formaient un rond, comme une image de la concorde humaine; de ronds massifs ornaient le monde ensommeillé... Et l'une de ces personnes, un grand corps d'homme allongé sur l'herbe, se leva droit soudain d'entre les autres, et demanda qui voulait venir à la montagne.

C'était un appel vivifiant, comme la bouffée d'air pur de l'aube qui fait bondir du lit et mépriser le mou sommeil.

Et moi, me voici près de cet homme sur la grand'route poussiéreuse ! Et j'entends derrière moi les vœux ironiques de ceux et de celles qui restent, jaloux.

Paul est l'homme exotique de la famille, le passant. Je ne l'ai vu jusqu'alors qu'une fois, le jour de mon mariage, voici deux ans. Il avait pris part à l'expédition de la colonne Marchand, et il avait le front marqué d'un pli dur que j'ai entendu appeler le « pli de Fachoda ». Il repartit tout de suite après notre mariage pour je ne sais quelle résidence du Sud-Algérien. Maintenant il a reparu. D'où vient-il ? Les réponses qu'il fait à nos questions n'évoquent dans nos imaginations qu'une géographie pauvre. Il le sait, et ne parle guère de lui. Seule notre grand'mère commune semble le connaître, et nous l'envions, nous les jeunes femmes et les jeunes filles, car pour nous ce guerrier évasif nous inquiète et nous déroute. Il est plus viril que tout ce que nous connaissons, mais cela ne diminue pas notre malaise ! Et je crois que sa solitude nous fascine toutes plus ou moins... Je me rappelle certains soirs, où, d'entendre son pas sur le sable du jardin, tandis qu'il fumait sa pipe, enlevait tout intérêt à ce que nous prétendions faire dans le salon jusqu'à ce qu'il rentrât à son tour. A travers les portes ouvertes, nous étions subjuguées par cette ombre et ces pas silencieux...

Paul avait à cette date l'allure et les habitudes des officiers coloniaux d'il y a quinze ans ; la maigreur vigoureuse, le teint couleur de cuivre, les traits serrés, la moustache longue, un air de sobriété ascétique. Il était sauvage et raffiné ; et ses costumes suivaient son humeur. Tantôt il se vêtait comme un homme des bois, tantôt nous le voyions paraître au dîner du soir dans notre vieille maison de campagne, habillé comme s'il dînait à Paris ou à Londres. Je n'ai su que plus tard, bien plus tard, maintenant qu'il est devenu colonel d'un régiment de zouaves et que tant de civils métropolitains se sont mis, par la guerre, à lui ressembler, combien en tout ceci il apportait de naturel. Il faisait bonnement ce qui lui plaisait ; et nous tous, sa famille, cette vie de France, nos petits usages, et tout ce qui nous intéressait étroitement, lui était indifférent ; nous formions le décor de ses congés de tous les deux ou trois ans ; son intérêt à lui et tout ce qu'il pouvait avoir de passion dans l'âme s'orientait à d'autres pôles. Mais qui m'eût dit alors, petite fille qui voyais partout des héros de roman, que ce qui nous déroutait dans mon cousin Paul était sa simplicité? C'était nous les compliqués. Il faut des années de guerre pour le découvrir.

Le vent du Sud nous poussait en avant. La blancheur de la route aveuglait. Nous prîmes un sentier de traverse qui coupait des prairies où la roche affleurait constamment. Paul marchait vite, comme s'il avait eu un but. En avait-il donc un? Peut-être voulait-il monter jusqu'à un plateau où l'air serait plus frais, où l'on serait entouré des grands bois, pour que nous pussions nous asseoir et causer à l'aise? Eût-il fait le plan de m'emmener seulement pour cette course hâtive et sans paroles le long du sentier étroit et semé d'embûches? Il m'y précédait, ne se retournant jamais, et je suivais de mon mieux ses longs pas nerveux, accompagnés du choc sur la pierre de sa canne ferrée, le seul bruit qui rythmât notre ascension. Le chemin encerclait le flanc de la montagne, s'élevant toujours ; parfois il coupait les lacets plus lents de la grand'route, s'enfonçait dans un bois, et ressortait en plein soleil. La plaine se creusait en arrière de nous ; un tiercelet volait au-dessus des bois. L'air était immobile, et du sein de la lourde chaleur se formait un orage.

Mais ces détails m'affectaient peu. Tant de silence et de rapidité? me disais-je. C'est que nous allons vers une belle aventure. Et quelle autre aventure y a-t-il que l'amour? Alors, fixant des yeux l'énergique silhouette de mon compagnon, qui grimpait toujours obstinément, je forgeai en moi l'idée qu'il allait me dire qu'il m'aimait.

Ce cousin Paul m'avait-il fait la cour? Si peu ! Et je n'éprouvais rien pour lui qui ressemblât à de l'amour. Pourtant je m'assurais qu'il était amoureux de moi et qu'il me le dirait dans peu d'instants. Heureuse promenade ! Un but incertain pour les pas, un but certain pour la pensée... Et sans fatigue, à l'unisson du promeneur taciturne, je montais allègrement vers le lieu d'élection et les minutes délicieuses...

Une grande ombre nous couvrit brusquement. Paul s'arrêta, envisagea tout l'horizon, s'essuya le front, fit une grimace. L'orage était sur nous. Déjà ses premières nuées noircissaient la croupe méridionale de la montagne; dans cinq minutes ce serait le tonnerre et la grêle. Il fallait trouver un abri.

En courant nous redescendîmes vers un chemin horizontal, puis, sous une pluie battante, vers une grosse ferme, et nous arrivâmes, mouillés déjà et essoufflés, dans la grange de cette ferme, où il faisait noir.

Et c'est alors que commence proprement mon souvenir, et que je goûtai le plus doux de l'amour, qui est d'y croire.

Le cousin exotique était parfait comme homme de pluie et de grange. Il frotta assez d'allumettes pour nous permettre de bien connaître les lieux ; et peu à peu, le ciel s'éclaircissant, la petite porte basse demeurant ouverte, nous connûmes notre retraite et l'adoptâmes avec familiarité. Paul s'assit à terre sur du foin, et, moi, il m'installa sur l'avant d'un grand char à vendanges.

Je ne puis dire combien tout cela me paraissait se passer en rêve. Nous parlions et nous avions ri, mais toute l'attention de mon esprit était concentrée sur les choses mystérieuses que je croyais qui se débattaient entre nous. L'épisode de cette pluie et cette pénombre de la grange étaient favorables au sentiment. L'entourage inattendu de notre intimité la rendait plus secrète, plus douce ; dans les moments de silence nous entendions le bruit de la grosse pluie qui battait le toit.

Bientôt un autre bruit s'entendit : des chaînes traînées derrière la cloison de bois de notre grange. Quels esprits habitent la vieille ferme? Mon cousin Paul se lève, examine la cloison, trouve un loqueteau, ouvre un volet. « Des bêtes ! » dit-il. La grange confine à l'étable, et par ces guichets, tout du long, on remplit la mangeoire des vaches et des bœufs. Nous ouvrons tous les guichets l'un après l'autre. Dix fois un gros mufle passe par l'ouverture et se tend vers nous, soulevé par l'envie de la luzerne fraîche. Nous partageons maintenant notre solitude avec toute cette compagnie animale, ses souffles, ses pas dans les litières, sa chaleur, ses odeurs.

Mais rien ne m'éloigne de mon rêve et tout me semble y concourir. Je sens que nos communes sensations nous rapprochent, mon cousin et moi, car il goûte comme moi la bonhomie de notre retraite. Il erre dans la grange, il s'approche de moi, il tâte mes vêtements pour savoir s'ils sont bien mouillés, et il vient s'asseoir près de moi sur le char. Le peu que j'avais encore de raison me quitte alors, et je me livre à la folle imagination. Le plus beau mot de la terre, je le sais, va être prononcé tout à l'heure à mi-voix dans cette ombre, parmi les grosses bêtes reniflantes...

Les gens sages penseront que j'eusse mieux fait d'avoir un peu peur. Mais voilà qui sépare l'expérience de la jeunesse : je n'avais aucune crainte et on m'eût bien étonnée d'essayer de m'en donner !

Les gens sages ne savent pas. Ils ne savent pas les ressources de l'innocence, et comme elle persiste longtemps dans les jeunes cœurs simples. Cependant mon esprit était peu simple, dira-t-on. C'est vrai ! On élève si mal les jeunes filles ! Mais ce sont là des choses désespérantes à expliquer. Comment un homme comprendrait-il et croirait-il qu'une même tête puisse contenir ensemble un si grand romanesque et tant d'honnêteté? Une main qui, dans cette grange, eût pris ma main, m'eût fait bondir et me sauver sous la pluie. Surtout elle m'eût fait changer de visage, et me montrer sévère et consternée comme une divinité qu'on insulte. Mais les paroles ne sont-elles pas pures? Les charmantes paroles qui volent entre les lèvres des hommes et des femmes, plus caressantes que des caresses, ne sont-elles pas inoffensives? N'est-il pas doux et

bon de s'entendre dire qu'on vous aime, seulement pour ce grand plaisir, et pour croire qu'on va faire un peu souffrir, et pour s'en souvenir ensuite, de loin en loin, les jours où l'on est nostalgique et où l'on a envie de sentir son cœur frissonner? Et je suis d'accord avec ceux qui disent que c'est là de la perversion. Mais dans ma jeunesse de jeune fille, on lisait beaucoup de bien sots romans...

Et j'aime accuser les romans, ou les remercier, de cette heure exquise qu'ils m'ont fait passer dans la grange de la montagne. Pleine de rouerie et de pudeur, la tête nuageuse et les gestes sûrs, je demeurais anxieuse et tranquille... Longtemps la jeune fille prolonge sa vie dans celle de la jeune femme; deux ans de mariage, pour une femme de vingt ans, la première maternité, l'ébauche de la vie conjugale, ne font pas en elle de profonds changements encore. Elle n'est changée qu'en apparence, et c'est bien toujours la même petite créature perdue d'irréalité, jouant à la vie comme à un jeu passionnant, avec l'ardent sérieux que seuls les enfants y apportent.

Je crois bien que mon cousin Paul avait démêlé tout ceci depuis longtemps. J'ai rougi quelquefois depuis à la pensée qu'il avait dû percer à jour tout mon manège sentimental ; et peut-être qu'il souriait dans l'obscurité?

Il me disait :

— C'est la crèche de Bethléem ici. On pourrait dormir dans ces mangeoires, et les vaches nous tiendraient chaud avec leur souffle...

— Il y a même une étoile, — répondis-je.

Il y avait en effet un trou tout en haut de notre immense toit, et la lumière du jour y passait, faisant dans le noir un point d'argent.

Pour voir l'étoile il s'était penché, et pour se pencher il avait appuyé un instant sa main à mon épaule. « C'est maintenant ! » pensais-je. Et mon cœur battait de grands coups en moi. Et je n'osais pas regarder mon compagnon. Lui ne me regardait pas non plus. Mais il se redressa et croisa les bras. Songeait-il? Attendait-il patiemment la fin de notre captivité? Je sentais l'odeur de ses vêtements mouillés parmi les odeurs de fourrages.

Il descendait du char, il allait voir le temps.

Le temps était affreux. Notre réclusion devrait durer encore. Revenant vers moi, il avisait une grande corbeille plate de paille tressée, m'en demandant l'usage.

— C'est un van, — lui dis-je. — Les femmes le tiennent au-dessus de leur tête et l'agitent en face de la brise, plein de froment ou d'avoine dont le grain a été battu. Alors le vent emporte la balle qui est légère.

En sautant à mon tour du char, j'essayai gauchement de faire le geste des vanneuses. Et j'eusse voulu, je me rappelle, être belle comme les paysannes des tableaux de Léopold Robert, qui portent avec tant de grâce convenue des fardeaux sur leurs mains levées. Mais cette immense corbeille était trop large pour mes bras, le mouvement que je lui imprimais eût été bien insuffisant pour soulever la balle, et je posais avec confusion le van contre le mur, parmi les fourches et les herses, quand mon cousin me dit :

— J'ai vu faire ce travail aux femmes arabes. Vous le feriez mieux qu'elles.

Ce fut comme une rosée sur le grand désir que j'avais de sa douceur. Seulement, une inexplicable gêne tomba entre nous deux, rendant cette immense grange trop étroite, et son vaste silence comme étouffant...

Alors la pluie cessa. Nous nous préparâmes à quitter notre abri. Nous faisions de lents gestes. Y avait-il un regret semblable dans notre semblable attardement? Nous restâmes un instant près du seuil, et nous nous retournâmes l'un après l'autre vers l'intérieur tiède, les cloisons de bois où pendaient les mèches de foin, le char à vendanges, les bêtes... Puis nous partîmes ; il maintint écarté le vantail étroit de la porte, et je passai devant ses bras ouverts... Alors il referma soigneusement la grange et me rejoignit. Il me regardait, sans sourire.

La route nous prit dans ses méandres descendants, où galopaient de chaque côté de nous deux ruisseaux boueux. Des rafales attardées rayaient encore l'horizon.

Au moment d'arriver, une lassitude me prit, soudaine et si accablante que j'eusse voulu ne plus marcher jusqu'au lendemain. Mon cousin Paul, gentiment, courtoisement, me prit le bras pour m'aider à faire la dernière étape du trajet. Nous étions à ce moment sous des arbres, qui laissaient tomber

l'eau de leurs feuilles. Ainsi abrités et unis, nous marchions doucement, dans un grand bien-être, et mon rêve se prolongeait, persuadant mon esprit qu'à ce retour intime se plaisait aussi mon grand compagnon.

En ai-je jamais su quelque chose? Jamais. Tout ce que je voyais de son attitude était pour me convaincre de la sérénité de son âme. Il s'excusait de m'avoir fait marcher trop vite; il m'engageait à changer, sitôt rentrée, mes vêtements; il parlait d'une voix chaude et claire, d'une voix franche et comme sans arrière-pensée. Il était bien content d'arriver, et il disait qu'il avait faim...

Et soudain, comme nous ouvrions notre grille, il m'apparut que je n'avais jamais bien cru moi-même à ma légende; qu'au contraire, j'avais su toujours que rien ne se passerait, et qu'il en était mille fois mieux ainsi. Qu'eussé-je fait d'un aveu? Il semblait que cette grille marquât la fin des songes, comme un passage de l'irréel vers le certain. Je me sentais brusquement rendue à moi-même, avec un vague instinct de n'être encore qu'une petite fille. Je regardais ce grand homme près de moi, saluant la famille assemblée : qu'il était plus que moi averti et sage!

Y a-t-il illusion d'amour plus puérile que celle-ci? et à quoi donc tendait ce grand émoi que je m'étais volontairement donné?

Les femmes aiment l'amour, du berceau à la tombe. Comblées de bonheur, choyées par la vie, elles écoutent encore et toujours si le divin cantique ne se fait pas entendre. Leur vie est faite de sa force; son nom seul les caresse, et tout parle pour lui... Parfois, la nuit, la cloche du village se met lentement à sonner pour un mort; et les vagues du triste son, traversant leur sommeil, pénètrent jusqu'à elles. Mais le glas même éveille leur cœur; et elles ne savent plus, dans les douces ténèbres, si cette vibration dont elles ont tressailli n'est pas l'irrésistible appel des épousailles...

E. SAINTE-MARIE PERRIN

LES INSURRECTIONS

DANS LA MARINE ALLEMANDE

Un observateur clairvoyant a dit, il y a longtemps déjà, que c'était par la situation de sa force navale que se traduisait le plus exactement la puissance militaire et la puissance morale d'un grand pays. En tout cas, c'est toujours par la désorganisation de cette force navale que commence celle d'une nation atteinte du virus révolutionnaire. Nous en savons quelque chose, en France. Les insurrections des escadres de la Méditerranée et de l'Océan — de celle-ci, surtout, qui était grande et belle, sous le commandement de l'ami de Suffren, l'amiral d'Albert de Rions — précédèrent, en 1789-90-91, les mouvements des armées et les grandes « journées » populaires. Mais il n'est pas besoin de remonter si haut et nous avons assez présent à notre souvenir le rôle néfaste qu'ont joué les flottes russes dans la rapide décomposition du malheureux empire au cours de 1917.

Dans quelle mesure cet exemple si récent a-t-il pu influer sur l'état d'esprit des marins allemands? Il est difficile de le préciser, mais il serait déraisonnable de nier cette action à distance, alors que, justement, c'est dans la Baltique que se sont produits les premiers et les plus grands mouvements insurrectionnels. Ne perdons pas de vue non plus que c'est en Suède et en Danemark, en Danemark surtout, que la propa-

gande bolchéviste, qui vise depuis quelques mois à envahir l'Allemagne, a établi ses bases d'opérations.

Tant y a que, dans les tout premiers jours de novembre, on apprenait par la Hollande que le port de Kiel était en révolution et que les marins de l'escadre de la Baltique [1], abandonnant en grand nombre leurs cuirassés et leurs croiseurs, fraternisaient avec les ouvriers de l'arsenal soulevés, avec la populace irritée depuis longtemps par la faim, avec les soldats et les *Matrosen Artilleristen* des dépôts, convaincus que c'était hâter la conclusion de la paix que de refuser l'obéissance aux autorités militaires.

La nature très particulière de la population des ports contribue encore à rendre la situation plus dangereuse : dans ces villes artificielles, n'existant que pour la marine et par elle, il n'y a d'autre industrie que l'arsenal (ou les chantiers privés de construction), d'autre commerce que le trafic alimenté par les besoins des officiers, des marins et des ouvriers... En dehors des militaires isolés, antipathiques, tenus pour étrangers, il n'y a là qu'une masse confuse et inorganique de manœuvres misérables, *souffrant également des rigueurs des saisons et de la cherté des vivres.* Par les réunions publiques, par les sociétés populaires qui se multiplient rapidement jusque dans les ateliers, d'obscurs démagogues ne tardent pas à prendre un ascendant absolu sur ces foules, d'autant plus dangereuses que, par leur métier même, elles sont toujours réunies, toujours prêtes à marcher au premier signal, à la première rumeur...

Je n'ai eu besoin que de mettre les verbes au présent, au lieu du prétérit, pour accommoder exactement à ce qui vient de se passer dans le premier port de l'empire allemand la description si vivante que donne un remarquable historien maritime, M. J. Tramond [2], de la situation où se trouvaient les ports français dans les premières années de la Révolution. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets et l'on sait assez que l'histoire se répète.

Il y a pourtant une différence qu'il convient de noter ici. Malgré tous leurs efforts, les officiers généraux de l'armée

1. Force navale indépendante de la *Hochsee Flotte* ou flotte de haute mer proprement dite, qui se tient surtout dans la mer du Nord. L'escadre de la Baltique se compose de navires relativement anciens.

2. Le passage cité appartient au *Manuel d'histoire maritime de la France*, de M. Joannès Tramond, professeur d'histoire à l'École navale.

navale de l'Océan, en 1791, ne purent obtenir qu'elle appareillât. Une bonne croisière sur la Grande Sole aurait certainement restauré la discipline. Les clubs s'y opposèrent. Plus heureux, semble-t-il, le commandant en chef de l'escadre de la Baltique a pu quitter le fjord de Kiel, en réunissant sous son pavillon la plupart de ses unités et prendre le large, sinon avec la totalité, du moins avec la plus grande partie de ses équipages. Qu'est-il advenu par la suite ? La cohésion de cette force navale a-t-elle subsisté ? N'est-ce point à ce groupement qu'appartenaient les flottilles de navires légers de plongée et de surface que certains télégrammes représentent comme réfugiés en Suède ou rentrés à Sassnitz de Rügen et qui y seraient à peu près paralysés ? N'en est-il pas de même des trois petits croiseurs qui ont gagné Kolberg de Poméranie et dont les équipages auraient été, nous dit-on, renvoyés dans leurs foyers [1]?

Nous sommes assez mal renseignés sur tous ces détails, mais il n'y a rien de surprenant à ce que la désorganisation d'une escadre commence par les unités légères, où les équipages sont moins fortement encadrés, où la discipline a des formes moins rigides que sur les unités lourdes, où le personnel des appareils moteurs et auxiliaires — élément toujours « avancé » et d'esprit *relativement* peu militaire — fournit un « pour cent » plus élevé, par rapport à l'effectif total, que sur les grands bâtiments.

Quel dommage qu'il n'y ait plus de marine russe et, pour mieux dire, plus de Russie ! Du moins y a-t-il encore des puissances scandinaves, qui ont, chacune, de petites mais solides forces navales et qui, à plusieurs reprises, depuis quatre ans, ont montré qu'elles se sentaient solidaires, essayant, en présence d'un grand péril, de renouer l'alliance intime des temps anciens [2]. Il n'est pas interdit d'admettre, si les désordres s'aggravaient sur le littoral allemand, que l'on pût voir, à l'horizon de la *Kieler Bucht*, apparaître les pavillons unis de

1. Il est question aussi d'un vieux cuirassé, devenu bâtiment-école des cadets, le *Schlesien* (Silésie), qui, s'étant réfugié à Flensburg (au nord de Kiel et au sud du Petit Belt), y aurait été torpillé par des navires armés par les marins révolutionnaires. Ceci aurait besoin de confirmation.

2. L'Union de Colmar (XIVe et XVe siècles).

Danemark, de Suède et de Norvège. Et ce ne serait pas le moins singulier des retours de fortune auxquels nous assistons.

Déjà, d'ailleurs, la frontière du Jutland est abandonnée par les troupes allemandes refluant sur Sleswig, Rendsburg et Kiel. Le canal maritime est-il encore sérieusement gardé et les Alliés eux-mêmes n'ont-ils pas à se préoccuper, au moment où ils se demandent avec quel gouvernement, au juste, l'armistice a été finalement conclu, d'empêcher, autant qu'il peut être possible, la destruction de cette précieuse voie de communications entre la mer du Nord et la Baltique?

Et les mines danoises du Grand Belt, enfin, ne vont-elles pas être relevées, comme celles dont parle l'article XXV des conditions de l'armistice [1] ?

***

Les feux de la sédition gagnant de proche en proche, les deux villes libres, autrefois hanséates, de Lübeck et de Hambourg, ont secoué le joug de l'empire, trop étroitement confondu avec celui de la Prusse. Le représentant de Berlin auprès du Sénat de Hambourg a été arrêté et emprisonné par l'émeute, sans que la garnison prussienne d'Altona, la ville sœur — il y a des sœurs ennemies... — ait osé ou voulu intervenir, pas plus que le Sénat lui-même, secrètement satisfait, peut-être. Mais tout ceci n'intéresse notre étude que par rapport à la situation de Cüxhaven et du grand mouillage de la *Hochsee Flotte*. entre ce dernier port et Brunsbüttel, débouché du canal maritime dans l'estuaire de l'Elbe. Cüxhaven, en effet, qui arme de ses batteries la pointe occidentale de l'embouchure du grand fleuve, appartient à la ville libre de Hambourg. Dans cette petite enclave en plein Hanovre (absorbé en 1866 par la Prusse) le Sénat avait sa station de pilotes et de remorqueurs, en même temps qu'une puissante flotte de pêche.

La marine impériale — beaucoup plus prussienne, en fait, qu'impériale — y installa d'autorité ses éléments de défense fixe et de défense mobile de l'estuaire, devenu le vestibule du

1. A la date du 20 novembre, on apprend que les Danois relèvent, en effet, les mines du Grand Belt.

canal maritime et fit en quelques années, de Cüxhaven, une base d'opérations secondaire fort importante, bien qu'elle ne possédât ni chantiers, ni ateliers de grosses réparations, ni grands docks, tous ces organismes restant réservés soit à Kiel, pour la Baltique, soit à Wilhelmshaven, pour la mer du Nord. Du moins y avait-il à Cüxhaven une véritable station de sous-marins, de torpilleurs et de navires auxiliaires de toute sorte, en même temps que des établissements aéronautiques fort complets — bombardés, dans l'hiver de 1914-1915, par des hydravions anglais.

C'est cette place maritime qui fait, qui faisait, plutôt, la tête du principal ancrage de la flotte allemande de la mer du Nord, quand celle-ci ne jugeait pas à propos de prendre toutes ses sûretés en s'abritant dans le canal même, après avoir détaché sans doute certains de ses éléments dans l'estuaire voisin de la Jade, mieux couvert par les bancs de Wangeroog que celui de l'Elbe par le Medemsand.

Cüxhaven, nous disent les télégrammes, a subi le contrecoup des événements de Hambourg, et c'était inévitable, mais la *Hochsee Flotte* elle-même, dans quelle mesure en a-t-elle souffert, en ce qui touche sa force combative? C'est ce que l'on ne nous a pas dit.

La question semble n'avoir qu'une médiocre importance au moment où l'on nous fait connaître les conditions navales d'un armistice qui d'ailleurs, dans son ensemble, marque une des dates les plus glorieuses de notre histoire.

La vingtième condition stipule en effet que la marine allemande livrera aux Alliés 16 dreadnoughts (dont 6 croiseurs de bataille), 8 croiseurs légers, 50 « destroyers ». Comme nous nous réservons le choix de ces diverses unités, la *Hochsee Flotte* sera certainement décapitée [1].

Nos adversaires garderont encore pourtant — sauf destructions éventuelles causées par les mouvements insurrectionnels — au moins 20 cuirassés « pré-dreadnoughts »; et si ce n'est pas assez pour paraître en haute mer, ce l'est pour protéger des côtes qui conserveront leurs défenses sous-marines et leurs obstructions, ainsi qu'il résulte du texte

1. Cette clause de l'armistice a reçu son exécution le 21 novembre.

de l'article XXIV : « Droit pour les Alliés et les États-Unis, *en dehors des eaux territoriales allemandes*, de draguer tous les champs de mines, etc., etc... »

A la vérité, le troisième paragraphe de l'article XXV exige que tous les navires de surface autres que ceux qui sont remis aux Alliés soient réunis et complètement désarmés dans les bases navales que nous désignerons, pour y être placés sous notre surveillance. Malheureusement ce texte est fort obscur. S'agit-il seulement d'un *contrôle* qui serait assuré dans les ports en question par des commissaires désignés *ad hoc* ? Dans ce cas, il est à craindre que nos rusés adversaires réussissent à éluder une bonne partie des obligations que la nécessité les force aujourd'hui à contracter. Rien n'est plus facile que de faire traîner un désarmement de grande unité de combat dans les circonstances particulièrement défavorables où se trouvent en ce moment les ports germains. Et il ne l'est guère moins de tout disposer pour un réarmement relativement rapide.

S'agirait-il au contraire d'une occupation des bases navales où s'opérera le désarmement en question? Y enverrons-nous des corps de troupes? Espérons, dans ce second cas, que Wilhelmshaven, si enfoncé dans les terres et hors de la portée de nos bâtiments, retenus au large justement par les mines des eaux territoriales, ne sera pas au nombre des ports choisis. Mais alors, où se fera la délicate opération de l'enlèvement des grosses pièces, qui exige des appareils de levage très puissants?

Ce sont ces questions qui s'agitent sans doute ces jours-ci à bord du bâtiment-amiral de la *Grand fleet*, ou le *Königsberg* a conduit les délégués de la marine allemande, chargés de discuter les détails d'exécution des clauses de l'armistice naval.

On voit en tout cas que la considération de ce qui reste de « force combative » à la marine allemande a bien encore son importance. Si peu probable qu'il soit que les hostilités reprennent, il serait peu prudent de tenir une telle éventualité pour irréalisable.

Et l'on n'ose même pas dire : souhaitons, pour couper court à toute inquiétude, que la désorganisation de l'ancien empire si promptement détruit fasse encore des progrès et que, par

exemple, les « Conseils d'ouvriers et de marins » constitués dans certains ports allemands l'emportent sur les éléments modérés. Les périls d'une telle situation chez une nation si voisine de la nôtre et dont la puissance de production future reste notre meilleur gage de récupération de nos pertes, sautent aux yeux les moins clairvoyants [1].

***

Continuons cependant notre examen des faits jusqu'ici connus, en ce qui touche la marine allemande. Cüxhaven, disais-je tout à l'heure, a subi le contre-coup des événements de Hambourg. Mais Cüxhaven est une petite ville. Le nombre des habitants étrangers à la marine de guerre y est fort restreint. Ce sont généralement des pêcheurs qu'aucun événement politique ne saurait empêcher de prendre la mer pour exercer leur industrie. Il n'est donc pas probable que le mouvement insurrectionnel ait eu là beaucoup de conséquences et une longue durée. A supposer même — et ceci est possible — que des refus d'obéissance positifs aient été opposés aux ordres des officiers dans la flottille de sous-marins, les conditions de l'armistice, draconiennes au sujet de la livraison des submersibles allemands, viennent à point pour faire cesser ce motif d'agitation. Les *Matrosen Artilleristen* (corps marin des canonniers de côte et du personnel chargé du mouillage des mines électro-automatiques) n'ont point de raison déterminante spéciale de rester dans l'état de rébellion, hors celle qui leur est commune avec tous les Allemands, aujourd'hui, la faim. Mais ce corps d'élite a déjà dû comprendre le langage tenu par le nouveau chancelier, le chancelier improvisé, Ebert : « Que ce n'est pas l'agitation et la révolte qui peuvent donner du pain... »

On s'est demandé ici, aussitôt paru le texte des conditions navales, comment il se faisait que les Alliés qui n'avaient point manqué d'exiger la remise des principales places fortes

1. Aux dernières nouvelles, on a lieu de penser qu'en définitive l'ordre aura le dessus. Il semble même à quelques-uns qu'il y ait quelque chose de concerté, d'artificiel, destiné à émouvoir les peuples chez les puissances de l'Entente, dans les agitations actuelles de l'Allemagne.

du Rhin, n'aient pris aucune précaution de ce genre au sujet des bases navales allemandes. Quelques-uns ont observé, en outre, qu'il n'était point du tout question du canal maritime, qui reste à la pleine disposition de la force navale, si celle-ci se reconstitue en dépit de l'amputation qu'elle va subir, et qui d'autre part, si le désordre bolcheviste l'emportait sur l'ordre « social-démocrate », pourrait fort bien subir les plus graves dommages [1]. Or, à aucun degré et particulièrement pendant la saison où nous entrons, il ne saurait nous être indifférent que, pour pénétrer dans la Baltique et pour en sortir, il faille doubler le tempétueux cap Skagen du Jutland ou passer sans encombre par le canal maritime [2].

A ces critiques, les défenseurs des stipulations navales de l'armistice répondent que les précautions prises en ce qui touche la flotte elle-même et les détroits danois ont paru suffisantes ; qu'il pouvait y avoir de sérieux inconvénients à l'occupation militaire des ports de guerre allemands, où les troupes de l'Entente se fussent trouvées fort *en l'air* : que le contrôle effectif du canal était encore plus difficile à organiser et qu'au demeurant, la Baltique serait désormais accessible par le Sund, le Grand Belt, le Langeland et le Fehmarn Belts, débarrassés de leurs mines et obstructions.

Ne discutons pas en ce moment les raisons pour et contre. Ce serait trop tôt. Il y a d'ailleurs des conditions navales qui visent la liberté de la navigation pour les neutres et d'autres qui traitent de la situation de la mer Noire, sujets fort importants et qu'il y aura lieu d'examiner un peu plus tard. Je me bornerai à remarquer, de provision, que la seule occupation de Cüxhaven eût répondu d'avance à toutes les objections et dissipé toutes les inquiétudes, précisément parce que cette belle position stratégique, « le museau de la bête », est une base navale où les contacts fâcheux ne sont pas à craindre, une place que sa situation géographique rend très facile à défendre contre une attaque venue de l'Allemagne même, et qui resterait d'ailleurs sous le canon de la

1. Certaines dispositions prises, en 1913, dans l'intérêt purement militaire de la défense du canal, permettraient un « sabotage » rapide et décisif.

2. Ne perdons pas de vue que le canal maritime avait, avant la guerre, un transit commercial déjà très étendu.

flotte alliée ; parce que, je le disais tout à l'heure, les batteries que nous eussions occupées commandent et « embouteillent » le principal mouillage de la *Hochsee Flotte* ; parce qu'enfin, puisque le débouché du canal est placé dans l'estuaire de l'Elbe en amont de ce Cüxhaven et que le chenal du fleuve qui longe les ouvrages de Grimmerhorn, de Kügelboake et de Döse est le seul dont on puisse user pour gagner la mer du Nord, qui tient Cüxhaven même tient le canal ou, au moins, en exerce l'effectif contrôle.

Et si, avec cela, les Alliés eussent exigé la remise entre leurs mains de l'îlot d'Helgoland, poste avancé de Cüxhaven, à 58 kilomètres au nord-nord-ouest de l'estuaire de l'Elbe, toutes précautions suffisantes eussent été réellement prises et — ce qui n'est pas tout à fait indifférent — les imaginations eussent été singulièrement frappées, aussi bien chez les Alliés qu'en Allemagne même [1].

***

Mais une question préjudicielle se pose. Les positions dont il s'agit, d'autres encore, telles que Borkum, l'île fortifiée qui touche les eaux hollandaises et où s'appuyait l'aile gauche du dispositif de la *Deutscher Bucht*, telles que Wangeroog, l'île qui commande l'entrée de la Jade, n'auraient-elles pu être occupées presque sans coup férir, en tous cas sans difficultés sérieuses par les forces navales alliées, dans la semaine qui s'est écoulée entre les 2 ou 3 novembre, où la sédition a commencé, et le 11 novembre où l'armistice a été signé?

On peut presque dire que poser la question, c'est la résoudre, et il est difficile de douter que si on avait été prêt à exécuter quelques coups de main sur les points fort accessibles que je viens de désigner, ainsi que sur Helgoland et Cüxhaven, et, mieux encore, sur Sylt du Slesvig, ces opérations favorisées par la désorganisation de tous les éléments défensifs, eussent pleinement réussi.

1. Dans la journée du 11 novembre, avant que l'on ne connût le texte exact de l'armistice, j'ai eu l'occasion de causer avec beaucoup de personnes au courant des choses de la marine. Toutes étaient convaincues que les Alliés avaient exigé la remise d'Helgoland.

J'entends bien que, d'après certain télégramme, les *Matrosen Artilleristen* et les ouvriers de Wilhelmshaven, à la date du 8 ou du 9, se déclaraient résolus à canonner la flotte anglaise si celle-ci apparaissait à portée des pièces de Rüstersiel (et, précisément, cette belle résolution prouve que l'événement était considéré, à Wilhelmshaven même, comme parfaitement possible). Mais, outre que dans ce que je viens de dire il n'est pas question de Wilhelmshaven, beaucoup trop enfoncé dans les terres, et qu'il suffisait de maîtriser de loin en occupant Wangeroog, on sait assez quelle est l'inanité des velléités d'héroïsme dans les organismes militaires qui ont secoué le joug de la discipline. Rappelons encore, à ce sujet, l'effondrement de la marine russe et que, dans une situation moins grave, à l'automne de 1917, que l'est, à l'automne de 1919, celle de la marine allemande, il ne se trouva guère qu'un seul bâtiment de ligne, le *Slava*, pour faire courageusement son devoir. Quant aux batteries de Revel et d'Helsingfors, qui en entendit jamais parler?...

Rappelons-nous enfin, n'hésitons pas à nous rappeler les douloureux événements de Toulon, en août 1793. Là aussi, il y avait des batteries et des vaisseaux insurgés où, tout d'abord, on avait juré d'empêcher la flotte anglo-espagnole d'entrer dans la rade. Le 29 août, Hood y entrait sans tirer un coup de canon.

Mais, dans les deux cas que je viens de citer, les flottes adverses étaient là, tout près ; elles avaient, d'avance, pris leurs dispositions pour agir, tandis que dans celui que nous étudions, la flotte des Alliés, figée dans l'immobilité de son « blocus à distance » — à 400 milles marins du littoral de la *Deutscher Bucht*, n'était pas en situation d'intervenir avec la promptitude et l'opportunité indispensables.

Il y a quelques semaines à peine, avant la défaillance de l'Autriche qui a singulièrement précipité celle de l'Allemagne, préoccupé d'obtenir, en vue de notre ravitaillement, le concours des douze cent mille tonnes de transport que détiennent dans leurs ports les neutres du Nord, je demandais instamment que les gouvernements alliés prissent la seule mesure qui pût nous assurer ce bénéfice si précieux, en ordon-

nant à la force navale considérable dont les Alliés disposent, de se rapprocher — je dis *se rapprocher*, seulement — de la mer allemande et de former ainsi un écran protecteur qui pût rassurer Scandinaves et Hollandais sur les conséquences de la mise à la mer des « cargos » qui leur restent après les longues et cruelles exécutions des sous-marins allemands.

Il eût été bien téméraire de supposer qu'une telle suggestion pût être accueillie et l'emporter sur la résolution ferme de garder absolument intacte, en vue des événements qui suivront peut-être cette guerre, la puissante flotte que l'on sait. Mes regrets s'augmentent à la pensée que, si cette flotte avait été déjà portée — avec toutes les précautions que suggéraient l'expérience — aux lisières du camp retranché maritime allemand, elle aurait certainement trouvé l'occasion de « rompre le charme » qui semble l'enchaîner depuis trente mois et de jeter un nouveau lustre sur une carrière dont personne ne conteste la gloire.

Qu'on n'objecte pas à ceci que, l'armistice survenant, l'enjeu ne valait pas les risques à courir, si atténuées que fussent les chances contraires, dans un tel cas. Nul ne savait si les conditions de cette suspension d'hostilités seraient acceptées par l'ennemi, et d'ailleurs le fait même que les conditions dont il s'agit ne comportent aucune occupation de base navale allemande enlève toute valeur à l'objection.

Si les Alliés avaient, dès les premiers jours de novembre, mis la main sur tout ou partie des points que j'énumérais tout à l'heure, la situation serait beaucoup plus nette et plus sûre, au point de vue naval. Nous tiendrions des positions stratégiques de la première importance, ce qui ne nous eût point du tout empêchés — bien au contraire — d'ajouter à ces sûretés celles qui résultent de la prise de possession des sous-marins et des dreadnoughts.

Beati possidentes...

***

Il n'est sans doute pas inutile, avant de terminer ce bref examen d'une situation qui a encore bien des côtés obscurs et préoccupants, de se demander quelles ont été les raisons déterminantes des insurrections de la flotte allemande. Peut-

être ne suffit-il pas, en effet, de constater, comme je le faisais au début de ces réflexions, que c'est en général par la force navale que commence la désagrégation des organismes essentiels d'un État travaillé par la révolution. Encore faut-il chercher quels sont les faits concrets qui, dans le cas particulier que l'on étudie, provoquent l'irrésistible explosion des sentiments d'indiscipline là, précisément, où règne d'habitude, sous les formes les plus respectueuses, la subordination la plus étroite des inférieurs aux supérieurs hiérarchiques.

Mais, tout d'abord, n'est-ce pas justement dans l'excès de compression des ressorts les plus naturels de l'âme humaine qu'il faut voir la cause principale de ces détentes soudaines et violentes. Toutes choses égales d'ailleurs, une dure discipline apparaît plus dure encore et plus insupportable, ne laissant aucune échappée, en l'étroit espace d'un navire isolé dans le désert hostile de l'océan. Et combien plus dure encore, plus digne de prendre pour devise le célèbre *lasciate ogni speranza*, quand il s'agit d'un navire de plongée, enveloppé déjà comme d'un suaire épais par les couches d'eau qui le protègent avant de l'engloutir à jamais !

La bienveillance naturelle de notre tempérament français, les traditions de paternelle bonhomie qui règlent plus sûrement encore que les instructions officielles, les rapports du commandement avec les équipages, dans notre marine du XIXe et du XXe siècle [1], nous mettent à l'abri de ces mouvements de révolte. Il n'en était pas de même, on le sait, dans la marine allemande, pas plus que dans la marine russe. Dans ces deux organismes, ce n'était qu'à la crainte des punitions et aussi à celle des mauvais traitements corporels que la discipline demandait son empire : un supérieur aurait cru s'abaisser, compromettre à la fois sa dignité personnelle et celle du commandement qui, pour se faire obéir, même dans les cas graves où il faut savoir faire jouer tous les ressorts, aurait fait appel à l'affection particulière, au dévouement de ses subordonnés.

1. Il n'en était pas ainsi au XVIIIe siècle, où, à tous égards, la *distance* était beaucoup plus grande des corps d'officiers aux équipages. Il y avait, d'ailleurs, abus des châtiments corporels que, chose étrange ! la Constituante conserva dans son code de 1791.

Tout se paie ; et, à la guerre, les réglements de comptes affectent toujours une redoutable exactitude...

Les états-majors allemands paient-ils aussi rigoureusement aujourd'hui que les états-majors russes l'an dernier? C'est un point sur lequel nous ne sommes pas encore bien instruits. Nous savions pourtant qu'il y avait eu déjà quelques révoltes partielles dans la flotte impériale. Des officiers, nous a-t-on dit, il y a quelque dix-huit mois, avaient été jetés à la mer et la gravité du mouvement avait obligé l'empereur Guillaume à venir à Wilhelmshaven haranguer ses marins — après en avoir fait fusiller un bon nombre, du reste.

Autant qu'on en peut juger par les rares et tendancieuses nouvelles qui filtrent au travers des précautions que l'agence Wolff multiplie depuis qu'elle est aux mains des socialistes, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence, il ne semble pas qu'il se soit produit à Kiel, à Wilhelmshaven, à Cüxhaven ou à Helgoland de ces massacres d'officiers qui ont ensanglanté les navires de guerre du golfe de Finlande et de Sébastopol. Et peut-être cela tient-il à ce que la profondeur d'amertume du désastre avait incliné les états-majors allemands — au moins les subalternes — à des sentiments voisins de ceux que ressentaient leurs matelots en présence du résultat lamentable de tant d'efforts.

Nous touchons là, en effet, je le crois, l'origine essentielle du soulèvement de la marine allemande, comme aussi du soulèvement des grandes villes et de notables fractions de l'armée. On l'avait dit souvent — je l'avais écrit ici-même — que, dans cette dernière phase de la grande guerre, le plus puissant facteur de la résistance allemande et de la cohésion des diverses et si différentes parties de l'empire était la confiance dans le génie du souverain, dans l'infaillibilté technique de ses deux grands états-majors, celui de l'armée, d'ailleurs maître de tout, et celui de la marine. « Le jour où cette confiance s'effondrera, disait, à la fin de 1916, un diplomate cubain, observateur très averti de tout ce qui se passait chez nos adversaires, la résistance du peuple allemand sera, du coup, irrémédiablement brisée. »

Ce diplomate n'attachait pas, alors, la même importance pour le résultat final à l'influence des privations alimentaires

et à la raréfaction des matières premières. Mais ce qui pouvait être juste, il y a deux ans, ce qui l'était sûrement même, car nous nous étions fait longtemps illusion sur l'efficacité de notre blocus économique (qui ne devint sérieux qu'après l'entrée en scène des États-Unis), ne l'était plus autant, à beaucoup près, à la fin de cet été, en dépit de quelque soulagement momentané dû aux larges conquêtes réalisées sur le front oriental. On savait de ce côté-ci que les souffrances devenaient intolérables en Allemagne et la production du matériel de guerre de plus en plus difficile.

Est-il vrai, pour ne parler que de la marine allemande, que la nourriture y fût vraiment trop parcimonieusement distribuée, alors qu'elle restait, en somme, suffisante, tout juste suffisante, à la vérité, dans les armées du front occidental? S'il en est ainsi, il y a eu évidemment une faute lourde de la part des autorités navales, ou peut-être de l'office général de l'alimentation.

Le marin en campagne dépense beaucoup, dans sa rude existence. Il ne faut point lui mesurer trop exactement la récupération en se fiant à de trop complaisants calculs de calories. Je me souviens du temps où certains repas de nos équipages se composaient, avec une soupe assez claire, de quelques sardines ou d'un morceau de fromage, « aliment complet ». Les choses ont changé depuis une vingtaine d'années. Tout le monde s'en trouve bien et le service aussi.

Plus particulièrement soignée doit être l'alimentation à bord des sous-marins, non seulement à cause de certaines fatigues spéciales et d'une sorte d'intoxication continue, mais aussi parce que le repas doit y être, non seulement une réfection, mais une *distraction*, presque un plaisir. Je ne sais si cette considération avait quelque poids chez nos adversaires, et, dans le cas de l'affirmative, je ne prétends pas que la certitude d'y être bien nourris dût attirer, particulièrement dans ces derniers temps, les marins d'Allemagne sur les submersibles de « Sa Majesté ». On a beaucoup dit — et cela depuis que les Alliés ont augmenté l'efficacité de leurs moyens de lutte directe contre les bâtiments de plongée — qu'en présence des pertes considérables qu'ils finissaient par constater dans l'effectif de leurs flottilles, les marins répugnaient de

plus en plus à « mettre leur sac » à bord des sous-marins. Et ce serait, là encore, un des motifs reconnus de l'insurrection. Je crois que si l'on peut, en effet, admettre cette répugnance, il serait exagéré de dire que ce sentiment instinctif ait été poussé jusqu'au refus positif d'obéissance et jusqu'à la révolte. J'ai eu l'occasion de faire observer que les très grands submersibles — les « croiseurs » sous-marins de 2 000 à 2 500 tonnes et plus — deviendraient fort habitables, confortables presque, qu'ils navigueraient presque toujours en surface et que leurs périls, du fait de l'ennemi, seraient certainement moins immédiats, moins menaçants. Les marins allemands devaient s'en rendre compte.

Fort heureusement l'effondrement si subit des puissances centrales — si subit et, on peut le dire, si inattendu, au moins pour cet automne — est venu nous délivrer de toute appréhension, non pas, certes, au sujet des conséquences de la guerre sous-marine sur nos propres conditions économiques, mais au sujet d'une recrudescence possible des pertes en tonnage qui eût produit sur l'opinion le plus fâcheux effet.

AMIRAL DEGOUY

DEVANT LA "VICTOIRE"

CANTIQUE A SIX VOIX

CHANT POUR NOS MUTILÉS, FRÈRES DE SAMOTHRACE

Devant la « Victoire » a été représenté à la Comédie-Française le 23 novembre 1918 et interprété par : Mmes LARA, DELVAIR, MAILLE, YVONNE DUCOS, JEANNE RÉMY et M. DE MAX.

L'OMBRE DOULOUREUSE.

Il est écrit qu'un jour, les Morts dressés et forts,
Joyeux, s'éveilleront, libres parmi les Morts.

L'OMBRE AFFLIGÉE.

Les aveugles verront...

L'OMBRE DÉSOLÉE.

Les sourds pourront entendre
Les cloches balançant leur robe ardente et tendre...

L'OMBRE BIENFAISANTE.

Il est écrit qu'un jour, les perclus fiers et seuls,
Débarrassés du poids d'un obsédant linceul
Et d'une étreinte, alors, satisfaite et repue,
Poursuivront librement leur course interrompue.

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Ainsi Vous tous, Héros, Vous, Blessés, Vous, Vainqueurs,
Qui n'avez plus en vous d'intact que votre cœur,
Attendez, le jour vient de votre délivrance...

L'OMBRE DOULOUREUSE.

Jour des jours !...

L'OMBRE AFFLIGÉE.

Jour de feu !...

L'OMBRE DÉSOLÉE.

Jour de foi !...

L'OMBRE BIENFAISANTE.

Jour de France !...

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Vous et Vous qui portez, ô deuil immérité,
Le fardeau triste et lourd de notre liberté.

L'OMBRE AFFLIGÉE.

Vous qui restez sans bras, vous êtes des navires
Sans voiles et sans mâts,
Vous, à qui de sanglants bourreaux d'airain ravirent
Le geste qui vous anima,

Vous êtes là, dressés comme des cathédrales
Sans l'ombre de leurs tours,
Des phares sans rayons, des rochers qui s'étalent
Sans la mer bondissante autour !

Arbres nus, arbres morts massacrés sans revanche
Ni vengeance du temps,
Dépouillés du secours incessant de vos branches
Ne croyez-vous plus au printemps?

Pensez-vous qu'un miracle affranchirait l'entrave
Qui retient votre sort,
Et qui, vous délivrant d'un fardeau rude et grave,
Rendrait à vos gestes, l'essor?

Hélas ! emprisonnés, vos torses se redressent,
Et, douloureux maintien,
Ils font, désemparés, le signe des détresses :
Votre impuissance les retient...

Et vous songez, alors, aux baisers sans étreintes
Qui vont cesser d'un coup,
Quand vous ne pourrez plus, ô caresses éteintes,
Faire un collier autour d'un cou !

Celle-là qui préside à vos jours monotones,
Qui dore l'avenir
Et sait faire un printemps du redoutable automne,
Vous ne pourrez plus la tenir !

Vous ne presserez plus son corps sur vous, tout contre,
Comme on garde un secret,
Si près que vous soyez, dans vos tendres rencontres,
Vous ne serez jamais tout près !

Plus jamais ! Oh ! ces mots d'angoisse et de défaite
Entre vous échangés,
Vous rendraient-ils, après l'éclat des jours de fête,
Vous, les vainqueurs, découragés?

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Non, non, debout ! Le ciel, que l'azur vif encombre
Atteint votre néant ;
Naufragés, regardez : l'ombre, au fond, n'est plus l'ombre,
La lumière est sur l'océan !

Car les nefs ne vont pas toujours à la dérive ;
Celles qu'on croit souvent
Les plus atteintes, sont celles qui, juste, arrivent,
Malgré la tempête et le vent.

Basiliques d'azur, arches saintes blessées,
Détruites jusqu'au bout,
Avec vos toits ouverts et vos tours défoncées,
Vous êtes encore debout !

Et les arbres touffus aux cimes ébréchées,
Dont l'ombre disparaît,
Malgré l'âpre abandon des branches arrachées
N'en font pas moins une forêt !

C'est l'étendard entier qu'une hampe révèle,
Comme un mât, le vaisseau,
Et privé du secours lumineux de ses ailes,
L'oiseau reste toujours l'oiseau.

Paix à vous ! Gloire à vous ! Souverains sans couronnes,
Rois sans sceptres puissants,
O vous dont la pitié, qui, malgré vous, pardonne,
Est faite de gloire et de sang !

Vous êtes la *Victoire* et la *Victoire* est vôtre,
Frères et sœurs mêlés,
Confondant vos espoirs les uns avec les autres,
Tellement vous lui ressemblez !

Ainsi qu'Elle, touchés au cœur de votre force,
Vos gestes incomplets
Jaillissent d'un même arbre et sous la même écorce,
Dans l'attitude qui vous plaît.

Aussi, vous les porteurs de flambeaux et de torches,
Vous, gloire des combats,
Vivez ! puisqu'à la forme où le marbre s'écorche :
La *Victoire* n'a pas de bras !

L'OMBRE DÉSOLÉE.

Et vous, droits comme des statues,
Mais chancelants sur vos genoux,
Sous vos manches trop rabattues
Que portez-vous? que cachez-vous?

Pourquoi tenez-vous, ailes sombres,
Dans un perpétuel accord,
Comme feraient deux branches d'ombre,
Vos bras le long de votre corps?

Apportez-vous quelque surprise
Que l'on ne devinerait pas,
Sous l'étreinte qui martyrise
Vos mains qu'un mal enveloppa?

Comment se fait-il, triste étape,
Que de vos membres inhumains,
Aucun geste ami ne s'échappe?

. . . . . .

Hélas ! Vous n'avez plus de mains !

Doigts coupés, paumes arrachées
Comme des feuilles par le vent,
Vos mains, par d'autres mains tranchées
Ont quitté leur arbre vivant :

Plus de mains !... Mais votre pensée
Sans l'appui juste de vos doigts
Sera-t-elle atteinte ou blessée
Du même coup féroce et droit?

Plus de mains ! !... Comment alors prendre
Le bonheur qu'on s'était promis
De retrouver, constant et tendre,
Dans la main fraîche d'un ami !

Plus de mains ! !... Songez aux prières
A l'heure des trois Angelus :
Vos mains, jadis, qui supplièrent,
Ne se rejoindront jamais plus.

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Mais non ! Vous savez bien que l'ombre
Ne vous atteint pas tout entier :
Comme un épi sous les décombres,
Vous serez ce que vous étiez :

Car vous avez sur vos visages
Pour penser votre exacte part,
La bonté de vos lèvres sages,
Et, pour votre ami, vos regards.

Ce que vous n'aurez plus à prendre,
Choses qui, pour vous, deviendront,
Gerbes d'eau, fleurs d'ombre ou de cendre,
Nos mains libres vous l'offriront.

Quant à nos doigts, quant à nos gestes,
Leur miracle vous appartient ;
Dites, et nous ferons le reste
O vous qui pouvez tout et rien !

Vous qui, sans haine et sans révolte
Avez fait le rude abandon
De deux palmes que l'on récolte
Ainsi qu'une offrande et qu'un don,

Vous qu'un mal éternel défie,
C'est votre gloire que, déjà,
La pierre antique sanctifie,
Et que l'affront des ans vengea :

Votre martyre est votre sacre !
Puisque, gestes sans lendemains,
Au marbre que le temps massacre
La *Victoire* n'a pas de mains !

L'OMBRE DOULOUREUSE.

Mais vous dont les pas lents sous vos jambes trébuchent,
Oh ! vers qui marchez-vous, avec les bras tendus,
Et les mains en avant, épuisés et perdus,
Et comme redoutant quelque invisible embûche?

Vous allez, tête haute, et visage levé,
Le regard immobile et limpide, où s'arrête
Une douleur aussi farouche que secrète,
En fixant un fléau que, debout, vous bravez !

Oh ! quel accablement s'exprime en votre marche !
Est-ce donc tout le ciel, qu'effroyable fardeau,
Vous portez, succombant, au creux de votre dos,
Ainsi qu'un dôme entier, reposant sur une arche?

Oh ! pourquoi tendez-vous, recueillis, lourds et lents
Vos regards incertains qui montent sans grimace,
Et quel est ce reflet lamentable où se masse
Tant d'angoisse et de deuil sur vos visages blancs.

Terre et ciel ! Mort des jours ! Ombre sur la lumière !
Nuit au milieu des nuits et nuit dans le matin !
Crépuscule dans l'aube, astres, soleil éteint,
Fin du printemps, et fin des choses coutumières !

Horreur ! Vos yeux ne sont que deux gouffres glacés !
Deux cercles douloureux de ténèbres qui mêlent
Tant d'ombre à tant d'effroi, dans deux cibles jumelles,
Deux trous vides d'azur où le soir a passé...

Comme deux bulles d'or de raisin qu'on pressure
Graves et délivrés vos yeux ne sont plus rien
Que deux taches qui font au seuil qui les retient
Sur vos faces d'airain deux égales blessures.

Adieu soleil de grâce, au visage amical,
Que vos doigts incertains dans l'azur mort désignent,
Sous vos regards éteints qui dans le vide clignent :
Miroir vif dont l'éclat vous ferait tant de mal !

Adieu dame d'argent au parc des crépuscules,
Ronde comme un écu qui glisse entre nos mains,
En semant ses reflets des étangs aux chemins,
De son masque étonné qui, dans l'azur, circule.

Immuable, l'hiver sera comme l'été,
Les printemps veloutés, sous leur robe qui ploie,
Resteront, désormais, sans couleurs et sans joie
Dans l'océan touffu de votre obscurité.

Ainsi, tel un bourgeon détaché d'une branche,
De vos temples secrets, trop chancelants piliers,
Vos souvenirs, d'un coup, seraient tous oubliés?

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Non, non ! Si l'eau d'un puits sur lequel on se penche

Reflète en son miroir ce qu'elle a déjà vu,
Vous autres garderez, comme un écho de lyre,
Dans le bout de vos doigts qui, pour vous, sauront lire,
Le cycle des bonheurs et des maux imprévus.

Des images, nos yeux sont l'implacable terme,
Fenêtres de silence ouvertes sur le soir,
Aussi, puisque souvent, c'est afin de mieux voir
Quelque chose de cher en nos yeux, qu'on les ferme,

Vous, vous conserverez, sous vos cils affranchis,
Malgré la lampe avec sa double flamme éteinte,
Les souvenirs précis dont vous gardez l'empreinte
Fantômes rénovés, fuyants et réfléchis.

Toujours vous sentirez aux gazons, comme aux branches,
Au soleil sur vos mains, qu'il doit être midi,
Que l'heure allonge en paix ses rayons alourdis,
Et vous reconnaîtrez si c'est un beau dimanche :

Vous direz : « L'arbre est là !... Le puits... le banc... ici. »
Vous penserez : « C'est bien cela !... L'ombre s'avance,
Et devant ma maison, droit comme un jet de lance,
Un rayon doit percer les volets éclaircis ! »

Vous saurez qu'en vous accoudant à la fenêtre,
Vous pourrez retrouver, malgré vos yeux fermés,
Les endroits familiers, les coins accoutumés,
Ceux qu'on n'a pas besoin de voir pour reconnaître.

Ceux que déjà, d'instinct, on désigne du doigt,
Et qui sont là, placés exprès pour qu'on les aime,
Chers horizons semblant émaner de nous-mêmes,
Qu'on aime sans qu'on sache exactement pourquoi.

Ceux qu'à nos premiers jours, nos regards en déroute
Dans nos yeux étonnés contemplaient sans plaisir,
Ceux qu'on s'imaginait voir avec soi, grandir,
Ceux qu'on aime toujours presque sans qu'on s'en doute.

Vous garderez alors, comme en un vase clos
Sous le double arc-en-ciel des paupières clouées,
Vos souvenirs fixés sur deux sombres bouées,
Dans l'insondable mer où dorment vos sanglots.

Et puis, si désormais vos gestes balbutient,
Si votre marche hésite et se heurte à la nuit,
Qu'importe ! ce n'est pas parce que le jour fuit
Que par l'ombre, la gloire est soudain rétrécie.

Car le soir agressif n'en rendra pas moins beau
Le *Sphinx* qu'on ne voit pas, ni moins divine, au Louvre,
La *Vénus*, insensible à la nuit qui la couvre,
Ni *Sapho* moins tranquille au fond de son tombeau :

Et sa force d'airain serait aussi complète
S'il manquait au *Moïse* éternel, son regard,
Aussi, consolez-vous, Vous, les Aveugles, car
La *Victoire* n'a pas de tête !

L'OMBRE BIENFAISANTE.

Mais voici le dernier matin :
L'aube vertigineuse au ciel léger s'effare ;
L'azur mouillé s'emplit d'innombrables fanfares :
Le jour fidèle approche enfin !

Il vient, s'étale et, touffu, monte :
Escaladant le ciel, à l'assaut des saisons,
Il grandit, bousculant les tristes horizons,
Des nuits d'hier cachant la honte !

Et l'ombre épaisse s'éblouit,
Et la terre étonnée, inlassable, se dore
Des rayons ruisselants de la nouvelle aurore,
Sous l'astre au monde, épanoui.

Et comme en un noble tumulte,
Débordé de lumière et, sous le jour croulant,
L'air vierge, déchiré, bourdonne, et, chancelant,
Fuse, flamble, frémit, exulte !

Héros ! Héros ! ne doutez pas !
Femmes consolez-vous ! Ne pleurez plus, ô mères !
Les gloires de vos maux ne sont pas éphémères,
Tendez vos mains, ouvrez vos bras !

L'AME DE LA VICTOIRE.

Écoutez-tous : midi sous l'azur vif tressaille !
Une vague, affluant des hauteurs de Versailles,
Déverse un flot casqué qui roule jusqu'à nous ;
La foule qu'on croit voir debout, quoique à genoux,
Regarde défiler l'insondable rafale
Qui s'engouffre, en chantant, sous l'arche triomphale.
C'est le Retour !... C'est lui qui revient ! Ce sont Eux !
Eux ! qu'un peuple incliné doit contempler, honteux
De ne pouvoir, devant le sceptre égal des armes,
Pour clamer son bonheur, que répandre ses larmes !
Ce sont Eux qu'un souffle héroïque a pressentis ;
Ils viennent, brisant l'air d'un vivant cliquetis :
Printemps lourd de canons, moisson, gerbes de lances ;
C'est la forêt d'azur et d'acier qui s'avance...
Ce sont Eux ! Ce sont Eux ! Ils en sont revenus,
Ils ont tenu la gloire au bout de leurs doigts nus,
Ils peuvent s'admirer au miroir de leurs sabres
Quand, fiers de les porter, leurs chevaux qui se cabrent
Hennissant de plaisir s'en vont, caracolant !
Ils viennent comme ils sont partis, le même élan
Les anime, ceux-là qui, sous le feu des cuivres,
Passent si simplement qu'on n'ose pas les suivre !
Ce sont Eux qu'un peuple attendait et qu'il reçoit,
Eux que chacun accueille un peu chacun pour soi,
Eux dont les poings fermés et tendus nous protègent
Et qui vont, se faisant l'un à l'autre, cortège !
Eux que l'on aperçoit de loin, confusément,
Sans qu'on distingue encor, tant le bonheur nous ment,
Si celui qu'on attend est bien parmi les autres
Au rang où revivront et nos Morts et les vôtres,
Puisque tous, grossissant l'inexprimable flux
Où l'on reconnaîtra ceux qui n'y seront plus,
Reprendront, ce jour-là, leur place accoutumée
Pour gravir le chemin de la plus Grande Armée !
Mais, si les Disparus renaissent, si les Morts
Mêlent aux survivants leurs spectres fiers et forts,

Quelle place auront donc, ce jour, dans la cohorte,
Tous ces crucifiés que la douleur escorte?
Oh ! ne devraient-ils pas, ceux-là, comme l'on vit
Les Aigles d Austerlitz qui revenaient, suivis
Des vainqueurs apportant leur gloire réciproque,
Lambeaux éblouissants, miraculeuses loques,
Oh ! ne devraient-ils pas, comme claquant au vent,
Précéder les héros, ces étendards vivants,
Conservant dans leurs plis la sublime assurance
D'être éclaboussés par de la terre de France.
Alors, en un sabbat vertigineux et fou,
Ils seraient là, debout, délivrés, tous, oui, tous,
Ayant réalisé sans savoir ni comprendre,
Le miracle de voir, de marcher et de prendre.
Ils seraient là, debout, enfiévrés, éperdus,
Ressuscités d'un jour qui ne s'expliquent plus
Comment l'ombre devient pour les uns, l'auréole,
Combien le geste est cher que les doigts joints consolent,
Combien la terre est douce où résonnent les pas !
Aussi, jarrets tendus, ivres, levant les bras,
Tel David avançant devant l'ombre de l'Arche,
Ce serait une Danse et non plus une Marche !
Mais cette arche, devant laquelle ils danseraient,
Ébats échevelés, sans rythme et sans arrêts,
Cette arche-là serait plus que rare et que sainte,
Victoire jaillissant d'une matière éteinte,
Et qu'au monde il faudrait, hymne fervent et doux,
Contempler à la fois à genoux et debout !

L'OMBRE AFFLIGÉE.

O ! Déesse de Paix ! marbre de Samothrace,
Où des doigts inconnus ont laissé comme trace
La puissance d'unir par la force des mains
L'Étincelle divine à notre souffle humain,
Tu représenteras, ainsi qu'hier, demain,
Le cycle impassible des Races.

L'OMBRE DÉSOLÉE.

Flambeau de gloire au seuil d'un Temple ou d'une Église,
O Toi, dont le nom seul rayonne et symbolise

La palme grecque et les lauriers que nous portons,
Mêmes casques fixés sous les mêmes mentons,
Évoquant à la fois l'aube de Marathon
Et le soir de la Marne grise.

L'OMBRE DOULOUREUSE.

Mais statue écornée, incomplète et blessée,
Au bord d'un escalier de pierre, délaissée,
N'est-ce pas toi, sublime, un jour, qui te penchas
Sur notre Ile de France, et, signe de rachat,
La délivrant du flot, brusquement l'arracha
A l'étreinte à demi brisée.

L'OMBRE BIENFAISANTE.

Par quel miracle alors, sans bras, ni pieds, ni tête,
Peux-tu porter en toi ce si bel air de fête,
Et répandre d'un coup tant de félicité?
En te voyant, on sent comme un souffle d'été,
Et vous, vous oubliez que vous avez été
O morts... vous croyez que vous êtes !

L'OMBRE CONSOLATRICE.

Comment enfin, par quelle audace bienfaisante,
Et sans qu'une couronne à ton front soit présente,
Se peut-il que devant ta grande infirmité
Notre raison t'achève au marbre complété,
Et que l'on croit que c'est toute l'Éternité
Que devant nous tu représentes?

L'AME DE LA VICTOIRE.

Pourquoi? Regardez-la, vous qui ne voyez pas,
Courez vers Elle, vous, sous vos jambes inertes,
Vous, immobilisés, en lui tendant vos bras
Cueillez et portez-lui la palme antique et verte !

La flamme qui l'anime et qui, d'Elle, jaillit,
Sème tout autour d'Elle une allégresse telle,
Que l'espace étourdi n'a jamais tressailli
De cette angoisse là qu'on voudrait immortelle !

Le vent qui passe et qui, de son souffle l'emplit,
Fait frémir sa tunique où, lourd, son sein s'oppresse,
On dirait qu'un drapeau la drape et que ses plis
A force de flotter s'érigent et la dressent !

Et ce souffle est si grand qui gonfle son élan
Qu'en la voyant surgir on attend comme un geste
De deux bras élancés, miraculeux et blancs,
Dont la trace dans l'air s'immobilise et reste.

Ainsi vous qu'emprisonne un chapelet de deuils,
Vous portez votre croix, allègres mais sévères,
Où vos membres brillaient, se dresse quelque écueil,
Brisant l'ascension de vos rudes calvaires !

Comme Elle vous vivez, dominant l'horizon,
Et plus vous êtes grands, plus la douleur vous ronge,
Vous, au clair de nos cœurs, que nous divinisons,
Vous dépassez encor l'ombre qui vous prolonge !

Elle et Vous ! Son granit se fond en votre chair :
Ses blessures d'hier, les vôtres, sont les mêmes,
Mais votre mal nous est plus sensible et plus cher,
Et c'est vous qu'on admire en Elle et que l'on aime !

L'hommage qu'on lui doit et les mots qu'on lui dit,
Les gerbes qu'on lui tresse et les chants qu'Elle inspire,
Versent en votre enfer un peu de paradis,
Puisque c'est pour vous seuls que nos lèvres soupirent.

Et vous vivrez alors, Héros démesurés,
Comme Elle a flamboyé, souvera ne et féconde,
Dans l'éclat de sa gloire et dans ses plis pourprés,
Car, si sa forme enfin, fait ombre sur le monde,

Si sa structure inspire, aux yeux réconfortés,
Sous des contours brisés, autant de certitude,
Tant de mouvement dans tant d'immobilité,
Tant d'indulgence sous des lignes aussi rudes,

Si, sans regards, sans voix, sans pieds, sans mains, sans bras,
Elle offre à vos tourments son refuge fidèle,
C'est qu'au marbre où le cœur d'un monde entier vibra
La *Victoire* a des ailes !

(*Au dernier vers,* l'Ame de la Victoire *d'un geste ample et infini évoque le mouvement des ailes tandis que le rideau se referme.*)

JACQUES BRINDEJONT

Juillet 1915-juillet 1918.

DÉCEMBRE 1812

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

LE DÉPART

I

Depuis le 6 novembre, depuis qu'il connaissait ce qu'on nomma l'affaire Malet ou l'affaire du 23 octobre, Napoléon projetait de regagner Paris pour raffermir son pouvoir qu'il jugeait ébranlé. Certains avaient deviné son dessein. Le capitaine Rigau remarquait qu'il était hanté par l'idée du retour. Des généraux disaient, sans dissimuler leur joie, qu'il allait sans doute précipiter la retraite, qu'il prendrait les devants, qu'il resterait désormais en France pour veiller à la sûreté intérieure de son Empire. Quelques-uns crurent même que la conspiration de Malet était une fable, un prétexte que Napoléon avait imaginé pour quitter des troupes dont il ne pouvait alléger les souffrances. Ses ennemis, eux aussi, soupçonnaient son prochain départ. Le *Courrier de Londres* déclarait dans son numéro du 3 novembre que Bonaparte profiterait de l'événement pour revenir à Paris, et Malet, arrêté, avait avoué qu'il comptait sur la prompte arrivée de Napoléon, qu'il l'aurait fait fusiller à Mayence.

Durant la seconde moitié de novembre, à mesure que grandissait le danger, les serviteurs dévoués de Napoléon souhaitaient qu'il ne fût plus à l'armée.

A Tolotchin, dans la nuit du 22 au 23, Daru, craignant que l'Empereur ne fût pris par les Russes, lui disait : « Sire, à parler franchement, l'Empereur nous embarrasse, et je voudrais pour nous comme pour lui qu'il pût, par les airs ou autrement, puisque la terre est fermée, gagner la France, d'où il nous sauverait bien mieux qu'en demeurant avec nous. »

Gagner la France et de là sauver l'armée en péril, ces mots de Daru se gravèrent dans l'esprit de Napoléon.

La Bérésina fut franchie, mais la situation restait critique. L'armée était éparse, l'armée avait faim. Pourrait-on, à Vilna, la rallier et lui donner des vivres? Ne faudrait-il pas la pousser, l'abriter derrière le Niémen?

Aussi, le 29 novembre, de Zanivki, après le passage de la Bérésina, Napoléon demandait-il à Maret[1] s'il devait partir sur-le-champ. « Dans cet état de choses, écrivait-il, je crois ma présence à Paris nécessaire pour la France, pour l'Empire, pour l'armée même ; dites-m'en votre avis. »

Maret répondit que l'intérêt de la France et de l'Empire n'exigeait pas le départ de Napoléon. Tant que l'Empereur serait à l'armée, elle surmonterait tout; la présence de l'Empereur était la seule force réelle, la seule force d'opinion qu'elle eût gardée; « ce n'est pas sans effroi, ajoutait Maret, que je considère l'armée abandonnée à elle-même ».

Daru, également consulté, fit une réponse semblable. Il ne redoutait plus pour Napoléon la capitulation et la captivité; mais il sentait que l'Empereur retenait chacun dans le devoir, qu'au lendemain de son départ il n'y aurait plus d'armée.

Les deux administrateurs avaient raison : Napoléon seul mettait encore de l'ensemble dans la machine militaire, si désorganisée qu'elle fût.

Pourtant, lui aussi avait raison.

Il ne savait ce qu'on faisait, ce qu'on disait à Paris. Non qu'il eût peur des Bourbons dont personne à cette époque n'aurait voulu. Mais peut-être appréhendait-il les manœuvres

1. Maret, duc de Bassano, ministre des Affaires étrangères, était, comme on sait, à Vilna.

du parti qu'on appelait le parti Talleyrand. Quelques « hommes forts », a rapporté un contemporain, ne pouvaient ils se débarrasser de l'Empereur sans recourir aux armes? Ils n'avaient qu'à proclamer Napoléon II sous la régence de sa mère, à demander la médiation de l'Autriche et de la Prusse, à conclure la paix que la France entière désirait [1]. Napoléon, en regagnant Paris, coupe court à de pareilles entreprises.

Lorsqu'il atteint Molodetchno, le 3 décembre, il n'a pas de nouvelles depuis Krasnoï, c'est-à-dire depuis dix-sept jours. Mais, dans cette journée du 3 décembre, vingt estafettes arrivent à la fois : de peur de tomber dans les mains de l'ennemi, elles n'avaient osé dépasser Vilna, et elles apportent toutes les lettres écrites de Paris du 1er au 19 novembre.

Napoléon n'est plus, comme il s'exprimait, dans l'obscur de tout, et il voit la communication assurée, la route libre; l'auditeur Forget qui vient de Paris avec le portefeuille des ministres, affirme que du Rhin au Niémen tout est tranquille : la torpeur, l'engourdissement de l'hiver.

C'est pourquoi, à Molodetchno, l'Empereur prend la résolution de se mettre en route pour Paris. Il ne peut rester plus longtemps si loin de sa capitale. Durant la retraite, sur les routes affreuses de Russie et dans de méchants gîtes, il n'a pas cessé de réfléchir au tragique événement du 23 octobre ; il veut en approfondir les causes ; il veut trancher le différend entre le ministre de la Guerre et le ministre de la Police, entre Clarke et Savary qui rejettent la faute l'un sur l'autre. A ses yeux, écrit-il le 5 décembre à l'archichancelier Cambacérès et à Savary, l'état-major a tout sauvé. Pourquoi Savary est-il fâché contre Clarke? Quoi de plus ridicule que cette querelle? Les démêlés de Savary avec l'état-major ne sont-ils pas pitoyables, injustes, impolitiques? Mais il a décidé de prononcer à Paris même, après mûr examen. Il marque à Cambacérès et à Savary qu'on aura bientôt de ses nouvelles plus en détail, sur toutes les affaires, et à son retour, au milieu des plus graves préoccupations, il saura s'enquérir des moindres circonstances du complot.

1. « Je vois, écrivait alors Joseph de Maistre, un parti constitutionnel de quelques ambitieux qui s'empareront du poupon pour régner par une régence. »

Peut-être se souvient-il alors des mots qu'il prononçait à Krasnoï le 17 novembre : « J'ai assez fait l'Empereur, il serait temps de faire le général. » Ces mots, il les retourne : il a assez fait le général, il serait temps de faire l'Empereur. N'est-il pas l'homme sur qui repose le destin de la France? Ne doit-il pas reprendre d'une main ferme les rênes de ce gouvernement que Malet, avec si peu de moyens et avant même que le désastre de Russie soit connu, a failli renverser? Qu'il ramène en personne son armée. Est-il sûr de regagner la France promptement et sans obstacle? Que de marches à faire, que de dangers à courir, et combien de jours, de semaines s'écouleront avant qu'il soit à Paris ! Et peut-il reparaître vaincu, humilié en Lithuanie, en Pologne, en Prusse? Non. Quitter dès l'instant son armée, cette armée qu'un froid terrible dissout et détruit, c'est la sauver, c'est la venger. Qui, sinon lui, pourra prendre les dispositions qui la rendront capable d'agir? Qui, sinon lui, pourra lever et réunir les troupes indispensables? Qui, sinon lui, pourra créer, organiser en trois mois les forces nécessaires? A Paris, il prépare et la paix et la guerre. De Paris, il surveille la politique des puissances, qu'elles soient liées à sa cause, ou hostiles, ou simples spectatrices de la lutte. De Paris, il impose à l'Europe. Au reste, les débris qu'il laisse à quelques lieues de Vilna, ne sont pas sacrifiés : couverts par Macdonald, par Augereau, par Durutte, Reynier et Schwarzenberg, ils auront, dès qu'ils entreront en quartiers d'hiver, une attitude encore redoutable.

Mais il faut se presser ; il faut sur-le-champ s'éloigner, et sans retard, malgré les risques de la route, se rendre audacieusement à Paris ; il faut échapper aux Cosaques ; il faut faire seul et incognito quatre cent lieues de chemin avant que rien ait transpiré de ses revers ; il faut traverser l'Allemagne avec la rapidité d'un courrier avant que les patriotes aient le temps de lui tirer un coup de fusil ; il faut soudainement, comme par miracle, apparaître dans Paris avant que les mécontents aient le loisir de se concerter; il faut, par le prestige de cette subite apparition, frapper les esprits et relever les courages; il faut se montrer dans le moment où le public connaîtra le désastre, annoncer à la fois le mal et le remède, dire lui-même que tout est perdu, mais qu'il arrive pour tout rétablir.

Le 3 décembre, à midi, il révèle à Duroc et à Daru le parti qu'il a pris, le plus court et le meilleur : il se rend à Paris.

Duroc est du voyage ; il ne fait pas d'objection.

Daru persiste à croire que l'Empereur ne devrait pas quitter l'armée ; la situation n'est plus aussi alarmante, l'ennemi n'intercepte plus les communications, les renforts vont arriver. Napoléon répond que d'autres peuvent diriger une déroute, que son devoir est d'aller combattre à Paris l'effet que produira la nouvelle de son échec, d'arrêter les défections qui pourraient avoir lieu, de contenir l'Autriche et la Prusse dont la fidélité n'est pas sûre, de rassembler une seconde armée pour secourir celle qui recule devant l'hiver et non devant les Russes.

II

Il a décidé de partir le surlendemain, dans la nuit, du quartier général de Smorgoni. Caulaincourt fera secrètement les préparatifs ; le trésorier Peyrusse lui remettra une somme de cinquante mille francs et donnera le 5 décembre à Duroc un million en lettres de change.

Le 3, l'Empereur reste à Molodetchno dans le château du prince Oginski. Depuis nombre d'années, ce château n'est pas habité. On n'ose pas allumer le poêle dans la chambre de Napoléon, mais on y fait un grand feu de cheminée. C'est là qu'il étale ses cartes et ses papiers ; là qu'il dicte ce 29e bulletin dont la publication précédera son arrivée à Paris ; là qu'il dort, enveloppé dans ses fourrures, étendu devant la cheminée, sur un canapé. La chambre devint historique. Les généraux russes, Langeron, puis Koutouzov, y couchèrent. Le 4 décembre, le concierge montrait à Langeron les découpures du papier dont les secrétaires s'étaient servis pour envelopper le fameux bulletin. On lisait sur le chambranle de la cheminée ces deux mots écrits au crayon : *Napoléon premier*. Après le départ de Koutouzov, une main inconnue ajouta ces deux autres mots : *et dernier*.

De Molodetchno, l'Empereur expédie un courrier à Maret. Son ministre devra venir à sa rencontre et le renseigner par les pièces et documents même sur tout ce qu'il y a à Vilna

et à Kovno, vivres, habitants, armes, chevaux, trésor. Il fera placer des relais et escortes pour trois voitures entre Smorgoni et Vilna. Il annoncera qu'il se rend à Varsovie et il enverra dans cette ville le corps diplomatique : l'armée n'est pas belle à montrer ; il faut donc écarter de Vilna les ministres et agents étrangers. Il donnera l'ordre au régiment de marche parti de Königsberg de séjourner à Kovno, et il arrêtera la 34e division ou division Loison qui devait se porter de Vilna sur Ochmiana, de peur qu'on ne puisse la nourrir et qu'elle ne se débande comme le reste de l'armée. Il songera qu'on ne peut assurer les quartiers d'hiver à Vilna sans assurer les subsistances, et qu'autrement l'évacuation s'impose, que Smorgoni n'a pas le quart des approvisionnements annoncés, qu'Ochmiana ne renferme que très peu de ressources, qu'il faut par suite avoir à Vilna force pain et force biscuits, et obtenir de la boulangerie quatre-vingt mille rations par jour.

III

Le 4, à neuf heures du matin, Napoléon quitte Molodetchno pour aller dans l'après-midi, à trois heures et demie, à six lieues de là, loger au bourg de Benitsa dans le château du comte Zoçal. C'est un très beau château, bien meublé, et les officiers d'ordonnance y jouent au billard !

Mais voici qu'arrive le gouverneur de Vilna, Hogendorp. L'Empereur lui avait ordonné le 30 novembre de venir à sa rencontre pour retracer l'état des choses, puis, le 3 décembre, de rester à Vilna où sa présence était nécessaire. Mais Hogendorp était déjà parti. Il a voyagé difficilement : son escorte, dont les chevaux s'abattent à chaque instant sur la glace, laisse la moitié des hommes en route ; sa voiture verse, et, au milieu de la foule des fugitifs qui gagne Vilna, elle ne peut avancer qu'avec lenteur pour ne pas écraser les morts et ne pas culbuter les vivants.

L'Empereur, assis près d'un bon feu entre deux bougies, fait à Hogendorp question sur question. Le général répond que Vilna contient une quantité d'effets d'habillement et assez de vivres pour nourrir cent mille hommes pendant trois mois.

Napoléon ne le croit pas, et il dit à Hogendorp qu'il se rend à Paris, le charge de fournir jusqu'à Kovno chevaux et escortes.

Après s'être concerté avec Caulaincourt, Hogendorp regagne Vilna. Sur son chemin, il trouve dans les villages un régiment de lanciers polonais et deux régiments de cavalerie napolitaine qui devront assurer les escortes impériales. Il commande des relais et met des détachements à chaque maison de poste pour empêcher que les chevaux ne soient pris par d'autres que Caulaincourt. Il donne ses instructions à la 34e division ou division Loison qu'il rencontre à Ochmiana et qui n'a pas reçu le contre-ordre de l'Empereur. C'est Gratien qui, en l'absence de Loison, mène la division, et Hogendorp informe Gratien que l'Empereur va passer, qu'il devance ses troupes à Vilna, que toute manifestation, toute acclamation est interdite.

Ce fut à Benitsa, dans la soirée, que Napoléon régla tout ce qui concernait l'armée. Qui la conduirait? Serait-ce Murat ou Eugène? L'Empereur n'hésita guère. Si Eugène avait plus de dévouement, plus de mesure et de sérieux, Murat imposerait davantage : il était roi ; les soldats admiraient son air martial et sa valeur bouillante ; les officiers disaient qu'il personnifiait à leurs yeux l'idéal ou, selon le mot du temps, le beau idéal du courage. Napoléon décida que Murat, prenant le titre de lieutenant général, exercerait le commandement.

Le sage Eugène se fâcha. Il déclara qu'il ne s'emploierait qu'avec peine pour la gloire d'un autre prince dont il connaissait l'inimitié ; il voulut regagner incontinent l'Italie. L'Empereur le calma : « Faites votre devoir, lui dit-il, et reposez-vous sur moi ; ne doutez jamais de mes sentiments paternels. » Il savait qu'Eugène serait soumis, zélé, et il comptait que ses maréchaux auraient même soumission et même zèle.

Murat essaya de se dérober. Il avait dit à Cambacérès avant de partir pour l'expédition de Russie : « L'Empereur ne voit pas l'Europe prête à fondre sur lui, l'Autriche qui chancelle, la Prusse qui conspire, la Confédération qui n'attend que le moment de secouer le joug. Pourtant je suivrai l'Empereur et peut-être me ferai-je tuer. Mais, si j'en reviens, je dois me rappeler que je suis époux et père et que, comme roi, j'ai des devoirs à remplir. »

Il objecta donc à Napoléon, dès le 3 décembre, qu'il n'était pas fait pour administrer une armée et qu'il avait un royaume, une femme, des enfants. Ce jour-là n'écrivait-il pas à sa fille qu'il marchait continuellement, qu'il était bien maigri et bien fatigué, qu'il se trouvait malheureux d'être si loin de sa bonne famille?

Mais Napoléon sentait qu'il aurait besoin de Murat. Depuis l'abandon de Moscou il le ménage, le caresse. Dans le bulletin qui retrace la journée de Taroutino, il a vanté le roi de Naples, sa bravoure, son habitude de la guerre, sa présence d'esprit, et assuré que ce prince s'est dans toute la campagne montré digne du rang suprême. Il le cite dans le 29e bulletin et le représente à la France et à l'Europe comme chef de cet escadron sacré qui ne perdait pas de vue les mouvements de l'Empereur. Durant la retraite, Murat n'a pas en effet quitté Napoléon. Il est son courtisan plus encore que son compagnon. Il lui donne le bras; lorsque l'Empereur est froid et taciturne, Murat se décourage, s'attriste, et le moindre sourire, la moindre attention le rengage, le transporte. Il mande à sa femme que l'Empereur est bon, très bon, tout à fait bon pour lui : « L'Empereur veut me conserver auprès de sa personne, ne plus m'exposer que pour une grande bataille. Je suis auprès de lui, je voyage avec lui, je mange avec lui, il me traite avec une bonté extrême. Juge de mon bonheur ! » Le bonheur d'être avec Napoléon et de cheminer à ses côtés ! Murat redouterait-il que ses lettres soient lues par le cabinet noir? Ou bien aurait-il peur que Napoléon ne le laisse pas longtemps sur le trône de Naples, ne le sacrifie pour faire la paix? Quoi qu'il en soit, l'Empereur ne peut consentir, le 3 décembre, que Murat s'éloigne. Quel exemple pour les maréchaux qui désirent tous regagner la France au plus tôt! Murat profite adroitement de la circonstance; il remontre que ce commandement accepté mérite des compensations, qu'il ne suffit pas de mettre la maison et les équipages de l'Empereur à sa disposition, et la veille, même le jour du départ de Napoléon, que de faveurs il sait obtenir : la principauté de Pontecorvo pour un de ses fils ; le remplacement de Durant, notre ministre à Naples, par le maréchal Pérignon ; une vingtaine de licences qui donneront à Naples du sucre et du café ; l'autorisation de

ne plus construire de vaisseaux ; un emploi lucratif pour son neveu, l'auditeur Lafont !

Daru restait intendant de l'armée et Berthier major général. Mais Berthier tomba dans le désespoir. Il voulait à toute force accompagner l'Empereur; il disait en pleurant qu'il vieillissait, que sa santé s'altérait, qu'il ne s'était jamais séparé de son souverain depuis seize années. Même au dernier moment, il supplia l'Empereur de l'emmener. Napoléon parlait souvent de la bêtise de Berthier, cet oison dont il avait fait une espèce d'aigle. Cette fois encore, il ne se contint pas. Il tança rudement son major général, le traita d'ingrat et de lâche : « Cela ne se peut pas. Il faut que vous restiez avec Eugène et Murat. Je sais que vous n'êtes plus bon à rien ; mais on ne le croit pas, et votre nom fait de l'effet sur les soldats. » Berthier eut vingt-quatre heures pour se décider : s'il désirait s'en aller, il se retirerait pour toujours dans ses terres, il ne verrait plus ni Paris ni l'Empereur. Le pauvre homme se résigna. Mais, disait Hogendorp qui n'y comprenait rien, il était de fort mauvaise humeur.

Ce fut à Benitsa que Berthier remit à Murat l'instruction de réorganisation tracée par Napoléon. Le lieutenant général de l'Empereur peut apporter à cette instruction les changements exigés par les circonstances. Mais Napoléon croit qu'il est bon de réunir les Wurtembergeois et les Westphaliens à Olitta sous les ordres de Junot, les Polonais à Varsovie, les Lithuaniens à Kovno, et de mettre tout le reste de l'armée autour de Vilna dans une ligne de cantonnements et à une distance convenable pour pouvoir vivre. Le 9e corps sera dissout. Davout commandera le 1er corps; Victor, le 2e, augmenté des brigades de Bade et de Berg ; Ney, le 3e, augmenté de la légion de la Vistule et de la 34e division ou division Loison; Eugène, le 4e corps, augmenté de la division Heudelet. Les dépôts généraux de la cavalerie seront à Königsberg et, pour la garde, à Elbing. L'artillerie et les transports militaires se réorganiseront de même à Elbing, à Königsberg, à Varsovie, suivant les lieux où seront les chevaux de remonte.

IV

Le 5 décembre, à neuf heures du matin, l'Empereur partait de Benitsa, et, à deux heures de l'après-midi, après avoir cheminé cinq lieues et demie, il arrivait à Smorgoni.

Là, par des décrets datés soit de Benitsa, soit de Smorgoni, il fait connaître les avancements et les grâces qu'il accorde à ses entours.

Belliard devient colonel général des cuirassiers.

Haxo, promu général de division, est nommé commandant en chef du génie, à la place de Chasseloup qui regagnera Paris.

Monthion, Bordesoulle, Beaumont dit Carrière, Roussel d'Hurbal sont généraux de division; Flahaut, d'Audenarde, Vallin, César de Laville, généraux de brigade.

Les officiers d'ordonnance de l'Empereur reçoivent une gratification de six mille francs. Ils restent au quartier général; mais ils apporteront à Paris des nouvelles de l'armée tous les deux jours; les uns passeront par Varsovie, les autres par Danzig, et ils s'arrêteront deux jours, soit à Varsovie, soit à Danzig, pour instruire l'Empereur de ce qui se fait et de ce qui se dit.

Les aides de camp reçoivent une somme de trente mille francs. Ils ont des missions. Tous emportent le 29e bulletin pour connaître le langage qu'ils doivent tenir. Tous écriront chaque jour à l'Empereur.

Narbonne se rend à Berlin où il verra le roi de Prusse.

Rapp contribuera de tous ses moyens à rallier l'armée autour de Vilna, et, au bout de quatre jours, il ira reprendre sesfonctions de gouverneur à Danzig.

Lauriston inspectera la forteresse de Modlin et stimulera les autorités de Varsovie, ordonnera de rassembler des vivres, de lever et d'armer la confédération de la noblesse.

Lebrun, duc de Plaisance, ne quittera pas l'armée avant une semaine et mandera quotidiennement par l'estafette ce qui se passe; il doit demeurer cinq ou six jours à Varsovie.

Reste à convaincre les maréchaux que le départ de l'Empereur est indispensable.

Faut-il admettre que la veille ou l'avant-veille, à Molodetchno ou à Benitsa, Napoléon ait jugé bon de simuler quelque répugnance et de faire croire qu'il s'éloignait de son armée à contre-cœur? Il semble hors de doute qu'il joua cette comédie. Bessières causait avec lui et, de son propre chef, conseillait de partir. Napoléon feignit l'indignation, déclara que c'était être son plus mortel ennemi que de lui proposer pareille chose, et mit l'épée à la main comme s'il voulait dans sa colère se jeter sur le maréchal. Sans se troubler, Bessières dit à l'Empereur : « Sire, quand vous m'auriez tué, il n'en serait pas moins vrai que vous n'avez plus d'armée et que vous ne pouvez plus rester ici parce que nous ne pouvons plus vous garder. »

Il était évident que tous les maréchaux pensaient comme Bessières. Dans la soirée du 5 décembre, Napoléon réunit Murat, Eugène, Berthier, Ney, Lefebvre, Mortier; Davout et Bessières. A mesure qu'ils arrivaient, il exposait rapidement à chacun les motifs de sa résolution. Il alla au-devant de Davout. « Pourquoi ne vous vois-je plus? M'avez-vous abandonné? — Sire, je croyais vous déplaire. — Mais non. » Et l'Empereur demanda au maréchal quel chemin il devait prendre. Davout, enhardi, eut l'idée de remarquer que Napoléon avait tort de laisser le commandement au roi de Naples, que mieux valait le confier au prince Eugène. Mais Davout ne s'entendait pas avec Murat. L'Empereur ne regarderait-il pas son observation « comme l'effet de petites passions »? Davout préféra se taire. Du moins il approuva le voyage : l'Empereur, une fois à Paris, pourrait réparer le mal que le froid et les privations avaient fait à l'armée.

Napoléon retint les maréchaux à souper et les combla d'éloges : « Chacun de nous a fait des fautes. Il n'y a qu'Eugène qui se soit conduit comme un vieux capitaine. Quant à moi, j'ai été téméraire, je suis resté trop longtemps à Moscou. Mais si j'étais né sur le trône, si j'étais un Bourbon, il m'eût été facile de ne pas faire de fautes. »

Après le repas, il fit lire par Eugène le 29e bulletin. Il répéta qu'il partait cette nuit même avec Caulaincourt, Duroc et Lobau ; qu'à Paris il pouvait tout ; qu'il saurait, de Paris, brider les Autrichiens et les Prussiens; que ces alliés équi-

voques ne bougeraient pas lorsqu'ils le verraient à la tête de la nation et de 300 000 soldats. Les maréchaux lui répondirent — et lui-même nous a transmis cette réponse — : « Allez-vous-en, vous n'avez plus rien à faire ici, c'est en France que vous êtes nécessaire. » Il les félicita de leur esprit qui, disait-il, était vraiment monarchique, et il leur donna ses derniers ordres : rallier l'armée à Vilna et y prendre les quartiers d'hiver ; couvrir ainsi Kovno pendant que les Autrichiens, placés sur le Niémen, protégeraient Brzesc, Grodno et Varsovie ; si les troupes ne pouvaient tenir en deçà du Niémen contre les attaques des Russes, défendre à droite Varsovie, et, s'il se pouvait, Grodno, tandis que le reste, en ligne derrière le fleuve, garderait Kovno comme tête de pont; évacuer tout de Vilna et de Kovno pour avoir les mouvements libres, et envoyer à Danzig ce qu'on aurait de plus précieux. « J'ai nommé, conclut-il, le roi de Naples mon lieutenant général ; il commandera l'armée pendant la rigoureuse saison, et je compte que vous lui obéirez comme à moi, que le plus grand accord régnera entre vous. »

A huit heures du soir, il s'éloignait après avoir embrassé ses maréchaux et salué d'un triste sourire la foule des généraux et autres officiers qui faisaient la haie et observaient un respectueux silence. Un de ses derniers mots fut pour Murat : « A vous, roi de Naples ! » lui dit-il. C'est ainsi qu'à Austerlitz, lorsqu'il avait su que l'ennemi se portait sur notre droite, il avait crié à Soult : « A vous la balle, maréchal Soult ! »

V

Quelques soldats jugèrent qu'il les avait lâchement abandonnés. Devait-il délaisser ceux qu'il nommait ses enfants? Il fuyait comme en Égypte !

Mais l'armée était dans un tel état de faiblesse et de langueur que le départ de Napoléon ne fit sur elle que très peu d'effet. On l'apprit par un ordre du jour signé de Berthier et daté le 8 décembre du quartier général de Miedniki, lorsque l'hiver, redoublant de rigueur, semblait combattre plus que jamais pour les Russes, et, au milieu des plus cruelles souf-

frances de tout genre, on ne pensait guère à dire du bien ou du mal de l'Empereur : on n'avait d'autre souci que de n'être pas « cosaqué ».

Généraux, colonels, officiers, tous jugeaient que Napoléon était souverain avant d'être général, que la politique exigeait son retour, qu'en de telles circonstances le chef de la nation devait être à Paris.

Fezensac disait qu'il avait bien fait ; Castellane, qu'il empêchait ainsi la révolte de l'Allemagne et qu'il pouvait seul organiser de nouvelles forces ; Chambray, qu'il allait lever une armée pour retenir Prussiens, Autrichiens et confédérés dans son alliance ; Delaborde, que son devoir l'appelait en France sans retard, et qu'il avait comme Empereur à Paris dix fois plus de valeur que dans son armée fugitive ; Mathieu Dumas, qu'il ranimerait les esprits et créerait des ressources ; Roguet, que dans cette crise sa présence serait plus utile à Paris qu'en Pologne ; Griois et Vionnet, qu'il avait pris l'unique moyen de sauver ce qui lui restait de troupes ; Van Dedem, que si Napoléon avait demandé son avis, il lui eût conseillé de décamper.

Si frondeur que l'on fût et malgré l'habitude qu'on avait de critiquer tous les actes de l'Empereur, « personne, témoigne Planat, ne s'avisa de blâmer sa résolution ; chacun en comprenait la portée et la nécessité ».

Pas un officier ne doutait qu'une campagne suffirait à Napoléon pour ramener la fortune. On avait confiance en lui ; on craignait seulement qu'il ne fût pris en route ; on trembla lorsque le bruit courut que des partisans russes l'avaient manqué de peu à Ochmiana ; on eut de la joie lorsqu'on sut qu'il était sain et sauf à Paris.

Dès le 7 décembre, le surlendemain de son départ, Murat et Berthier n'écrivent-ils pas à l'Empereur : « Votre Majesté est partie, voilà le principal. Que Dieu vous accompagne ! Soyez bien persuadé du bonheur que votre armée éprouvera de vous savoir en France » ? Ils rayonnent tous deux lorsque l'estafette leur apprend que Napoléon a passé par Mayence ; ils s'assombrissent lorsqu'elle manque durant cinq jours ; ils exultent lorsqu'elle annonce que l'Empereur est aux Tuileries.

Davout exprimait les mêmes sentiments. Il marquait à sa femme ainsi qu'à Duroc qu'il lui tardait d'apprendre l'arrivée de l'Empereur, que cette nouvelle serait agréable au dernier des soldats, et, lorsqu'il eut la nouvelle, il s'écria que les habitants de la France devaient être dans l'allégresse, que les épreuves subies par l'armée après le départ de son chef semblaient maintenant insignifiantes : « Je n'avais plus d'inquiétude depuis son passage à Dresde, mais la certitude de son entrée en France m'a fait un vif plaisir. »

Gouvion-Saint-Cyr, dans sa manière piquante, perçante, originale, a peut-être le mieux jugé le parti qu'avait pris Napoléon. Il rappelle d'abord que l'Empereur avait d'autres devoirs que ceux d'un général en chef. Puis il remarque que Napoléon n'avait pas dans la guerre défensive la même supériorité que dans la guerre offensive ; que, par suite, Napoléon, ne pouvant plus faire la guerre qui convenait à son génie, n'eût pas diminué de beaucoup les maux de son armée et n'aurait été que spectateur des derniers désastres. Il était donc préférable, conclut Saint-Cyr, qu'on pût accuser des suprêmes revers un autre que lui, et lorsqu'on voit ce qu'il avait déjà créé de moyens vingt jours après son arrivée à Paris, on doit avouer que son brusque départ était un acte de sagesse.

VILNA ET VARSOVIE

I

Coiffé d'un bonnet de peau de martre, vêtu d'une pelisse verte aux brandebourgs d'or, chaussé de bottes fourrées, Napoléon part de Smorgoni dans un coupé de voyage avec Caulaincourt, et durant la route il prendra le nom de Caulaincourt, duc de Vicence. Le mameluk Roustam est sur le siège. Dans une seconde voiture sont Duroc, duc de Frioul, et Mouton, comte de Lobau ; dans une troisième, Lefebvre-Desnoëttes et trois valets de chambre ; dans un traîneau, le piqueur Amaudru et un Polonais qui servira d'interprète, le comte Dunin Wonsovicz, le héros de cette course dramatique,

un homme de quarante ans, intelligent, courageux, dévoué, naguère aide de camp de Zayonchek, et alors capitaine dans les chevau-légers de la garde; — Wonsowicz dont l'Empereur, lorsqu'il voulut reconnaître le Niémen, avait mis le manteau bleu et le bonnet cramoisi bordé d'agneau noir; Wonsowicz qui fut chef d'escadron au mois d'octobre 1813 et colonel après la campagne de 1814; Wonsowicz qui devait épouser la comtesse Potocka, défendre en 1831 comme chef de brigade le gouvernement national polonais, et mourir nonagénaire en 1864. — L'escorte qui n'ira que jusqu'à Ochmiana, se compose de trente chasseurs de la vieille garde, au manteau vert foncé et aux immenses kolbacks d'ourson noir; ce sont les plus valides et les mieux montés; Lefebvre-Desnoëttes, leur colonel, les a choisis.

L'Empereur arrive à dix heures du soir à Ochmiana. Il y trouve la division Loison commandée par Gratien. Ce sont des troupes allemandes; elles regardent avec admiration l'homme qui décide du destin de l'Europe, et, sans leurs officiers, elles le salueraient de leurs acclamations. Gratien, son lieutenant Viviès et les colonels des régiments forment un demi-cercle à la portière de la voiture impériale. Ils parlent et du froid et de l'ennemi qui vient de les assaillir dans Ochmiana même. A la tombée de la nuit, un partisan russe, le colonel Seslavine, débouchant par des chemins de traverse, a soudain pénétré dans la ville; il ignorait qu'elle était occupée, et il a été chassé sur-le-champ; mais il bivouaque à cinq quarts d'heure de la grande route.

Caulaincourt et Duroc s'alarment. Les Cosaques connaîtraient-ils le départ de l'Empereur? Ne vont-ils pas tenter une nouvelle attaque? Sans s'émouvoir, Napoléon ordonne de quitter aussitôt Ochmiana au milieu de l'obscurité. Il se fie aux cent chevau-légers ou lanciers polonais de sa garde qui relèvent les chasseurs et qui forment la nouvelle escorte. « Les Russes, dit-il, ne nous verront pas; il faut toujours compter sur la fortune; sans quoi, on n'arrive à rien. Si nous sommes attaqués, les Polonais sont braves. Marchons! » Il s'adresse à Wonsowicz : « Capitaine, voici mes pistolets, en cas d'un danger certain, tuez-moi plutôt que de me laisser prendre. — Sire, répond Wonsowicz, puis-je traduire aux

chevau-légers en langue polonaise ce que je viens d'entendre? — Oui, faites-leur connaître ce que j'ai dit. » Wonsowicz répète en polonais les paroles de l'Empereur, et les chevau-légers s'écrient d'une voix unanime : « Sire, nous nous ferons hacher plutôt que de souffrir qu'on vous approche ! »

Au bout d'une heure, on se remet en marche. Le mameluk Roustam a pris place dans le traîneau. Wonsowicz est, avec Lefebvre-Desnoëttes, le pistolet au poing, sur le siège du coupé.

L'Empereur avait eu raison de s'éloigner d'Ochmiana durant la nuit. Le ciel était voilé, et les Cosaques ne virent pas la petite troupe. Mais le lendemain, pendant le jour, ils firent quelques hourrahs en deçà et au delà du bourg.

Est-il vrai que Napoléon courut alors un plus grand danger? On a raconté que l'adjudant-major du 132e régiment, un Elbois nommé Lapi, engagea les officiers allemands à frapper l'Empereur ; qu'il leur dit : « Maintenant, messieurs, ce serait le moment! »; que Beulwitz, le futur général, chargé de donner le signal, refusa son concours. L'anecdote est fausse. Beulwitz l'a démentie. Loin d'attenter à la vie du protecteur de la Confédération du Rhin, les officiers allemands l'auraient, sans la défense de leurs chefs, accueilli par des cris d'enthousiasme, et si Lapi a prononcé les mots : « Ce serait le moment », il voulait évidemment dire que l'instant était venu de faire une ovation à l'Empereur et de pousser un vivat.

II

Maret avait ordre de venir au-devant de Napoléon, d'abord à Ochmiana, puis à Smorgoni. Le 6, au matin, l'Empereur le rencontre à Miedniki, et durant le reste du trajet jusqu'à Vilna, le ministre des Affaires étrangères remplace Caulaincourt dans le coupé. Pour gagner du temps, Napoléon n'entre pas à Vilna. Il fait le tour de la ville et descend dans une maison à demi brûlée du faubourg, dit faubourg de Kovno, presque au même endroit où cinq mois auparavant il a quitté Maret en promettant de l'appeler bientôt à Moscou pour négocier la paix.

Les deux hommes s'entretinrent pendant deux heures. Ils réglèrent tout ce qui concernait la politique du moment et la situation de l'armée.

Napoléon dit à Maret que les troupes pourraient se rallier si elles recevaient du pain, des vêtements, des souliers et des armes. Maret lui répondit qu'il avait, grâce à d'énergiques expédients, grâce au zèle de la commission lithuanienne de gouvernement et notamment au comité de subsistances que présidait Tysenhaus, formé des magasins immenses et réuni des approvisionnements considérables : une quantité de fourrages ; du blé qui venait de Samogitie ; du pain, du biscuit et de la farine pour quarante jours ; de la viande sur pied pour 100 000 hommes pendant trente-six jours au moins ; de la bière et de l'eau-de-vie dans une proportion plus grande encore ; trente mille paires de souliers ; un grand nombre de fusils et d'effets d'habillement et d'équipement. « Vous me rendez la vie », s'écria Napoléon.

Selon ses instructions, Maret avait, le 5 décembre, malgré le froid, envoyé les ministres étrangers à Varsovie en assurant qu'il ne tarderait pas à les rejoindre. Mais, puisque Napoléon rentrait à Paris, le ministre des Affaires étrangères l'y suivrait, et il eut ordre de quitter Vilna dès l'arrivée de Murat, de Berthier et de Daru. Il se contenterait d'indiquer à Daru les ressources annoncées, et il rappellerait à Murat et à Berthier les instructions de l'Empereur : tenir à Vilna autant que possible. En outre, il communiquerait aux cours alliées le 29e bulletin, et il expliquerait aux ambassadeurs et ministres de France le départ de l'Empereur : il dirait que l'ennemi souffrait plus que les Français, qu'il n'avait pu les empêcher de passer, qu'ils l'avaient battu chaque fois qu'ils l'avaient attaqué, mais qu'après de si longues marches ils devaient prendre du repos, que par conséquent la présence de l'Empereur n'était plus utile à l'armée et qu'il rentrait dans sa capitale pour administrer son Empire et mettre 300 000 hommes en campagne au printemps prochain, que tous les maréchaux avaient donné respectueusement ce conseil à leur souverain.

« J'espère, dit Napoléon à Maret lorsqu'il remontait en voiture, j'espère que vous réussirez à persuader au roi de Naples qu'il peut faire prendre à la retraite une face nouvelle ;

dites-lui que le salut de l'armée est là, que je compte sur lui ! »

Mais il ne put se défendre d'un sombre pressentiment. Le désordre était déjà grand dans Vilna. Caulaincourt avait demandé une escorte à Hogendorp. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, au milieu d'une foule de cavaliers de toute sorte, que le lieutenant de Hogendorp, Roch Godart, parvint à réunir une soixantaine d'hommes montés.

III

A une heure de l'après-midi l'Empereur quittait Vilna. Il avait d'abord le dessein de passer par Thorn et Berlin. Sur l'avis de Maret, il prit par Varsovie et Dresde : il se méfiait des Prussiens; il voulait relever par sa présence le courage des Polonais et voir son allié le roi de Saxe.

Le 7, à cinq heures du matin, il atteint Kovno. Trente minutes plus tard, pendant qu'il change de chevaux, voici que dans la direction de la porte qu'il vient de franchir, il entend les cris des Cosaques et les coups de fusil que leur tire la garnison. « Avouez, dit-il en riant à ses compagnons, que cette fois nous l'avons échappé belle. »

Mais une neige épaisse couvre le chemin, et la voiture n'avance qu'avec une extrême difficulté. Aussi, à Vilkovitchi, le capitaine Wonsowicz achète au prix de dix mille francs, du sénateur Wybicki, une belle et commode berline montée sur patins de traîneau. Cette berline doit conduire l'Empereur jusqu'à Dresde. Il y entre avec Caulaincourt et Wonsowicz ; le mameluk Roustam se place sur le siège. Duroc et Lobau restent en arrière et ils n'arriveront à Paris que le 21 décembre. Lefebvre-Desnoëttes suit de très loin dans un petit traîneau.

Le voyage se continue à toute vitesse, le 7, par Marienpol, le 8, par Goldap, le 9 par Pultusk.

Le 10, dans la matinée, Napoléon arrive à Varsovie. Il met pied à terre à l'entrée du pont de Praga, et par la rue la plus large, par le faubourg dit de Cracovie où il passa au mois de janvier 1807 une grande revue, à l'heure où ce quar-

tier de la ville est le plus fréquenté, il gagne l'hôtel d'Angleterre dans la rue des Saules. Mais personne ne le reconnaît, personne ne le suit. Qui peut s'imaginer que l'Empereur, qui, selon les feuilles publiques, vient de passer la Bérésina et qui marche sur Vilna, est déjà dans Varsovie?

M. de Pradt, archevêque de Malines, ambassadeur de France, écrivait dans son palais de Brühl, à une heure de l'après-midi, une dépêche à Maret pour lui représenter que le corps diplomatique ne pourrait séjourner à Varsovie, dans une ville ouverte, presque en face de l'ennemi, lorsqu'il vit entrer dans son cabinet un homme de haute taille, coiffé d'un taffetas noir, vêtu d'une pelisse épaisse, chaussé de bottes fourrées et appuyé sur le bras d'un des secrétaires de l'ambassade.

— Allons, suivez-moi, — dit cet homme qui semble à l'archevêque une espèce de revenant.

Pradt se lève, il aborde le personnage, il reconnaît Caulaincourt.

— C'est vous. Où est l'Empereur?

— A l'hôtel d'Angleterre; il vous attend.

— Pourquoi n'est-il pas descendu au palais Brühl?

— Il ne veut pas être reconnu.

— Avez-vous tout ce qu'il faut?

— Donnez-nous du bourgogne et du malaga.

— La cave, la maison, tout est à vous. Et où allez-vous?

A Paris.

— Et l'armée?

— Il n'y en a plus.

— Mais cette victoire de la Bérésina? Et ces six mille prisonniers russes?

— On a passé, c'était l'essentiel, et l'on avait autre chose à faire qu'à garder les prisonniers.

— Monsieur le duc, il faut dire la vérité à l'Empereur.

— Ah! c'est une cacade, mais je ne puis me reprocher de ne l'avoir pas annoncée. Allons, marchons, l'Empereur attend.

Caulaincourt et Pradt arrivent à l'hôtel. Roustam les introduit dans une petite salle basse et glacée, aux volets à demi fermés. Une servante accroupie devant la cheminée souffle

à grand renfort de poumons un feu de bois vert qui répand plus d'eau dans les coins de la cheminée que de chaleur dans la chambre.

— Ah ! Monsieur l'ambassadeur, — dit Napoléon.

— Sire, vous vous portez bien ; vous m'avez donné beaucoup d'inquiétude ; mais enfin, vous voilà ! Que je suis aise de vous voir !

— Comment est-on dans ce pays-ci?

Pradt raconta qu'il avait le matin même reçu de mauvaises nouvelles : deux bataillons du duché, tout récemment levés, avaient jeté leurs armes à la seconde décharge; sur douze cents chevaux de la cavalerie, huit cents avaient péri par défaut de soin ; l'ennemi marchait sur Zamosc avec du canon ; les Polonais étaient dans la détresse.

— Qui donc les a ruinés?

— Ce qu'ils ont fait depuis six années, la disette de l'an passé et le système continental qui les prive de tout commerce.

— Où sont les Russes?

— Sire, je l'ignore.

— Et les Autrichiens?

— Sire, depuis quinze jours je n'ai pas entendu parler des Autrichiens.

— Et du général Reynier?

— Pas davantage.

— Mais que deviennent les Polonais? Ils n'ont rien fait. Je ne les ai pas vus pendant la campagne.

— Sire, la dispersion de leurs forces a fini par rendre une armée de quatre-vingt mille hommes presque invisible.

— Pourtant, je leur ai donné un ambassadeur et ils ont pu former une confédération.

— Sire, l'ambassadeur et la confédération sont les choses les plus inutiles qui existent en Pologne.

— A votre avis, que veulent les Polonais?

— Être Polonais, et s'ils ne peuvent être Polonais, être Prussiens.

— Pourquoi pas Russes?

Pradt expliqua pourquoi, suivant lui, les Polonais étaient attachés au régime prussien ; mais il ne dit pas que des

ministres du grand-duché lui avaient avoué la veille qu'ils ressaisiraient volontiers le gouvernement prussien comme la planche de leur naufrage.

— Quel accueil les Autrichiens ont-ils trouvé en Pologne?

— Sire, ils ont trouvé peu de chaleur parmi les habitants de la Volhynie, et je puis citer sur ce point le témoignage du prince Louis de Liechtenstein que j'ai vu ici et qui a reçu en combattant sur le Bug une honorable blessure.

— Il faut en tout cas s'armer contre les Russes ; on n'a qu'à lever dix mille Cosaques polonais ; une lance et un cheval suffiront.

— Sire, je ne connais d'utile que les armées bien organisées, bien payées et bien entretenues ; tout le reste ne va pas loin.

Pradt se plaignit ensuite de quelques agents français, et sans doute faisait-il allusion à Bignon qu'il détestait.

— Sire, il est fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans décence et sans talents.

— Eh ! où y a-t-il des gens à talents?

Cet entretien avait duré près d'une heure, et pour Napoléon il n'avait que trop duré. L'Empereur n'aimait pas l'abbé de Pradt qu'il tenait de longue date pour un tartufe, et depuis six mois pour un sot. Six jours auparavant, le 4 décembre, de Molodetchno, il marquait à Maret que l'ambassadeur n'avait pas déployé dans sa mission la moindre aptitude, le moindre sens commun, et Pradt ne se doutait guère lorsqu'il parlait des hommes sans décence et sans talents qu'en soi-même Napoléon rangeait dans cette confrérie l'archevêque de Malines.

Qui sait si l'Empereur n'avait pas appris par Maret que naguère, lorsque sa maîtresse, madame Walewska, passait quelques jours à Varsovie, l'archevêque, fort indiscrètement, traitait la petite comtesse comme une impératrice, l'invitant à dîner, lui donnant la place d'honneur, lui prodiguant les hommages, lorgnant dans une amoureuse extase le joli bras de la dame et sa main potelée?

Mais Napoléon est surtout blessé des façons cavalières de l'archevêque, de ses « impertinences », de ses « inepties ». Quoi ! Pradt osait dire que son ambassade était chose inutile, que les Polonais souhaitaient de devenir Prussiens, que le

blocus continental les avait ruinés ! L'Empereur prit un crayon comme pour écrire un ordre qu'il aurait oublié de donner, et sur le coin de la cheminée, sous les propres yeux de Pradt et tout en l'écoutant, il griffonna ces cinq mots sur un papier qu'il passa prestement à Caulaincourt : *Délivrez-moi de ce faquin*. Caulaincourt sortit et revint annoncer que le dîner était prêt. Pradt s'en alla. L'Empereur lui recommanda d'amener, après le repas, les deux ministres principaux, Stanislas Potocki et le ministre des Finances Matuszewicz.

A trois heures, Pradt, Stanislas Potocki et Matuszewicz étaient à l'hôtel d'Angleterre.

Napoléon se mit à rire en voyant les deux Polonais.

— Eh bien, — leur dit-il, — me voici à Varsovie et vous n'en saviez rien ! Devinez depuis combien de temps je suis dans votre ville? Depuis six jours !... Mais non, rassurez-vous, depuis quelques heures. Comment vous portez-vous, monsieur Stanislas, et vous, monsieur le ministre des Finances?

— Sire, nous sommes heureux de vous voir sain et sauf après tant de dangers.

— Des dangers ! Pas le moindre. Je vis dans l'agitation. Plus je me tracasse, mieux je vaux. Il n'y a que les rois fainéants qui engraissent dans les palais ; moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais je vous trouve ici bien alarmés et bien noirs.

— Nous ne savons, Sire, que ce que nous apprennent les bruits publics.

Alors commence un de ces monologues ardents, étincelants, émouvants, auxquels Napoléon se livrait volontiers.

« Tout ce qui arrive n'est rien. Ce sont les événements ordinaires de la guerre.

La fortune nous vend ce qu'on croit qu'elle donne.

» On m'a cru heureux, mais je sais ce que ce bonheur m'a coûté.

» Ah ! j'en ai vu bien d'autres !

» A Marengo, la bataille était perdue jusqu'à six heures du soir ; le lendemain, l'Italie fut à moi !

» Et Eylau !

» Et Essling ! J'étais alors le maître de l'Autriche; mon armée avait poussé une lieue et demie en avant; je n'avais même pas fait à l'archiduc l'honneur de prendre des dispositions, et il croyait m'arrêter ; mais je ne pus empêcher le Danube de grossir de seize pieds dans une nuit. Sans cela, la monarchie autrichienne périssait. Il était écrit au ciel que je devais épouser une archiduchesse !

» Eh bien, de même en Russie ! Je n'ai pas manqué de vivres. Mais je ne puis pas empêcher qu'il gèle. Le froid accablant est la seule cause de nos désastres. Jusqu'au 7 novembre, j'ai marché par le plus beau temps du monde. Ce jour-là il y eut une gelée de dix-sept degrés, et durant sept jours, chaque matin, on venait me dire que j'avais perdu dans la nuit des milliers de chevaux. J'en ai perdu trente mille. Eh bien, bon voyage ! C'est que nos chevaux normands sont moins durs que les chevaux russes; ils ne peuvent résister passé neuf degrés de glace. C'est que, comme nos chevaux, nos hommes ne sont pas faits pour ce climat. Le soldat français ne résiste pas au froid; il ne vaut plus rien au-dessous de sept degrés. Pareillement, le soldat allemand. Allez voir les Bavarois ! Il n'en reste pas un.

» La scène changea donc. J'avais brûlé les deux tiers de ma poudre et de mon artillerie pour ne pas les laisser au pouvoir de l'ennemi, et je devais ménager mes munitions. Je ne pouvais ni m'étendre ni me serrer ; si je m'étendais, j'étais coupé par les Cosaques ; si je me serrais, je présentais aux Russes un front de bataille ; ce que je cherchais à éviter. Il m'a fallu aller à droite et à gauche, manœuvrer de toutes les manières pour sortir d'embarras, et la position était critique. Durant dix-sept jours, j'ai été privé de mes communications. Mais j'ai tout battu, tout culbuté. Les Russes n'ont pas tenu devant nous. Ce ne sont plus les soldats d'Eylau et de Friedland. Ils m'attendaient à la Bérésina ; une rivière, quinze cents toises de marais, une position superbe. Eh bien, j'ai passé. Je me suis moqué de cet imbécile d'amiral Tchitchagov. J'avais encore de bonnes troupes et du canon.

» Qui pouvait prévoir l'issue d'une campagne si glorieusement commençée ?

» J'ai commis deux fautes. La première, c'est d'être allé à Moscou. Pourtant, mon plan n'avait jamais été de dépasser la Dvina. Mais j'ai été entraîné par la force des circonstances, et la mesure était grande, hardie. J'en appelle au jugement de la postérité.

» Ma seconde faute, c'est d'être resté trop longtemps à Moscou. Mais il faisait beau ; j'attendais la paix, et le 5 octobre j'ai envoyé Lauriston en parler. La saison a devancé l'époque ordinaire.

» J'ai pensé à aller à Pétersbourg — j'avais le temps —, à aller dans les provinces du midi, à passer l'hiver à Smolensk.

» D'ailleurs les Russes se sont montrés. C'est quelque chose que cette nation. Ils ont des nuées de Cosaques. Les paysans de la couronne aiment leur gouvernement, et la noblesse est montée à cheval. On m'avait proposé d'affranchir les serfs ; je n'ai pas voulu ; ils auraient tout massacré, et c'eût été terrible. Je faisais une guerre réglée à l'empereur Alexandre. Mais qui aurait jamais cru que les Russes brûleraient Moscou ? Qui aurait cru qu'ils frapperaient un coup semblable ? Ils m'attribuent maintenant cet incendie. Ce sont eux qui l'ont allumé... Lorsque je suis parti, beaucoup de Français restés à Moscou m'ont suivi ; ce sont de bons sujets ; ils me retrouveront.

» Enfin nous voici à Vilna. On y tiendra. J'y ai laissé le roi de Naples, et l'armée est superbe : cent vingt mille hommes !... Je pars à regret. Mais mes généraux eux-mêmes me priaient de quitter l'armée ; j'y étais superflu, et elle n'est plus si grande qu'ils ne puissent la conduire. Je pèse plus sur mon trône qu'à la tête de mes troupes, et, de Paris, je surveillerai l'Allemagne qu'on travaille, et l'Autriche, et la Prusse... Je reviendrai. J'ai besoin d'argent et de bras ; je vais les chercher. J'armerai, j'équiperai trois cent mille hommes, et au printemps je me remettrai en campagne. Je livrerai sur l'Oder deux ou trois batailles à ces Russes que le succès aura rendus audacieux. Dans six mois, je serai encore sur le Niémen ! »

Tels furent les propos que tint Napoléon avec un air de gaieté, tout on se promenant de long en large. Parfois — et c'était encore son habitude — il semblait rêver. A plusieurs reprises il répéta les mots : « Du sublime au ridicule il n'y

a qu'un pas. » Mais les prononçait-il, comme dit Pradt, parce qu'il se voyait poursuivi par les sifflets de l'Europe ? Non : il faisait sur les vicissitudes des choses humaines une réflexion naturelle, et Stanislas Potocki jugea la phrase remarquable.

De même que dans le 29e bulletin, il parla des âmes faibles et des âmes fortement trempées qui devaient se mettre au-dessus de toutes les chances du sort.

Lorsque les deux Polonais lui demandèrent s'il traverserait la Silésie, il répondit : « Ah ! ah ! la Prusse ! »

Il annonça l'arrivée prochaine du corps diplomatique. « Ce sont, disait-il, des espions dont l'occupation unique est d'envoyer des bulletins à leurs cours. Je ne voulais pas d'eux au quartier général, et puisque je vais à Paris, ils ne doivent plus être à l'armée. »

L'important, c'était ce qu'allait faire la Pologne. Il conseilla de nouveau d'organiser un corps de cosaques polonais. Il accorda au grand-duché non seulement dix mille fusils, mais deux millions de francs en billon piémontais qui depuis trois mois étaient à Varsovie, et deux millions de roubles en billets qui provenaient des contributions de la Courlande ; ce fut Pradt qui rédigea l'ordre pour le ministre du Trésor. Il promit son appui aux Polonais : « S'il y a moyen de faire une paix honorable, je la ferai. Je suis très content des troupes polonaises ; aucune ne les égalait en courage, en persévérance, en subordination. L'armée française, au contraire, n'est plus ce qu'elle était ; elle a perdu toute discipline ; je ne la reconnais plus. Je ne vous oublierai pas, messieurs, je vous en donne ma parole, et vous pouvez le dire à tout le monde. Je désire rétablir la Pologne ; c'est une chose difficile, mais elle n'est pas impossible. Quoi qu'il arrive, je puis vous assurer que je n'abandonnerai jamais le duché de Varsovie et qu'il existera tant que j'existerai, qu'il soit au roi de Saxe ou à un autre[1] ! »

Mais l'obscurité tombait. Une seule bougie éclairait la chambre. Le mauvais petit feu de cheminée avait fini par

1. Ces dernières paroles, fort imprudentes, furent répétées au ministre saxon Senfft qui les redit à son roi. « Elles marquaient, a dit Senfft, une indélicatesse si révoltante qu'elles contribuèrent le plus à ébranler les sentiments de Frédéric-Auguste pour la France. »

s'éteindre. Le froid gagnait les assistants à l'exception de l'Empereur qui se réchauffait à force de parler. Au bout d'une heure, il déclara qu'il partait et demanda que son passage ne fût publié que le lendemain. Pradt et les deux Polonais lui souhaitèrent bon voyage et bonne santé. « Je ne me suis jamais mieux porté, dit-il, et quand j'aurais le diable, je ne m'en porterais que mieux. » Ce furent ses derniers mots ; il monta dans sa berline et disparut.

Potocki, Matuszewicz et Pradt regagnèrent leur logis.

L'archevêque prétendit depuis qu'il parla franchement, sans peur de déplaire; et certes, dans la première partie de l'entretien, lorsqu'il était seul avec Napoléon, il s'exprima selon sa coutume, avec désinvolture, sinon avec irrévérence, et comme s'il pouvait prendre un ton plus familier avec l'Empereur vaincu; d'ailleurs, l'Empereur qui l'étudiait le laissait aller. Mais une heure plus tard, devant les deux Polonais, lorsque Napoléon, sans plus se soucier de son ambassadeur, s'abandonnait à sa verve fougueuse, Pradt, quoi qu'il en dise, craignant une rebuffade, un coup de boutoir et peut-être la disgrâce, joua le rôle d'un flatteur, multiplia les protestations de dévouement, applaudit aux projets du souverain.

Quant à Potocki et à Matuszewicz, ils n'avaient pu se soustraire au prestige impérial. Ils admiraient le tableau que Napoléon avait tracé de ses batailles d'autrefois, de Marengo et d'Essling, ainsi que de son expédition de Russie. « Tout cela, s'écriait Potocki, était peint par un grand maître! » Et ce Potocki qui une heure auparavant était découragé et abattu, revenait plein d'espoir, certain que l'Empereur était homme à réparer ses pertes et à reprendre sa revanche. Sa belle-fille, la comtesse Potocka, n'avait pas entendu, comme elle écrit dans ses Mémoires, le puissant magicien ; elle était accablée par la nouvelle du désastre. Mais elle assure que Napoléon avait fait passer dans l'âme de ses auditeurs le feu qu'il avait mis dans son discours. « Quelle fascination, dit-elle, il exerçait sur ceux qui l'écoutaient ! »

(La fin prochainement.)

ARTHUR CHUQUET

PAUL VERLAINE

ET L'ANGLETERRE[1]

(1872-1893)

D'après des Documents inédits.

En juin 1892 Arthur Symons avait consacré à l'œuvre de Verlaine dans la *National Review*, un article d'ensemble qui avait été aussitôt reproduit en partie dans *le Mercure de France* (juillet 1892), il venait d'écrire pour le *Harpers Magazine* (novembre 1893), une étude sur le *Mouvement littéraire* où l'œuvre de Verlaine était également très finement étudiée. Mais il souhaitait la présence même de Verlaine en Angleterre, dans des conditions qui pussent être profitables, tout à la fois à son renom et à sa bourse.

Vers le même moment, Mr William Rothenstein que l'enseignement d'Alphonse Legros avait incliné à la curiosité des œuvres françaises, était venu travailler quelque temps à Paris. Lié avec beaucoup de jeunes peintres ou écrivains, à Paris, il n'avait pas tardé à rencontrer Verlaine. Mr Rothenstein montrait dès ce moment un désir de fixer au crayon ou au pastel les traits de quelques-unes des figures les plus notoires de l'art original. Nous lui devons ainsi nombre de « portraits

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre et du 15 novembre 1918.

français » qu'il faut souhaiter de voir réunis quelque jour en un album.

J'ai pu avoir entre les mains la correspondance de Paul Verlaine à Mr Rothenstein. Dès le 12 septembre 1893, dans une carte, Verlaine demande au jeune dessinateur anglais de venir le voir à l'hôpital; c'est à ce moment que Mr Rothenstein fit ce pastel, aujourd'hui au South Kensington Museum, un Verlaine en bonnet de coton, adossé à son oreiller, dans son lit d'hôpital; la plus vivante, peut-être de toutes les images que nous ayons du poète. Dès ce moment Mr Rothenstein qui, lorsqu'il n'était pas à Paris, habitait Oxford, tenta de faire venir Verlaine dans cette ville d'université pour une conférence. Verlaine le remercie de ses démarches, dans une lettre du 18 octobre 1893. Le 5 novembre, il écrit qu'il part pour Nancy, le 8 il est à Lunéville pour y faire une conférence et il annonce à son jeune ami anglais qu'il pense partir de Paris le 14.

Les efforts combinés d'Arthur Symons à Londres, et de William Rothenstein à Oxford avaient permis de réaliser le dessein de faire revenir Verlaine en Angleterre. C'est ainsi que le 19 novembre 1893 il s'était mis en route pour Londres afin d'y faire une conférence dont Mr Arthur Symons s'était constitué l'impresario bénévole.

Vers cette époque, à Londres, on rencontrait un groupe de jeunes gens dont les goûts s'accordaient à rechercher les ouvrages les plus originaux de la littérature, des arts plastiques, de la musique même, aussi bien anciens que modernes, plusieurs d'entre eux devaient laisser une trace durable dans l'art anglais. Herbert H. Horne, architecte et quelque peu poète, était devenu pour ce groupe, par ses goûts divers et quelque aisance personnelle, une sorte de mécène agréable et discret ; c'était chez lui que le plus souvent se réunissaient ces jeunes gens, on y voyait Arthur Symons, Landon Johnson, Selwyn Image, l'éditeur William Heinemann qui déjà publiait les « jeunes », le dessinateur Aubrey Beardsley, et le charmant et délicat poète Ernest Dowson que la mort devait si tôt ravir l'un et l'autre, et qui ne donnaient encore que les premières promesses de leur talent. Comme il sied à un groupe de jeunes artistes, et d'ailleurs à toute société bien faite, on y voyait aussi quelques jeunes femmes, Aspasies de ce petit cénacle.

Arthur Symons, tout pénétré de l'art de Verlaine, n'eut point de difficulté à y intéresser ses amis : revenant de France, il avait été à même de faire de l'existence du poète des récits, pittoresques et exacts, et les convaincre de venir en aide à un grand écrivain, dans une situation des plus précaires..

Verlaine, l'année précédente, était allé faire, avec quelque succès, des conférences en Hollande ; son naturel nomade, pour peu que sa santé s'y prêtât, ne se refusait point à vagabonder.

A Oxford, William Rothenstein avait trouvé un précieux appui dans la personne de York Powell, professeur d'histoire au Christchurch College, le même qui peu après devait faire venir Stéphane Mallarmé, montrait une si vive intelligence des œuvres nouvelles et était d'avance acquis à ce projet.

On obtint sans difficulté l'assentiment de Verlaine auquel la générosité de ses amis anglais assurait un millier de francs, aubaine plus que rare à ce moment de sa vie où il tirait fort peu d'argent de Vanier, en échangeant un poème contre quelques pièces d'argent.

Le 19 novembre 1893, tandis que Verlaine, tant bien que mal passait la nuit sur le quai de Dieppe, MM. Arthur Symons et William Heinemann attendaient en vain à la gare de London Bridge l'arrivée du poète, sentant croître leur inquiétude. Ils s'en revinrent, retournèrent à la gare le lendemain, Verlaine ne paraissait pas. Tout était à craindre ; on lui avait envoyé quelque argent pour le voyage ; les rencontres sont nombreuses et faciles pour un homme d'humeur sociable, comme l'était Verlaine. Était-il parti de France, même?

Tout le jour les deux jeunes Anglais ne surent que penser ; et vers le soir, ils crurent que le projet devait être abandonné, lorsque vers les deux heures du matin Verlaine s'en vint sonner chez Arthur Symons chez lequel il devait habiter durant son séjour. Tout s'expliqua.

Le temps s'était remis au beau, la nuit était splendide et pure quand Verlaine arriva à Londres, le clair de lune étincelait et, dit-il,

pendant ce quart d'heure de voiture jusqu'au Temple, Londres me parut cette nuit-là, exquis, délicat, presque gracieux, lumineux.

Dans le récit qu'il fit, peu après, et qui, sous le titre *My visit to London* (*november 1893*), ne parut que posthumément et traduit par Arthur Symons, Verlaine nous a conservé, outre le texte de sa conférence même, quelques impressions de son voyage.

Le lendemain de son arrivée, de la fenêtre de la chambre qu'il occupait chez Arthur Symons, il eut une sensation neuve et charmante de Londres :

J'avais une vue la plus ravissante et paisible du monde par une température exceptionnellement belle, comme faite à souhait pour le voyageur, et qui baignait le ciel de Londres et tout l'aspect de l'immense ville, de rose pâle et de gris perle. Des oiseaux joyeux, des merles mêmes, sur les branches tordues de ces admirables arbres anglais ; à gauche dans un angle pavé et herbu, régulier au point d'en être beau, à sa manière, la fontaine qui donne son nom à l'endroit « Fountain Court » avec son jet d'eau babillard[1].

C'est ce souvenir qui devait lui inspirer un peu plus tard ce poème de *Dédicaces*, Fountain Court, dédié à Arthur Symons et dans lequel on trouve :

La cour de la Fontaine est, dans le Temple,
Un coin exquis de ce coin délicat
Du Londres vieux où le jeune avocat
Apprend l'étroite Loi, puis le Droit ample...

Des moineaux francs picorent joliment,
— Car c'est l'hiver, — la baie un peu moisie,
Sur la branche précaire, et — poésie, —
La jeune Anglaise à l'Anglais âgé ment.

Qu'importe, ils ont raison, et nous aussi,
Symons, d'aimer les vers et la musique,
Et tout l'art, et l'argent, mélancolique,
D'être si vite envolé, vil souci[2].

Verlaine revoyait Londres avec joie, il ressentait, une fois de plus, « cette longue et profonde sympathie pour une ville

1. *The Savoy*, april 1896, p. 119 à 135.

2. *Dédicaces*, LIII. Ce poème est daté par erreur : « Londres, novembre 1894 », dans les Œuvres complètes, t. III, p. 151, de même qu'en tête de la petite édition des *Lyrics* d'Arthur Symons (T. Mosher, éd., Portland, Maine), où figure également ce poème.

qu'il avait si souvent goûtée pour sa force, sa splendeur, son charme infini, par le beau ou le mauvais temps ». Il avait conservé de Londres des souvenirs si précis que Arthur Symons s'en étonna :

« J'admirai, a-t-il écrit, le souvenir exact qu'il avait gardé des moindres tournants de rue, de l'aspect et de la couleur de maisons qu'il n'avait pas vus depuis vingt ans [1]. »

Tout était pour le mieux ; mais craignant une « suite mauvaise à ces instants sereins » jusqu'à la conférence du soir, on ne lâcha plus le poète. Il fut à déjeuner le convive de Mr Edmund Gosse, qui était déjà à cette époque une personnalité littéraire en vue et fort connu pour ses études sur la littérature française classique ou récente. Mr Gosse a raconté comment, au cours de ce déjeuner, disant à Verlaine qu'il lui trouvait l'aspect d'un philosophe chinois. Le poète lui répondit : « Chinois tant que vous voudrez, mais philosophe, non pas [2]. »

Ce jour même, dans la *Pall Mall Gazette*, Mr Edmund Gosse annonçait ainsi la venue de Verlaine :

La plus curieuse et assurément la plus pathétique figure de la littérature contemporaine, se présentera ce soir pour la première fois devant un auditoire anglais... On verra et l'on entendra l'un des hommes les plus singuliers d'Europe, et ce que l'on paiera à la porte soulagera une pauvreté qu'on n'a point à dissimuler ni à étaler... Paul Verlaine nous reporte à ce type fréquent, que la civilisation ne parvient pas à éviter, de l'homme de lettres de génie, incurablement malheureux. Il appartient à la catégorie des Otwayot des Christopher Smart. Pour ma part, en présence des œuvres de cet homme inouï, parmi beaucoup de choses qui me sont inintelligibles et quelques-unes qui me semblent détestables, je trouve le très ferme fondement d'une juste opinion à avoir de lui dans l'un de ses minces volumes, plus encore que dans tout autre, ce recueil intitulé *Sagesse* ; c'est l'un de ceux qu'aucun amoureux de poésie n'a le droit d'ignorer [3].

Cette conférence devait, comme l'indique le prospectus, traiter de la *Poésie française contemporaine* ; en fait elle fut surtout pour Verlaine un prétexte à lire ses propres

1. *The Symbolist Movement in Literature*, p. 76.
2. Edmund Gosse, *French Profiles*, p. 187.
3. *St-James Gazette Tuesday*, nov. 21rst 1893, p. 4.

poèmes, et c'est surtout ce que l'on attendait de lui. Il le fit, fort curieusement, de cette voix chantante, aux inflexions bizarres qu'il prenait en lisant ses vers. Le succès qu'il eut fut très vif. Le *Times* le lendemain disait « qu'une assemblée choisie remplissait la petite salle de Barnard's Inn ». Le succès que l'on fit à Verlaine s'adressait assurément plus au poète qu'au conférencier. La salle était remplie d'admirateurs convaincus, qui avaient entraîné des amis avec eux, tous bien disposés à l'égard du poète, en dépit de ses faibles dons de conférencier[1].

Verlaine ne pouvait qu'être sensible à la sincérité de cet accueil et à la cordialité généreuse de ces amitiés anglaises. Tout s'accordait à lui laisser de cette soirée un souvenir charmant ; le cadre en était pittoresque ; « le gothique de Barnard's Inn est sincère, naturel et merveilleux dans sa simplicité ». Il souhaita d'en conserver un souvenir ; plusieurs de ses lettres en témoignent, entre autres celle que quelques mois plus tard il adressait à Mr Edmund Gosse, en même temps qu'un poème, *Memento*, souvenir de cette soirée de conférence.

Paris, 21 mars 1894.

Cher monsieur,

En souvenir de notre bonne fréquentation à Londres, en novembre dernier, permettez-moi de vous dédier le petit poème et le puéril dessin ci-joint.

A ce propos, ne vous serait-il pas possible de me procurer le moyen d'avoir soit un croquis, soit une photographie de la si amusante salle, sans doute pas vraisemblablement cinq fois centenaire (la poésie a des audaces, vous savez), mais en tout cas, vénérable et très charmante salle de « Barnard's Inn ».

Je compte sur vous pour m'envoyer la chose, contre indemnité immédiate, bien entendu.

1. Au cours de cette conférence il lut douze poèmes, deux des *Poèmes saturniens* (*Mon rêve familier* et *Chanson d'Automne*), deux des *Fêtes galantes* (*les Ingénus*, auxquels il donne le titre de *Crépuscule du soir* et *le Faune*), un de *la Bonne chanson* (*la Lune blanche*, auquel il donne le titre de *Sérénade*), deux des *Romances sans paroles* (*O triste, triste était mon âme*, à laquelle il donne le titre de *Spleen*, et *Green*), quatre de *Sagesse* (*Un grand sommeil noir... Beauté des femmes... Écoutez la chanson bien douce... O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour*, suivi de l'indication Stickney, 1875), un poème récent *Impression de printemps* (mai 1893), inédit alors.

Et avec, je vous prie, mes amitiés à Mr Heinemann, agréez, je vous prie mon meilleur shake-hand.

P. VERLAINE

Ces jeunes messieurs Horne et Symons sont en Italie, heureux mortels. Moi, c'est Paris, peu joyeux en ce moment pourtant joli de l'année, qui me retient par la patte. Car j'ai une rechute de mes rhumatismes, peu grave, je l'espère, mais combien longue.

Pensez donc bientôt à votre

P. V.

187, *rue Saint-Jacques.*

Cette lettre accompagnait un petit dessin et un poème dont j'ai pu voir les originaux chez Mr Edmund Gosse. C'est, en effet, un dessin très puéril, mais amusant, représentant un tout petit Verlaine assis sur un fauteuil immense et derrière une chaire excessivement large. Quant au poème, il fut publié, presque aussitôt, par les soins de Mr Edmund Gosse dans l'*Atheneum*. Nous croyons bon de le reproduire intégralement ici, tel que nous l'avons relevé sur le manuscrit, car la version des *Œuvres posthumes* n'est point correcte.

PAUL VERLAINE'S LECTURE

In Barnard's Hall, nov. 21 1893.

(Memento dédié à Edmund Gosse.)

Dans ce hall cinq fois séculaire,
Sur ce fauteuil dix fois trop grand,
A ce pupitre révérend,
Qu'une lampe, vieux cuivre, éclaire

J'étais comme en quel temps ancien !
Et l'âme un peu du moyen âge
M'investissait d'un parrainage
Grave, à mes airs mûrs séant bien.

Ma parole, en l'antique salle,
Ne jurait pas trop, célébrant
La foi du passé, sûr garant,
L'éternel Beau, vérité sainte.

J'entretenais de mon pays,
De cette France athénienne,
Une élite londonienne
Dont les vœux furent obéis,

Puisque de l'estrade sévère
Il ne tombait, conformément
Au réel devoir du moment,
Que ces mots : « Bien dire et bien faire ».

Et tel bel autre *et cetera*
Dont s'esjouit la bonne salle,
Coin de la ville colossale
Où ce soir l'Esprit se terra.

Je conserverai la mémoire
Bien profondément et longtemps,
De ces miens sérieux instants
Où je revécus de l'histoire.

Paris, le 21 mars 1894 [1].

Le lendemain Mr William Heinemann réunissait autour de Verlaine plusieurs de ceux qui avaient contribué au succès de cette soirée. La soirée fut charmante et a laissé des souvenirs vivaces chez ceux qui y assistèrent. On la passa dans un music-hall, l'Empire, où Verlaine se plut fort ; mais, m'a dit un témoin de cette soirée, on mit Verlaine à l'abri des rencontres, en le confiant aux dames qui faisaient partie de ce petit groupe ; car il devait le lendemain partir pour Oxford.

Mr William Rothenstein attendait Paul Verlaine, à Oxford. Le professeur York Powell qui connaissait fort bien l'œuvre du poète se plut à présider la conférence. Paul Verlaine y rencontra en outre un Français, M. Charles Bonnier, « compagnon idéal, dit-il [2], plein d'histoires et de souvenirs ».

La conférence dont le sujet était le même que celle de Barnard's Inn, eut lieu devant un public plus restreint qu'il n'avait été à Londres. L'*Oxford Magazine* en donne ainsi le compte rendu :

1. Dans l'*Atheneum*, may 12, 1894, p. 613, la date est indiquée par erreur, oct. 21, 1893. La pièce est reproduite dans *Œuvres posthumes*, t. I, p. 64, sous ce titre incompréhensible *Paul Verlaines, lecture at Barnard's Jun (sic) Hall*, et comme date cette étrange mixture anglo-française : London, novembre 1893, 21th (*sic*). Au quatrième vers de la troisième strophe le mot « grave » a été remplacé par « grace » qui fausse complètement le sens. Le premier vers est dans cette version : « Dans ce hall *trois* fois séculaire », correction qui doit être de Verlaine lui-même et qui concorde avec la remarque qu'il fait dans sa lettre à Mr Edmund Gosse.

2. *My visit to London* (*The Savoy*, april 1896).

« Jeudi dernier un petit nombre d'enthousiastes étaient réunis dans la salle du fond, dans le magasin de Mr Blackwall pour entendre la conférence de M. Verlaine sur la Poésie française contemporaine. M. Verlaine fut heureusement inspiré en consacrant une bonne part de cette conférence à son œuvre personnelle, plutôt qu'à celles de poètes avec lesquels Oxford est peu familier. Il a fait en quelque sorte sa propre biographie, illustrant les diverses phases de sa vie par la citation de ses poèmes profondément dramatiques et passionnés, tour à tour. « Le poète doit vivre beaucoup, vivre dans tous les sens. » Telle fut sa justification, le thème sur lequel il a fait une conférence d'un véritable intérêt et d'une grande originalité. L'auditoire était peu nombreux, trop peu nombreux, mais il a pris grand plaisir à voir et à entendre l'éminent poète français[1]. »

On promena Verlaine à travers cet étonnant Oxford, cet « exquis Oxford, comme il l'a dit lui-même dans les *Confessions*, au chapitre X au cours duquel il a reproduit un poème qu'il écrivit sur Oxford à ce moment même et qui parut d'abord, quelques mois plus tard, dans le *Pall Mall Magazine*[2]. Il y dit entre autres choses :

Oxford est une ville qui me consola
Moi, toujours rêvant de ce moyen âge-là.

En fait de moyen âge, on n'est pas difficile
Dans ce pays d'architecture un peu fossile.

A dessein, c'est la mode, et qui s'en moque fault.
Mais Oxford, c'est sincère, et tout l'art y prévaut,

Mais Oxford a la foi, du moins en a la mine
Beaucoup et sa science en joyau se termine...
. . . . . .
O toi, cité charmante et mémorable, Oxford.

L'argent des conférences de Londres et d'Oxford, cela formait un petit pécule auquel, depuis longtemps, le poète n'était plus habitué, et, au retour d'Oxford, c'est en vain que ses amis de Londres l'attendirent, on ne le revit de quelques jours. Il était allé remuer de vieux souvenirs dans le « Soho »,

1. *Oxford Magazine*, nov. 29, 1893.
2. Le manuscrit appartenant à Mr W. Heinemann porte en effet l'indication : « novembre 1893 ». Ce poème parut dans le *Pall Mall Magazine*, may 1894.

des souvenirs du temps de Rimbaud, des souvenirs d'il y avait vingt ans. Il s'acoquina avec une péripatéticienne de Leicester-square ou des environs, et on ne le revit que lorsqu'il n'eut plus un sol en poche. Il rentra enfin, incorrigible et l'oreille basse, chez Arthur Symons, qui de nouveau, avec son inlassable amitié, s'employa à lui trouver quelque nouveau prétexte à subsides. On réussit à organiser une « lecture » à Manchester, au début de décembre. Verlaine y parla de « Racine et Shakespeare ». C'est la traduction de cette « lecture » que l'on peut lire aujourd'hui dans la *Fortnightly Review*[1] sous le titre : *Shakespeare and Racine*. Verlaine n'apporta à la considération de ces deux poètes aucune vue bien originale, il faut l'avouer ; mais à Manchester encore il fut accueilli très favorablement, grâce aux bons services d'un jeune clergyman, Mr Theodore C. Landon, auquel il dédia peu après un poème, *Souvenir de Manchester*, à la fois bonhomme et narquois :

Je n'ai vu Manchester que d'un coin de Salford...
... Quand je parlais du haut de mon pupitre,
Dans cette salle où l'élite de Manchester
Applaudissait en Verlaine l'auteur d'*Esther*
Et que je proclamais, insoucieux du pire
Ou du meilleur, mon culte énorme pour Shakespeare [2].

A son retour de Manchester on ménagea encore une réunion à Londres dans une maison particulière où il fit de nouveau cette conférence sur « Racine et Shakespeare ». Dans leur touchante générosité, ces jeunes gens anglais voulaient surtout que Verlaine ne regagnât pas la France sans argent. La facilité avec laquelle la bienveillance et la générosité de ses amis anglais avaient rendu possibles ces conférences, fort profitables matériellement parlant, avaient donné à Verlaine le goût de chercher dans ses « lectures » une ressource, comme en témoigne cette petite note de la main même de Verlaine note écrite à Londres et qu'il m'a été donné de voir :

Le poète Paul Verlaine est « en tournée » de conférences en Angleterre; il a obtenu un beau succès à Londres, à Oxford et s'apprête à en

1. *Fortnightly Review*, sept. 1894, p. 440.
2. Cf. le recueil intitulé *Dédicaces*, ce poème porte la date 30 janvier 1894.

faire autant à Manchester. Il compte terminer la série par une seconde « lecture » à Londres. Naturellement, il s'agit de poésie dans ces causeries, et principalement de poésie française contemporaine. On se rappelle sans doute que M. Verlaine visita au printemps dernier notre pays, et y parla dans plusieurs villes : Bruxelles, Anvers, Liége, Charleroi, Gand. Il nous revient qu'on l'attend bientôt à Bruges, Malines, Louvain et Bruxelles encore. Bonne chance au Pauvre Lélian (anagramme du nom du poète comme beaucoup le savent).

Il alla encore à Londres, avec ses amis, dans deux ou trois salons, entre autres chez Mr Henry Harland ; il y récita de ses poèmes sans se faire aucunement prier, et sans se départir de ce mélange de sérieux, de bonhomie et d'esprit narquois qui le caractérisaient. Il y rencontra les jeunes gens qu'attirait sa gloire singulière et déjà vive.

Enfin on le rembarqua pour la France, et pour plus de sécurité, ses amis décidèrent de ne lui envoyer qu'à Paris la somme qu'ils lui avaient de nouveau assurée, afin que les tentations du « Soho » ne fissent pas encore des leurs. Son séjour avait duré une quinzaine de jours.

Verlaine ne devait plus revenir en Angleterre.

Il est regrettable que le poète ne nous ait pas laissé de ces quinze jours en Angleterre un mémoire aussi détaillé qu'il l'avait fait cette même année pour son voyage en Hollande de 1892, mais, outre les détails que contient le début de *My visit to London*, on trouve encore une impression de Londres, quatre pages reproduites posthumément, au cours desquelles il montre combien il avait été sensible à l'accueil qu'on lui avait fait et comment cette dernière visite avait remué en lui tant de souvenirs d'autrefois, les bons et les fâcheux.

J'ai passé quelques jours là-bas, et j'en ai rapporté l'amour profond, l'estime sans borne et la sympathie haletante et toujours prête pour ces braves gens et ces bonnes gens cordiaux sous leurs airs froids, et — défaut national — excentriques jusqu'à vouloir bien, loin de leur concentration dans leur, à bon droit, aimée mère-patrie, rapporter de longs voyages de mer et de terre, — et de lectures, — le goût des bonnes lettres continentales, et la leçon bien appropriée par eux, chez eux, des us et coutumes de leurs voisins, avec une nuance, plaisante et si flatteuse, de préférence pour nous autres, French ladies and gentlemen.

On n'aurait pu témoigner, en effet, une plus vive et plus efficace cordialité pour Verlaine que ne l'avaient fait ces jeunes écrivains et artistes de Londres et d'ailleurs ; cependant là ne se bornèrent pas leurs efforts et leurs réussites. Ils entreprirent de procurer encore à Verlaine quelques ressources en faisant publier quelques-uns de ses poèmes ou des articles de sa plume dans les meilleures revues d'Angleterre. MM. Arthur Symons, Edmund Gosse, William Heinemann, ce dernier particulièrement, s'entremirent; d'avril 1894 à juin 1895, ce ne furent pas moins de huit poèmes et de deux grands articles qui parurent dans la *Fortnightly Review*, le *Pall Mall Magazine*, la *New Review*, l'*Atheneum*, l'*Oxford Magazine* ; ce fut encore ainsi un millier de francs environ qui vinrent soulager sa misère, croissante en dépit de la gloire. Presque tout ce qu'il envoya à ses amis de Londres trouva sa place, en dépit de la difficulté de publier des poèmes en français dans des revues étrangères ; les comptes rendus chaleureux faits à la suite des conférences de Verlaine dans les journaux *Times*, *Pall Mall Gazette*, *Star*, *St-James Gazett*, *Liverpool Daily Post*, *Manchester Guardian*, *Sketch*, avaient rendu plus aisées ces collaborations, mais il faut en rendre surtout grâce au dévouement de ses jeunes amis.

Les lettres de Paul Verlaine à MM. William Heinemann et William Rothenstein que ceux-ci m'ont fort aimablement communiquées en témoignent clairement.

La correspondance avec Mr William Heinemann comporte une douzaine de lettres et cartes postales qui s'étendent du 31 décembre 1893 jusqu'au 27 mars 1895 ; il y est surtout question d'épreuves retournées et de chèques dont il accuse réception. En dépit des profits de son voyage à Londres, le désordre de Verlaine et l'avidité de ses singuliers « ménages » ont tôt fait de le rejeter dans des difficultés croissantes. Ces lettres indiquent de fréquents changements de domiciles auxquels le contraignent ses indispositions, ou ses ruptures; c'est tour à tour : 187, rue Saint-Jacques, jusqu'en mai 1894; l'hôpital Saint-Louis, en juin de cette même année; 4, rue de Vaugirard, en septembre et octobre; 16, quai Saint-Victor, en novembre; l'hôpital Bichat en décembre, et, de nouveau, 16, quai Saint-Victor, en mars 1895. Le 3 juin 1894, il écrit :

Cher monsieur Heinemann,

Vous souvenez-vous que, lors de votre visite chez moi quelques jours avant Pâques, j'attendais du *Fortnightly Review* une somme d'environ 20 livres que Mr Frank Harris m'avait promis de me faire tenir. Je n'ai reçu le mercredi de la semaine suivante que 10 livres « on account ». Mr Harris m'expliquait le lendemain qu'il n'avait pas pu obtenir pour le moment davantage de MM. Hall et Chapman de qui l'envoi de la veille provenait. Les trois articles qu'on m'avait demandés ont été envoyés et sont parvenus au *Fortnightly*. J'ai même reçu, corrigé, et renvoyé les épreuves définitives du premier article intitulé *Choses d'Angleterre, moi professeur*.

J'ai, depuis, écrit à Mr Harris (je ne connais par MM. Hall et Chapman) pour le prier, en présence de très pressants besoins pécuniaires, d'activer auprès de ces messieurs, l'envoi d'une nouvelle avance, sur du travail fait et livré, qui me serait de la plus grande utilité.

Ma situation a, depuis lors, empiré. Voilà un mois et trois jours que je suis, pour ma jambe qui me refuse à nouveau tout service, à l'hôpital, où je dois payer 6 francs par jour (six francs).

Dans ces conditions, je prends la liberté, cher monsieur Heinemann, de vous prier, s'il vous est possible, d'agir auprès de ces trois messieurs pour que quelque argent me soit envoyé sans retard. Aussi bien, mon premier article, tout au moins a dû paraître, je vous prierai en ce cas, de m'en avertir.

Excusez mon indiscrétion qui s'explique par ma situation pénible et soyez assuré de toute ma reconnaissance ainsi que de mon bien affectionné souvenir.

Votre

PAUL VERLAINE

Hôpital Saint-Louis, pavillon Gabrielle, chambre 2,
rue Bichat, Paris.

Des autres lettres, on peut extraire ces deux passages qui ne sont pas sans intérêt ; dans celle du 24 septembre 1894, il envoie des vers à l'intention du *Pall Mall Magazine*, demande de l'argent en échange, et ajoute :

Quant au petit poème que je vous confie, il a été écrit à propos d'une petite fille très « diable » et naturellement si gentille ; non sans une allusion à une aventure qui remonte à peu après la publication de *la Bonne chanson*.

Dans mon accusé de réception, je vous ferai une proposition corroborée d'avance par le tapage qu'on fait autour de mon nom, ma seule ressource hélas, dans les grands quotidiens français.

Et dans celle du 8 novembre 1894 :

Avez-vous lu les journaux français et tout le bien qu'on y dit de moi depuis quelque temps? Quand vous verrez Gosse, rappelez-moi à son souvenir, et rappelez-lui aussi sa promesse d'une photographie de « Barnard's Inn ».

Il n'est bruit ici que du succès au théâtre « l'Œuvre » (théâtre nouveau, rue Blanche) de la traduction par Maeterlinck de la pièce de votre Elizabethian compatriote, Ford : *It's a pity she is a whore*; j'y assistai avant-hier, et fut remué vraiment par cette poésie brutale et délicate, et le sujet terrible : l'Inceste prenant la tournure du Martyre.

La correspondance avec Mr William Rothenstein compte vingt et une lettres ou cartes postales, du 12 septembre 1893 jusqu'au 13 décembre 1895, c'est-à-dire depuis peu avant sa dernière venue en Angleterre jusqu'aux tout derniers moments de la vie du poète [1]. Pour l'année 1893, on n'y trouve que des cartes postales se rapportant aux démarches faites par Mr Rothenstein pour la conférence à Oxford.

Pour l'année 1894, on trouve surtout des lettres ou cartes relatives à ses collaborations, et à l'argent qui s'ensuit.

En voici quelques-unes :

16 mars 1894.

Cher Mr Rothenstein,

J'ai reçu avant-hier de Symons la nouvelle que lui et Horne sont en Italie. J'ai envoyé tout récemment l'article second de mon travail : *Choses d'Angleterre* (Shakespeare et Racine) que m'avait demandé Mr Frank Harris du *Fortnightly Review* à Horne, Temple, King bench walk, London, pour être remis au *Fortnightly*, neuf pages très serrées. Préalablement, je lui avais envoyé le premier (*Moi professeur*), dont je lui ai renvoyé les épreuves corrigées toujours pour être remises au *Fortnightly*. Enfin ce magazine a aussi deux poèmes de moi, épreuves corrigées et qui devaient paraître en février [2]...

Le 6 mai 1894 il demande « ce que devient le volume que York Powell devait faire de mes *Poèmes choisis* ».

Le 16 mai de la même année :

Quoi de nouveau chez Lane [3]? Je serais bien heureux que le livre

1. Verlaine mourut le 9 janvier 1896.

2. Les deux poèmes dont il est question ici ne parurent dans la *Fortnightly Review* que le mois suivant, avril; les deux articles, la même année, en juillet et septembre.

3. L'éditeur anglais John Lane.

parût et d'en toucher quelque chose... Vous songez toujours à ce cher « Barnard's Inn »?

Le dimanche 27 mai 1894, il écrit :

Mon cher ami,

Que devenez-vous? Moi toujours ici. Mieux, mais que lent à redresser ce pied qui n'en veut pas finir. Et 6 francs par jour...

Symons est à Paris. Il est venu me voir deux fois déjà dans mon ermitage, où je suis très bien d'ailleurs. (Hôpital Saint-Louis.)

Vu hier Mallarmé qui attend des nouvelles d'York Powell. Moi aussi et du livre, et de Lane. Pouvez-vous, le plus tôt qu'il vous sera loisible, m'informer du tout?

Paris, le 18 août 1894.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre et j'attends bien impatiemment de vos nouvelles. N'oubliez pas « Barnard's Inn », quand possible.

J'ai reçu également avant-hier, le *Hobby Horse* avec un poème de moi, *Visiteurs*[1].

Je vous envoie, pour en faire usage aussi monnayable que possible et le plus tôt possible un poème non en librairie, inédit absolument.

Et quoi de Heinemann et de vos affaires artistiques? Moi toujours même santé, bonne en somme, sauf la patte.

J'ai envoyé mon dernier « paper[2] » au *Fortnightly*, je voudrais bien qu'ils m'envoyassent une nouvelle avance, le terme (vous savez) nous a vaguement « drained ».

Amitiés à Lane, York Powell, quand vous le verrez. Et à quand le *Choix des poésies* et l'argent y afférent.

Tout à vous bien cordialement.

P. VERLAINE

Mon ménage est dans la joie, nous allons avoir des petits... canaris, et nous nous sommes enrichis d'un aquarium avec deux cyprins dedans.

Ce *Choix de poésies* dont Verlaine parle ici est encore un des témoignages de la bienveillante et inépuisable initiative de ses amis anglais ; le professseur York Powell avait projeté de faire pour l'Angleterre, en français, cela va sans dire, un *Choix de poésies* de Verlaine que devait éditer Mr John Lane

1. Ce poème qui ne parut pas en Angleterre est celui qui figure dans les *Œuvres posthumes*, sous le titre *Pour E...*, t. I, p. 91.

2. Ce dernier « paper » ne parut pas à la *Fortnightly Review*, c'était *My visit to London*, qui ne parut que posthumément en avril 1896, dans *The Savoy*.

et il avait été convenu qu'on donnerait à Verlaine une certaine somme pour droits d'auteur. Le projet, on ne sait exactement pour quelle cause, ne put se réaliser.

Parmi les lettres de 1895, on peut citer celle-ci qui témoigne que le troisième article du *Fortnightly* était bien celui paru dans le *Savoy* :

20 avril 1895.

Mon cher ami,

Pouvez-vous m'envoyer un exemplaire du *Fortnightly Review* où ont paru mes articles sur *Moi professeur* et *Mon avis sur Shakespeare et Racine*. Ils ont paru en 1894, si je ne me trompe, ou peut-être bien 93. Quant au troisième (conférence), je ne sais ce qu'il est devenu dans le changement d'éditeur du *Fortnightly*. Le nouvel éditeur, Mr Fullerton, m'avait dit qu'il en prendrait connaissance, et m'en écrirait. Ceci en février dernier. Depuis, pas de lettres. Tâchez de m'avoir des renseignements.

Tout à vous de cœur.

P. V.

Et celle du 1er août 1895 :

Cher ami,

Comment allez-vous, depuis un véritable siècle que je n'ai eu de vos nouvelles. Peut-être êtes-vous en voyage. Si ce mot vous trouve à Londres et que vous préméditiez de passer par Paris quelque jour, n'oubliez pas la rue Saint-Victor, 16. C'est près de l'entrepôt des vins et situé entre la rue des Écoles et le boulevard Saint-Germain. Quartier de modèles. Pas d'Espagnols, par exemple. Tous et toutes Italiens. Enfin nous comptons toujours sur votre bonne visite.

Et le dessin de la salle de « Barnard's Inn »?

P. V.

Le 15 septembre, il écrit encore : « Et le croquis ou la photo de Barnard's Inn? » On voit que ce souvenir restait en lui vivace et qu'il tenait vraiment à l'image de cette salle où il avait fait cette conférence de Londres. La lettre du 13 décembre où il demande à Mr Rothenstein de s'occuper du sort de son troisième article de la *Fortnightly Review* est écrite d'une main que les approches de la mort appesantissent et troublent ; si peu harmonieux que soit, dès sa jeunesse, le graphisme de Verlaine, il atteint là un désordre mélancoliquement évocateur.

Le génie et la santé de Verlaine avaient rapidement baissé. Quelques-uns des poèmes qu'il envoya, et dont j'ai pu voir

les manuscrits, étaient à peine dignes d'être publiés même en France quoiqu'on ait cru devoir leur donner place dans le volume des *Œuvres posthumes*. Cependant, singulière omission, ce volume ne reproduit pas l'un des deux poèmes, parus dans la *Fortnightly Review*, et qui n'est nullement indigne de Verlaine comme on le pourra voir.

CRAINTES

Jésus, mon sincère retour
Après la fuite abominable,
Pourra-t-il expier un jour
Les crimes dont je suis coupable?

Crimes, surtout crimes d'esprit ;
Doutes, tiédeurs et sécheresses,
Ma foi caduque ne les prit
Pas en oraison. Les paresses

Vinrent et vinrent les froideurs,
Las ! et la désertion toute.
Depuis, rôdeurs et maraudeurs
Furent mes compagnons de route.

Quand le Malheur qui me sauva
Aux grands jours de votre victoire
Sur mes démons, se retrouva
Devant moi, témoin de ma gloire

D'alors et de ma honte ici,
Qui me ramena dans la voie,
Où j'allai, contrit et transi,
Mais, peut-être, hélas que ma joie.

De me croire en grâce rentré
Exulte à tort, et qu'il se mêle
A mon repentir franc, navré,
Pourtant de la chose charnelle.

Ah, Seigneur, si je me trompais?
J'ai tant peur des tours de l'Immonde.
Ah, oui pour encor votre paix,
Encor moi séquestré du monde.

Hôpital Broussais, septembre 1893 [1].

1. *Fortnightly Review*, avril 1894, p. 558. Dans le texte de la revue anglaise, au premier vers de la seconde strophe, la virgule est placée après « surtout »; il y a tout lieu de penser que c'est là une inadvertance de Verlaine, lors de la correction des épreuves.

Bientôt il ne fut plus même capable d'écrire un poème ; six mois après que ses vers avaient paru encore dans une revue anglaise[1], Paul Verlaine mourait le 8 janvier 1896. Alors on commença à mieux comprendre, de toutes parts, quel « enchanteur » il avait été ; sa gloire ne fit que grandir ; ceux qui avaient été les « jeunes » d'hier entraînèrent avec eux toute l'opinion. Avec beaucoup de justice, Maurice Barrès parlant aux obsèques du poète unissait à celui de la jeunesse française l'hommage des jeunes lettrés des pays étrangers.

Au lendemain même de sa mort, dans l'*Atheneum*, 11 janvier 1896, Arthur Symons saluait en ces termes l'ami disparu :

Plus qu'aucun autre homme de lettres de son temps, Verlaine a été une sorte de personnage public, personnifiant pour tous le traditionnel caractère vagabond du poète. Comme toute son œuvre a été personnelle, longue confession de joies et de tristesse, de péchés et de repentirs de sa vie étrange, troublée, intensément vivante, peut-être est-il naturel qu'on ait cru devoir prêter une injuste attention souvent peu sympathique à des accidents de son existence privée dont il a dit tout ce qu'il y avait à dire dans ces deux strophes de *Parallèlement* :

Un mot encore, car je vous dois
Quelque lueur, en définitive,
Concernant la chose qui m'arrive ;
Je compte parmi les maladroits.

J'ai perdu ma vie et je sais bien
Que tout blâme sur moi s'en va fondre.
A cela je ne puis que répondre
Que je suis vraiment né saturnien.

Ce qui vraiment nous importe, c'est que Verlaine fut un grand poète, assurément le plus grand poète français depuis Baudelaire, avec une subtilité et une sincérité de génie que Baudelaire même ne posséda pas. Comme artisan du vers, il a étendu les limites de la langue française, il a su y insuffler et en exprimer un cri lyrique dont elle n'avait jamais retenti. Comme poète il a exprimé une personnalité merveilleuse, une personnalité aussi intéressante qu'aucune autre de nos jours, avec une sincérité directe et émouvante, égale à celle de Villon. Son influence s'est exercée sur toute la poésie de la jeune génération en France, et sur une bonne part de cette même génération dans les autres pays, et je ne puis achever ces lignes écrites dans l'émotion de la nouvelle de sa mort, sans dire, combien, à ceux qui l'ont connu il

1. *New Review*, juin 1895.

laisse le souvenir d'une des natures les plus essentiellement délicates, les plus douées de tous les attraits de la sensibilité, une nature de génie, la nature poétique même.

On trouverait difficilement dans les articles qui saluèrent le cercueil du pitoyable grand poète, en France, une vue plus juste des caractères de son esprit et de son œuvre, et du rôle que celle-ci avait joué et dont les effets se devaient prolonger encore.

Le petit groupe qui avait accueilli Verlaine à sa dernière venue à Londres, s'était accru ; il avait entraîné bientôt tous ceux qui étaient épris de formes et d'accents nouveaux en Angleterre. Il forma l'un des milieux les plus séduisants et les plus raffinés qu'ait jamais connus l'histoire de l'art anglais, il devait laisser comme témoignages du groupement de ces natures subtiles et variées, ces recueils si discutés alors, aujourd'hui si recherchés ; le *Savoy* et le *Yellow Book*, et le *Pageant*.

La mort de Paul Verlaine coïncidait avec l'apparition du premier recueil du *Savoy* qui sous la direction littéraire d'Arthur Symons, et la direction artistique d'Aubrey Beardsley, cet étrange, séduisant et génial dessinateur, réunissait des écrivains comme W.-B. Yeats, Edmund Gosse, George Moore, Bernard Shaw, Havelock Hellis, Joseph Conrad, Ernest Dowson ; des peintres comme Charles Conder, Shannon, des dessinateurs comme Joseph Pennell et Max Beerbohm qui tous se sont fait une place considérable dans la vie artistique anglaise des trente dernières années.

Ce premier numéro contenait la traduction, par Arthur Symons, du poème *Mandoline* de Paul Verlaine ; et le second consacra à la mémoire du poète français un juste hommage en réunissant la traduction de la conférence faite à Londres, deux ans auparavant, et des notes sur ce dernier voyage, un article où Mr Edmund Gosse, le critique attitré des œuvres françaises, rapportait ses souvenirs d'une rencontre avec Verlaine, au café François-Ier le 2 avril 1893, et deux pages piquantes et éloquentes du grand poète irlandais William Butler Yeats, *Verlaine en 1894*, où il donnait son impression du poète français et qui s'achevait par ces mots :

« On sentait toujours, qu'il avait un grand tempérament, qu'il était le serviteur d'un puissant « démon. »

Dans ce même *Savoy* au mois de novembre suivant, Arthur Symons consacrait encore sa « causerie littéraire » à Verlaine, à propos de la publication des *Invectives* qui risquait de jeter sur la légende du poète des lumières plus fausses encore que tant de racontars l'avaient fait. *The Pageant* publiait encore, vers la même époque, un poème inédit de Verlaine, composé en septembre 1895, *Monna Rosa*, d'après le tableau de Dante Gabriel Rossetti.

Depuis lors, la curiosité, le goût des lettrés anglais pour l'œuvre de Verlaine ne se sont pas ralentis. La *New Review* qui sous la direction du poète W.-H. Henley avait été hospitalière aux vers du poète lui consacra une étude, en juin 1897, de la plume du jeune écrivain irlandais C. F. Keary : le délicieux ouvrage de Mr George Moore, *Memoirs of my dead Life*, évoqua, mélange charmant de fantaisie et de réalité, le souvenir de Verlaine ; Mr Ed. Gosse le plaçait dans ses *French Profiles*. Mr Arthur Symons saluait encore Verlaine dans la *Saturday Review*, puis dans son admirable chapitre du *Symbolist Movement in Literature*. Après John Gray qui dans les *Silverpoints* avait donné d'admirables traductions du poète français, Arthur Symons dans les *Silhouettes*, Ernest Dowson dans les *Decorations* rivalisaient à transposer en anglais les inspirations françaises de l'auteur des *Fêtes galantes* ; d'autres encore s'y employèrent.

Presque aussitôt après son apparition l'ouvrage d'Edmond Lepelletier était traduit en anglais, et à la veille de la guerre une collection de *Modern Biographies* consacrait un de ses volumes à Paul Verlaine.

Tandis que les écrivains, les poètes, les critiques, concouraient ainsi à rendre hommage à l'œuvre de Verlaine, les dessinateurs anglais s'efforçaient de nous conserver l'impression fidèle de ses traits. L'iconographie verlainienne compte plusieurs œuvres anglaises et non des moindres ; entre autres un très curieux dessin de Charles Furse, une figure au crayon d'une saisissante vérité par Mr J. Kerr Lawson, et les dessins, les pastels, les lithographies de William Rothenstein, tous faits d'après nature et qui sont parmi les documents les plus importants que nous ayons, à cet égard.

Mr Rothenstein se proposait de faire du poète un portrait

important ; la mort de Verlaine vint en interdire la réalisation ; à défaut de ce portrait il réunit en un album les trois lithographies d'après nature, qu'il avait tracées, comme « préparation » pour ce portrait, et York Powell les présentait ainsi :

Ces trois dessins sont reproduits ici par le peintre comme un pieux hommage à la mémoire de son ami, et conservent la vivante image d'un homme qui, parmi les plus considérables poètes de notre temps, a été à la fois, le plus naturel, le plus exquis, et le plus sincère.

*
* *

Telles sont, aussi précisément que possible, les circonstances qui amenèrent Paul Verlaine en Angleterre, les impressions qu'il en rapporta, les traces qu'il y a laissées. A quelque moment que l'on considère la vie du poète, on découvre que l'Angleterre lui fut non seulement hospitalière, mais bienfaisante. A deux reprises il y vint chercher l'apaisement d'un cœur et d'un esprit tourmentés par de déplorables instincts autant que par des malchances sociales. Au lendemain de son emprisonnement, c'est là qu'il trouva tout aussitôt les assurances du lendemain et la quiétude que sa foi réclamait. La paix et la retraite qui lui étaient alors nécessaires lui furent offertes là, tout à souhait ; et plus tard, lorsque les rigueurs de la misère et de la maladie eurent resserré sur lui leur détestable étreinte, c'est encore d'Angleterre que lui vint largement l'allégeance de son infortune.

Dans le concours des admirations qui sont venues, grossissant de jour en jour, apporter à la mémoire du poète français, le tribut de leurs vivante émotion, nombreuses ont été les voix anglaises. L'hommage d'une nation qui ne le cède à aucune autre pour les accents de la poésie, et qui a vu paraître en un même siècle Shelley, Keats et Byron, Swinburne, Tennyson et Browning, sont d'un incomparable prix. En honorant un poète qui par la vertu d'un singulier génie et d'une inépuisable ingénuité de cœur, a su communiquer à la simplicité du plus usuel entretien, l'émotion du chant lui-même, cet hommage est infiniment propre à répandre, hors des limites nationales, une subtile et juste connaissance de la sensibilité française,.

G. JEAN-AUBRY

LE GÉNÉRAL GOURAUD

AU COLLÈGE ET AUX ARMÉES

Alsacien, soldat en 1870, je me suis promis, après la défaite, de me consacrer exclusivement à l'instruction de nos futurs officiers, considérant qu'une nouvelle guerre avec l'Allemagne était inévitable. Je me suis tenu parole et j'ai contribué à faire entrer à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr un nombre considérable d'officiers, exactement 2 200, parmi lesquels plus d'une douzaine sont devenus généraux : un des plus célèbres est le général Gouraud.

Les professeurs français, depuis 1870, ont compris que leur mission était d'entretenir la flamme sacrée du patriotisme ; cette constante préoccupation les a inspirés dans le choix des devoirs scolaires. La guerre de 1870 m'a toujours paru le meilleur exemple à proposer pour affermir la confiance dans la lutte future. Avoir lutté pendant cinq mois après la disparition de toute armée régulière, avoir formé des corps d'armée avec des soldats qui, huit jours auparavant, ne savaient pas tenir un fusil, s'être opposé à des adversaires beaucoup plus nombreux, aguerris, puissamment outillés, les avoir vaincus en plusieurs rencontres, à Coulmiers, à Villepion, à Bapaume, à Nuits, à Villersexel, les avoir tenus en échec sur la Somme, sur le Loir, tout cela n'était-il pas le gage de la victoire, quand nous recommencerions la lutte dans d'autres condi-

tions ? Notre résistance avait frappé de surprise l'Europe, si malveillante alors à notre égard : elle proclamait cependant que la France seule pouvait donner un tel exemple. Des générations successives d'écoliers ont frémi d'indignation en apprenant que, le 6 août 1870, le général de Failly, restant l'arme au bras à Niederbroun, n'avait pas empêché la défaite de Frœschwiller; que, le 16 août, Bazaine aurait pu continuer sa marche sur Verdun ; que, le 18 août, il avait refusé de secourir Canrobert vainqueur de la garde prussienne à Saint-Privat; que, le 31 août, il avait livré la bataille de Noisseville sans avoir l'intention de la gagner ; qu'en un mot, malgré l'infériorité du nombre et l'insuffisance de notre artillerie, des chefs jaloux, malhabiles ou traîtres, avaient laissé échapper une victoire certaine, de l'aveu même du grand état-major ennemi.

J'ai eu la bonne idée de conserver les meilleurs devoirs, que m'ont remis mes élèves pendant une période de quarante années, et, en les relisant aujourd'hui, en comparant ces développements littéraires avec les prouesses que nous apprenons tous les jours, je ressens vivement la noblesse des sentiments, dont la manifestation sur les champs de bataille illustrera notre race à tout jamais. De tous mes élèves, celui qui sur les bancs du collège songeait le plus vivement au relèvement de la patrie, et désirait le plus ardemment y contribuer, était certainement Henri Gouraud. J'ai conservé de lui six compositions françaises, et, dans chacune, il a trouvé moyen d'exprimer son culte pour la France et sa confiance dans ses destinées. C'est l'enseignement de l'histoire qui lui a donné « sa foi militaire », selon une expression qu'il a employée dans une de ses lettres, dont les dernières sont écrites de la main gauche aussi lisiblement qu'il les aurait écrites de la main droite. Il me disait plaisamment, dans une visite que je lui faisais au Quartier Général, qu'il ne savait pas pourquoi on avait deux mains : une seule lui suffisait, sans qu'il eût besoin d'avoir recours aux services de son fidèle officier d'ordonnance, le capitaine Chesnel. Et, en effet, il s'habille seul; je l'ai vu, chose incroyable, couper sa viande avec son unique main ; jamais il ne paraît éprouver une gêne quelconque.

Le général est né à Paris et va avoir cinquante ans : c'est, je crois, le plus jeune général de l'armée française. Il appartient à une des plus belles familles que je connaisse. Son grand-père et son père étaient médecins des hôpitaux de Paris. Le père avait une noble et imposante figure : il adorait son fils; en réponse à une lettre où je le félicitais au sujet de la prise de Samory, que je comparais à la prise par le duc d'Aumale de la smala d'Abd-el-Kader, il m'écrivait que je lui avais donné « un petit frisson de fierté paternelle ». Henri Gouraud avait trois frères, qu'il a perdus : l'un s'était fait prêtre, un autre médecin, dont la courte carrière se termina par une maladie contractée au chevet d'un malade; le troisième, devenu commandant, fut tué à l'ennemi peu de jours après avoir été décoré de la Légion d'honneur par son frère le général. De ses deux sœurs, une seule existe encore; elle vit avec sa vénérable mère, dont la vieillesse attristée par tant de deuils trouve une consolation dans les exploits de son fils.

Gouraud fit toutes ses études au collège Stanislas ; il remporta le premier prix d'histoire au Concours général, en 1887. Le sujet était : « les Français dans l'Inde », et en géographie : « le Rhin allemand ». L'image de ce grand garçon, à forte carrure, est restée dans ma mémoire : ses yeux, pleins de douceur, respiraient la bonté, mais parfois lançaient des éclairs, comme lorsqu'il racontait les campagnes de Napoléon dans des conférences que je lui faisais faire, et que professeur et élèves écoutaient charmés. Il était aimé de ses camarades et de ses professeurs, comme il l'est aujourd'hui de ses soldats et de ses officiers.

Sorti de Saint-Cyr en 1890, il choisit les chasseurs à pied et ne tarda pas à partir pour l'Afrique. En septembre 1898, il nous débarrassait d'un adversaire, contre lequel nous luttions depuis vingt-cinq ans ; avec 224 hommes, il avait l'audace, simple capitaine, de se mettre à la poursuite d'une population de 120 000 personnes et capturait Samory à Guélémou. Il a lui-même raconté, dans une conférence à la Société de Géographie, avec une modestie qui a frappé tous ses auditeurs, les incroyables souffrances supportées dans cette marche à travers des forêts, où la hache seule traçait un chemin. C'était dans le même

temps que le capitaine Baratier[1], son ancien au collège et à Saint-Cyr, remontait avec Marchand le Congo pour arriver sur le Bahr-el-Ghazal. Colonel, Gouraud commande au Tchad, puis va purger la Mauritanie des tribus rebelles et montre de telles qualités d'administrateur que le général Lyautey, un autre de mes anciens élèves, réclame son concours au Maroc. J'ai eu entre les mains les rapports de cette campagne de Mauritanie : ce sont de vrais chefs-d'œuvre de netteté, de précision, qui ont dû frapper Lyautey, dont Gouraud devint rapidement l'*alter ego*. Général de brigade, Gouraud occupe et défend Taza. Dès le début de la guerre actuelle, il obtient son rappel en France et, après avoir vécu vingt ans sous une chaleur torride, il vient commander, comme général de division, dans l'humide et froide Argonne, l'armée coloniale; il y reçoit une blessure à l'épaule. Le ministre Millerand l'envoie aux Dardanelles : c'est là, qu'en allant visiter une ambulance, il reçoit de terribles blessures : l'une nécessita l'amputation complète du bras droit, l'autre à la hanche fut longue à guérir. On le ramena à Paris. Dès que les médecins permirent de le voir, j'allai le visiter, et, comme en entrant dans sa chambre, je manifestai une émotion facile à comprendre, il me dit en souriant : « C'est le sort des batailles. » Sans être complètement rétabli, boitant fortement, il demande et obtient un commandement, mais alors, Lyautey étant devenu ministre, on envoie au Maroc le seul homme qui pût le remplacer, Gouraud. Il en revient bientôt pour recevoir le commandement de la 4e armée. Dès lors, son histoire est connue de tout le monde. Tandis que l'ennemi s'avance jusque sur la Marne, Gouraud tient dans Reims, à l'étonnement de tous. Sa résistance au 15 juillet a été la cause initiale de tous nos succès ultérieurs qui ont abouti au recul formidable des Allemands sur tous les points et à l'aveu de leur défaite. Il est bien le chef pour lequel les soldats n'hésitent pas à se faire tuer. C'est bien un grand entraîneur d'hommes. La vue de ce glorieux mutilé, imposant par son allure, sa démarche,

1. Baratier, devenu général, est mort d'une balle au front, le 19 octobre 1917. Peu de temps auparavant, il m'avait envoyé sa photographie avec ces mots, où il se montrait fort injuste envers lui-même : « A mon maître, un de ses mauvais élèves. Acte de contrition et de reconnaissance. »

par la flamme de ses beaux yeux, électrise ses soldats. Sa fermeté n'a d'égale que sa bonté. Je l'attendais un jour en compagnie d'un officier supérieur qui arrivait du Cameroun et qui depuis quatre ans, n'avait pas revu son fils, lieutenant de la 4e armée. Gouraud, pour hâter la réunion du père et du fils, leur fit la délicate surprise de les inviter tous deux à dîner au Quartier Général.

Il me reste à parler des six compositions de l'écolier Henri Gouraud. Dans le premier devoir, il s'agissait de raconter le dernier entretien du maréchal de Montmorency avec les gentilshommes de sa suite, au château de Pézenas, à la veille de la bataille de Castelnaudary, dont l'issue devait être sa défaite, son jugement à Toulouse et sa mort sur l'échafaud. Il y a dans ce devoir une très belle défense de Richelieu, pour lequel le futur général professe une légitime admiration : il réfute les accusations excessives portées contre le cardinal-ministre, rappelle le fatal souvenir du connétable de Bourbon et fait prévoir l'issue de cette révolte. Le second devoir est une très jolie narration sur l'entrevue de Tarascon entre Louis XIII et Richelieu (18 juin 1642), dans laquelle fut décidé le sort de Cinq-Mars. On avait transporté le roi malade à Tarascon ; le cardinal, également très souffrant, ne put se lever pour recevoir Sa Majesté et fit dresser auprès de son lit un lit de repos pour Louis XIII. Les deux moribonds s'entretiennent des affaires de l'État. Richelieu fait à grands traits l'apologie de son ministère, qui laissera à la France l'Artois, le Roussillon et l'Alsace. Il prouve que quiconque l'attaque est soutenu par les ennemis de la France et commet ainsi un crime de lèse-patrie. Il termine ainsi : « Celui qui, abusant des vaines apparences de l'amitié, avait presque amené le roi à oublier la cause nationale et les intérêts du royaume, était bien coupable. »

Dans le troisième devoir, il est encore question de Richelieu. Il s'agissait d'établir un parallèle entre lui et Mazarin et de les comparer au point de vue de l'influence qu'ils ont eue sur les destinées de la France. Naturellement, la préférence de l'élève va à Richelieu. Il réprouve en Mazarin son recours continuel à l'astuce, les conspirations financières, les spéculations sur les fournitures de l'armée.

L'entrée des troupes françaises à Berlin, en 1806, forme le sujet du quatrième devoir. Après avoir décrit ce défilé que contemple une foule immense, saisie à la fois de tristesse et d'admiration, il termine par des réflexions qui indiquent bien la continuelle préoccupation de notre candidat à Saint-Cyr. Il y regrette que la France, après qu'elle eût été vaincue, ait oublié si vite alors que ses ennemis n'oubliaient pas.

« La France oublia trop vite ses malheurs et ses implacables adversaires ; elle eut la simplicité de croire que ceux qui après tout avaient eu le dernier mot, avaient aussi oublié. On entendit Lamartine s'écrier naïvement : « Vivent « les nobles fils de la grave Allemagne ! » Le chant du *Rhin allemand* aurait dû être pour nous un salutaire avertissement et nous montrer quelle ardente inimitié nous poursuivait toujours : en réalité, on y songea peu et les beaux vers d'Alfred de Musset, en réponse à ceux de Becker, n'eurent guère d'écho parmi nous ; le réveil fut terrible. Nous ne sommes pas tombés si bas que la Prusse après Iéna ; mais nous ne nous sommes pas encore relevés et plus d'un, parmi nous, malheureusement, s'habituerait facilement à l'oubli. Il en est qui traitent la revanche de folie et ceux qui la prêchent d'énergumènes ; qu'ils se souviennent donc que la Prusse a patienté pendant plus de soixante ans, qu'elle n'a pas encore, même aujourd'hui, abdiqué ses rancunes, et qu'elle nous menace toujours de ses attaques. »

Si Gouraud se montre dès le jeune âge un patriote ardent, il laisse en même temps entrevoir les qualités de prudence qui en feront plus tard un diplomate avisé dans ses campagnes de Mauritanie et du Maroc. C'est ce qui nous apparaît dans son cinquième devoir où un diplomate français s'adresse à un ministre grec en 1886 pour dissuader la Grèce d'entamer une lutte prématurée contre la Turquie. Ce diplomate « est loin de blâmer les revendications de la Grèce ; mais, à une époque où la force prime le droit, il faut savoir attendre l'heure de la justice. Il ne doute pas que les Grecs, seuls contre les Turcs, renouvelleraient les exploits des Canaris et de Botzaris ; mais, puisque les grandes puissances, oublieuses de Navarin et des engagements pris à Berlin, n'envoient plus leurs flottes dans l'Archipel que pour contenir les Grecs, il faut faire rentrer

dans le fourreau l'épée qui en était déjà sortie. L'occasion d'une revanche ne peut tarder ; il y a bien des points noirs à l'horizon politique. La France, elle aussi, pourra mettre à profit une conflagration universelle pour reprendre sa grandeur et sa puissance. Lorsque cette heure bénie sonnera, elle n'oubliera pas que son rôle dans l'histoire a été de venger toutes les injustices ; elle n'oubliera pas la présence des Grecs sur les champs de bataille de la Bourgogne et elle saura récompenser largement l'acte de déférence qu'elle demande aujourd'hui au peuple grec. »

Quant au sixième devoir, je vais le transcrire intégralement; je ne crois pas qu'on puisse traiter avec plus de sagesse et de maturité d'esprit un sujet où Gouraud, à l'âge de dix-neuf ans, exposait des idées, qu'il n'a eu qu'à appliquer dans la suite.

DES QUALITÉS QUE DOIT POSSÉDER UN GÉNÉRAL EN CHEF RESPONSABILITÉ ET GRANDEUR DE SON ROLE

« Tous les enfants d'une même patrie doivent mettre à son service au moment du danger leurs bras et leurs facultés ; mais c'est au général en chef plus strictement qu'à tout autre que ce devoir sacré s'impose. C'est à lui de diriger l'effort commun, d'accepter la responsabilité de la lutte devant sa patrie et devant l'histoire, de mériter la réprobation ou l'honneur.

« Ce rôle écrasant réclame chez celui qui le remplit des talents multiples. Le général en chef doit d'abord évidemment posséder les qualités de tout officier : il faut qu'il soit animé d'un ardent patriotisme, qu'il soit brave et instruit ; mais cela est loin de suffire. La connaissance des guerres anciennes et des grandes leçons d'art militaire qui en ressortent doit être chez lui assez profonde pour que, dans ses plans de campagne, il s'en inspire presque à son insu, en les modifiant selon les circonstances sans vouloir en reproduire tous les détails. Il sera à la fois un stratégiste et un tacticien : ses larges conceptions, il les élabore plus ou moins longuement à l'ombre de sa tente, penché sur ses cartes ; mais, une fois sa décision

prise, il aura l'énergie et l'audace nécessaires pour les mener à bonne fin malgré tous les obstacles. Hardi ou circonspect dans la préparation de ses desseins suivant son génie propre, il sera en même temps ferme et habile dans l'exécution. « Il « faut, disait Napoléon, que l'équilibre existe entre l'esprit et « le caractère. » En effet l'esprit ne doit jamais concevoir ce que le caractère n'aurait pas la force d'exécuter.

« A côté de ces qualités maîtresses qui distinguent les grands capitaines, combien d'autres le général en chef n'est-il pas tenu de posséder ! Ainsi il doit : être perspicace afin de pénétrer les intentions de l'ennemi; prévoyant, afin de ne pas s'exposer à des difficultés inattendues et insurmontables; insensible aux horreurs de la guerre dès que le salut de tous l'exige et, en cas de péril extrême, plein de sang-froid en face de la mort. Les mauvaises nouvelles ne doivent point l'abattre, car son patriotisme et son énergie ne laisseront jamais éteindre dans son âme la flamme de l'espérance. Il aura un coup d'œil rapide et sûr ; que de batailles, un instant perdues, ont été regagnées par une de ces inspirations subites qui ne viennent qu'aux esprits éminents ! Toutes ces qualités lui assureront la confiance, l'obéissance, le dévouement de ses troupes.

« Au début d'une campagne il doit peser avec soin les charges qui vont lui incomber et, s'il ne se sent pas assez fort pour en supporter le poids, ou si l'on essaie d'apporter des restrictions à ses projets, il aura raison de repousser un si dangereux honneur. La vie de plusieurs milliers d'hommes est entre ses mains ; l'espérance de tout un peuple, le salut d'un grand pays reposent sur lui seul. C'est en présence de ces graves pensées que, sur le champ de bataille, il sera forcé de prendre des résolutions décisives qui pourront en un jour sauver ou perdre sa patrie. Mais s'il a accepté avec confiance un commandement qui ne limite aucune réserve, s'il dispose à son gré des destinées des siens, alors qu'il n'ait plus la moindre hésitation, l'idée de sa responsabilité, loin de le troubler, doit au contraire surexciter ses facultés.

« Certes elle est rude et pénible la tâche dont il est chargé ; en revanche qu'elle est belle et grande ! Le génie peut se manifester partout, mais nulle part peut-être d'une façon aussi visible, aussi éclatante qu'à la guerre. Assurément il n'est

pas moins difficile de conduire avec art une campagne que de composer des vers excellents ou de faire de grandes découvertes. Et combien de circonstances rendent la première de ces manifestations encore plus méritoire que les harmonieuses rêveries d'un poète ou les profondes méditations d'un savant ! Ils ont, eux, à leur disposition, le temps, le calme et le silence. Au milieu de la canonnade, à cheval, sous les balles et les obus, entouré de mourants et de blessés, ayant tous ses sens distraits par mille objets opposés, il doit, lui, se recueillir et prendre en un instant une de ces résolutions d'où dépendent le sort et la gloire de son nom.

« En dehors du champ de bataille, c'est dans quelque obscure hôtellerie qu'il veillera à tout, arrêtera ses plans, cherchera les moyens de renforcer ses corps d'armée, de leur assurer des vivres et des munitions, de faire transporter ailleurs ses blessés et ses malades, de garder ses lignes de communication. C'est sur un tambour, à la lueur des feux de bivouac, que Napoléon signait ces ordres qui contenaient le germe de ses victoires. Oui, quand le génie de l'homme se déploie ainsi en dépit de tous les obstacles matériels, il est plus éclatant que partout ailleurs.

« Si l'expansion de ce génie a pour unique objet la conservation et le relèvement d'un peuple, quel honneur pour le général en chef de consacrer ses talents à une œuvre si magnifique et si sacrée ! Tel il serait pour celui qui réussirait à nous rendre les deux belles provinces que nous avons perdues, pour celui qui, selon le vœu du grand Richelieu, rétablirait la France nouvelle partout où s'étendait la vieille Gaule. »

***

Il m'a paru intéressant de placer après cette dissertation l'ordre du jour adressé par le général Gouraud aux troupes de la 4e armée avant la bataille du 15 juillet.

« Aux soldats français et américains de la 4e armée,

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été

engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie.

« Vous combattrez sur le terrain que vous avez transformé par votre travail et votre opiniâtreté en une forteresse redoutable. Cette forteresse sera invincible si tous les passages en sont bien gardés.

« Le bombardement sera terrible. Vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude, dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz ; mais votre position et votre armement sont formidables.

« Dans vos poitrines battent des cœurs de braves et d'hommes libres.

« Personne ne regardera en arrière. Personne ne reculera d'un pas, chacun n'aura qu'une pensée : en tuer beaucoup jusqu'à ce qu'ils en aient assez.

« C'est pourquoi votre général vous dit : cet assaut, vous le briserez et ce sera un beau jour.

« GOURAUD. »

Au lendemain du sanglant échec de l'offensive allemande sur le front de Champagne, Gouraud félicite ces mêmes troupes.

« Soldats de la 4e armée,

« Dans la journée du 15 juillet, vous avez brisé l'effort de quinze divisions allemandes appuyées par dix autres.

« Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée. Vous les avez arrêtées net là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille.

« Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes, qui avez signalé l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, états-majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille.

« C'est un coup dur pour l'ennemi. C'est une belle journée pour la France.

« Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même, chaque fois qu'il osera vous attaquer, et de tout mon cœur de soldat je vous remercie. »

*
* *

Cet exploit, qui a eu pour suites presque immédiates le dégagement de Reims, la prise de Vouziers et la marche sur Rethel, a valu au général la citation suivante à l'ordre de l'armée.

« Le général commandant en chef cite à l'ordre de l'armée :

« Le général de division Gouraud (Henri-Joseph-Eugène), commandant une armée :

« Officier général de haute valeur morale, qui vient d'ajouter une nouvelle page de gloire à une carrière déjà magnifiquement remplie.

« Entraîneur d'hommes de premier ordre, aimé du soldat parce qu'il l'aime lui-même ; a brisé l'attaque allemande du 15 juillet 1918, de Reims à l'Argonne, en communiquant à ses troupes la confiance et la flamme qui l'animait, en portant au suprême degré, chez tous les chefs servant sous ses ordres, l'esprit de discipline, de dévouement et d'ardent patriotisme dont il est une des plus brillantes incarnations.

« Au Grand Quartier Général, le 13 août 1918.

« *Signé :* PÉTAIN. »

*
* *

J'ai eu la joie de constater que tous mes jeunes gens partagent cette confiance dans le relèvement de la France. Tous ceux qui ont précédé Gouraud sur les bancs de son collège et ceux qui l'ont suivi, tous manifestaient les mêmes sentiments. Le lieutenant-colonel de Lardemelle, qui était entré premier à Saint-Cyr et en était sorti premier, a été tué le 17 septembre 1914 près de Reims, précédant de quelques jours dans la tombe son jeune frère, le capitaine. Il traitait en 1890 ce sujet : « La France est-elle en décadence ? » Il le faisait avec une certaine mélancolie attristée, montrant qu'il souffrait de voir que nous mettions tant de temps à nous relever d'une humiliation sans exemple dans notre histoire. Cependant il repoussait le découragement. « Il n'est pas possible, disait-il, que la

décadence de la France soit prochaine ; mais si, par malheur, elle était inévitable, même sans succès, même sans espoir, nous devrons tous jusqu'au dernier d'entre nous lutter en son nom, tout lui sacrifier, vivre et mourir pour elle. »

Si le général Gouraud m'honore d'une amitié dont je suis fier, bien d'autres officiers, pendant cette longue guerre, m'ont écrit des lettres fort touchantes, où ils reconnaissent que j'ai été un bon serviteur de la patrie. A mon tour, je reconnais qu'ils ont tous rempli leur devoir, et un grand nombre avec éclat. Je pensais à ma chère Alsace tous les jours et j'en parlais souvent à ceux qui devaient avoir la glorieuse mission de la délivrer. L'un d'eux m'écrivait dernièrement qu'il était en face de ma ville natale et qu'il songerait à moi en y entrant. Je suis en train de constituer un album avec les photographies que ces braves m'ont envoyées : j'en ai déjà cent soixante-dix. Autour de Gouraud je grouperai les Lyautey, les Franchet d'Esperey, les Baratier, les de Maud'huy, les d'Urbal, les Prax, les Bordeaux, ainsi que les chères effigies de tous ceux, et ils sont nombreux, hélas ! qui ont payé de leur vie leur dévouement à la France. Cet album sera la récompense de la longue carrière d'un professeur alsacien, dont rien ne peut dépeindre la joie, maintenant que le dénouement approche, maintenant qu'il a la certitude de revoir, avant de mourir, son pays bien-aimé. Il a été toute sa vie animé de la haine sainte, dont parle Paul de Saint-Victor dans son magnifique ouvrage, *Barbares et Bandits*, écrit pendant la lutte de 1870. « Cette guerre, disait-il, n'est pas un de ces duels courtois après lesquels l'homme à terre se soulève pour tendre la main à son adversaire. Pour vaincre notre ennemi, sachons le haïr. Détester la Prusse, c'est aimer la France. Cette haine n'est que le revers du plus noble et du plus grand des amours. »

JULIEN JORAN

ROUEN

SON PORT ET LA GUERRE

Rouen, qui est une noble ville, a le sens de sa propre histoire et s'entend à en discerner, dès le présent, les grandes dates. En 1859, sa Chambre de commerce fit frapper une médaille en souvenir d'un événement mémorable, en effet : le premier endiguement de la Seine maritime. Elle en fit frapper une autre en 1903, à l'occasion de son deuxième centenaire ; une autre au début de 1914, en l'honneur des 5 600 000 tonnes manutentionnées l'année précédente sur les quais du port, qui venait dès 1906 au deuxième rang, immédiatement après Marseille, dans la hiérarchie de nos grands ports de commerce. Depuis, il a conquis la première place avec les 9 743 000 tonnes de 1916, chiffre imposant qui fléchissait à peine, l'année suivante, à 9 593 000 [1]. Mais les Rouennais ont du tact : aucune médaille n'a été frappée pour commémorer cette conquête pacifique opérée en pleine guerre, que ce fût d'ailleurs malgré la guerre ou par elle.

***

Par elle? On le croit aisément, à ne considérer que le bond accompli. Cependant j'ai sous les yeux des chiffres (on me

1. Y compris le tonnage des transports affectés au service des armées alliées. Il semblait que dès 1915 Rouen fût notre premier port avec 8 176 000 tonnes. Mais le total pour Marseille, révisé, donnait 8 256 000 tonnes. (Entrées : 5 898 600. Sorties : 2 357 400.)

pardonnera d'en citer beaucoup dans cette étude) qui modéreraient plutôt cette conviction. Il est établi que, si le trafic de Rouen a, de 1913 à 1916, augmenté de 85 p. 100, l'augmentation correspondante a été de 95 p. 100 à Calais, de 100 p. 100 à Cette, à Cherbourg, à Granville, de 130 p. 100 à Rochefort et à la Pallice et, dans le voisinage immédiat de Rouen, de 100 p. 100 au Havre, de 130 p. 100 à Dieppe, de 300 p. 100 à Fécamp et au Tréport. Voilà donc des concurrents, certes de bien inégale importance, que la guerre a relativement plus favorisés. Ceci donne à penser que, même sans la guerre, le trafic rouennais, poursuivant les progrès réalisés avec une régularité presque constante depuis un bon quart de siècle, fût arrivé à des résultats impressionnants. Au cours de la tourmente, Rouen bénéficie, si bénéfice il y a, de circonstances exceptionnelles, mais aussi, et surtout d'une situation préalablement acquise. Port fluvial, port régional, avant-port de Paris, son rôle pendant les années de paix était essentiellement d'importer et de distribuer à un arrière-pays considérable et actif des marchandises lourdes, pauvres, mais d'urgente nécessité. Ce rôle de ravitailleur a pu grandir pendant la guerre, d'autant mieux qu'aux besoins de la population civile venaient s'ajouter ceux des armées en campagne, et que Rouen présentait l'avantage de n'être ni trop loin, ni trop près de la ligne de feu. Le total de marchandises débarquées à ses quais sous le contrôle de l'Amirauté britannique a été approximativement d'un million de tonnes en 1915, de 1 500 000 en 1916, de 1 830 000 en 1917. Ce sont là des chiffres dont bien des ports se contenteraient pour l'ensemble de leur mouvement. Mais ce que Rouen gagnait d'un côté, ne le perdait-il pas ailleurs? Sans parler de la brusque chute du tonnage qui suivit, ici comme partout, les premiers jours de la mobilisation, et qu'accusa encore la menace allemande aux derniers jours d'août 1914, se pouvait-il que la guerre développât certains organes de la prospérité du port sans en atrophier quelques autres?

Un bref examen des marchandises importées fournit à la question la plus précise des réponses. A la veille de la guerre, et pour s'en tenir à l'essentiel, Rouen était le port de la houille, du pétrole, du vin et du bois. Ajoutons à ce dernier article

la pâte de bois. Marchandises pauvres, ai-je dit : charbon, pétrole, essence suivaient des cours normaux; les bois étaient des sapins du Nord, et les vins, en très grande majorité, des vins ordinaires d'Algérie. Cette quadruple fonction s'exprimait aux yeux dans la distribution même du port maritime : il y avait une île au charbon qui était l'ancienne île — aujourd'hui presqu'île — Rollet ; un bassin aux bois entre cette île et la rive sud du fleuve ; un bassin aux pétroles entre la même rive et l'interminable île Élie ; un quai aux vins sur la rive nord, dans le voisinage du pont transbordeur.

Il n'y a plus, du moins sur la rive nord, de quai aux vins. Les Anglais l'ont occupé, clôturé de palissades et de fils de fer. *No admittance !* On n'entre pas! — et des sentinelles placées aux portes se chargent de faire respecter l'écriteau. Sur les terre-pleins de ce Bercy rouennais où le passant circulait librement parmi des régiments de futailles, s'élèvent aujourd'hui des étages de caisses et des hangars fermés aux curiosités indiscrètes. Le *Saint-André*, le *Saint-Jean*, le *Saint-Barnabé*, le *Saint-Louis*, le *Saint-Jacques* et les autres *Saints* de la *Société navale de l'Ouest*, beaux cargos spécialement construits en vue de ces transports, avec leurs cales creuses et leurs mâts de charge Puissesseau, réquisitionnés l'un après l'autre pour des tâches plus pressantes, ainsi que leurs cousins des *Affréteurs réunis*, ont cédé la place aux approvisionneurs de plus en plus nombreux des armées britanniques. Faute de quais et faute de navires, ce trafic, l'un des plus traditionnels de Rouen, s'est trouvé réduit d'année en année, passant de 355 000 tonnes en 1914, à 300 000 tonnes en 1915, pour tomber à moins de 215 000 en 1916 et de 140 000 en 1917. La difficulté des relations avec les ports d'Algérie a surtout profité aux expéditeurs portugais.

Que dire des importations de bois? En 1913, il en avait été débarqué 400 000 tonnes : à peine en reçoit-on 15 600 en 1915. L'année suivante voit se produire un sérieux relèvement, avec 104 000 tonnes. Nouvelle chute, avec 32 000 tonnes, en 1917. Pourtant les besoins n'ont guère dû diminuer, s'ils en n'ont pas augmenté au contraire, les armées en campagne étant grandes consommatrices de bois ; et il est à croire qu'on se fût trouvé heureux des arrivages habituels,

pour épargner d'autant nos propres sapinières. Mais le déchargement et l'arrimage des planches, une à une, besogne encombrante autant que pittoresque spectacle, exige une main-d'œuvre copieuse que la mobilisation a tarie. Assez souvent encore, le spectacle anime tel de nos quais : mais les débardeurs, dans la plupart des cas, portent l'uniforme kaki ou le bleu sombre — moins sombre que leur peau — des Cafres recrutés pour le service des armées britanniques. Le pittoresque n'y a pas perdu, mais les scieries de Suède et de Finlande n'ont plus grand'chose à faire avec le commerce proprement rouennais.

Par contre, le trafic de la cellulose a tenu. Si l'apport suédois a diminué, l'apport canadien est venu rétablir l'équilibre. Le chiffre des entrées, qui était de 256 000 tonnes en 1913, est même monté à 312 000 en 1916, sans préjudice de 60 000 tonnes de feuilles à journaux — importation nouvelle. Ceci représente, il est vrai, un maximum ; mais le minimum — 145 000 tonnes en 1917 — est encore respectable. Honneur à Sa Majesté le Papier ! On dit, et il faut le croire, que lui aussi, il a traversé en cette guerre des jours de crise. On a du mal à se le figurer à Rouen, devant les édifices de pâte de bois qui surchargent périodiquement le quai de la Bourse, dans l'attente du wagon ou du chaland libérateur, exposant leur pureté et la senteur fraîche de la forêt originelle aux averses, aux poussières, à maintes souillures — de quoi réjouir peut-être des amateurs de faciles symboles.

D'une utilité plus modeste et plus évidente, les pétroles et essences n'ont pas cessé d'affluer aux usines de Rouen, les principales de France. Cette fois encore, 1916 aura été l'année culminante, avec ses 309 000 tonnes, contre 248 000 en 1913. Après comme avant la déclaration de guerre, l'Amérique a été naturellement la grande pourvoyeuse des raffineries et entrepôts rouennais. Mais on y recevait aussi des pétroles caucasiens, valaques, galiciens, transportés sous pavillon russe, roumain, autrichien ou même allemand : Hambourg en faisait venir en abondance de Galicie. La guerre, la fermeture des détroits devaient tarir ces trois sources de l'approvisionnement. Aussi les entrées baissèrent-elles pendant les premiers mois des hostilités au point de réduire

à 174 000 tonnes leur total en 1914. Pour arriver à celui de 1916, on voit l'effort réalisé dans les transactions avec les États-Unis. En un an, les États-Unis doublèrent à peu près leurs envois à Rouen, qui passèrent de 102 000 tonnes en 1914 à 198 000 tonnes en 1915. Et puis, on a cherché ailleurs ; on a fait appel au pétrole mexicain, sur lequel il serait dangereux de trop compter, et l'on a vu s'amarrer au bassin de Quevilly des vapeurs de Mohammera, chargés de pétrole persan : résultat tangible déjà, et surtout prometteur, de l'organisation britannique aux bouches de l'Euphrate et de l'alliance économique de deux grands peuples.

Mais le signe apprécié entre tous de cette alliance, c'est le charbon, et c'est comme importateur de charbon que le port de Rouen a le mieux rempli au cours de ces années critiques son rôle de guerre. Il s'y était, sans le savoir, assez bien préparé, surtout depuis les grèves qui avaient sévi sur nos mines du Nord : devant l'insuffisance des houilles françaises, il avait dû s'adresser de plus en plus aux mines britanniques. Elles lui expédiaient, dès 1913, plus de 2 700 000 tonnes. Jusqu'à la fin de juillet 1914, la moyenne par mois des expéditions passait à 240 000 tonnes environ. En août, on en débarqua péniblement 27 000 tonnes, 35 000 en septembre. Nos mines du Nord prises ou menacées, celles du Midi et du Centre suffisant à peine aux besoins régionaux, que fût devenu le ravitaillement de Paris, du bassin de la Seine et des pays de l'Ouest, si les importations rouennaises en étaient restées là? Mais consultons les graphiques : point de lecture plus édifiante. On voit pour octobre la ligne du charbon monter prodigieusement de 35 000 à 314 000, et l'ascension continuer malgré les mois noirs d'automne. Elle devait aller jusqu'à 706 000 tonnes en mai 1916 ; c'est le record du mois, mais non pas celui de l'année 1917, qui a vu d'une façon générale baisser — très peu — les importations, a encore marqué un progrès dans celles de la houille, atteignant 6 518 000 tonnes, soit 408 000 tonnes de plus qu'en 1916. Ah ! il ne s'agit plus de faire au charbon sa place, de le reléguer à bonne distance, sur les terre-pleins de l'île Rollet. Tout est bassin aux charbons, aujourd'hui. Les bateaux charbonniers viennent, s'il le faut, s'amarrer en face des hôtelleries en renom, sous les

terrasses des cafés fréquentés; le long de la « petite Provence » chère aux flâneurs, les grues à vapeur crachent leur suie, les bennes automatiques fouillent les cales, et le vent du sud-ouest lance les noires poussières à l'assaut des façades bourgeoises et des élégances citadines. Cependant en aval, que font la plupart de ces navires échelonnés sur des kilomètres de fleuve, avec des péniches à leurs flancs? Eux aussi, ils déchargent du charbon, sans prendre la peine d'accoster. L'intense manutention qui s'opère à leur bord encrasse le brouillard de la Seine, mais n'altère pas beaucoup la limpidité des belles heures et la fraîcheur des berges abruptes. Jamais et nulle part Normandie n'a été plus verte qu'en ce printemps de l'an 1918, autour de cette débauche de charbon. Qui pense d'ailleurs à faire le dégoûté? Voici les canons allemands braqués sur les mines de Béthune ; Dunkerque, Calais, Boulogne soumis à des bombardements répétés. A Rouen de les suppléer tant que l'ennemi, malgré la volonté de nuire, n'arrive ni à coups de sous-marins, ni à coups de gothas à gêner sérieusement son effort. On voudrait cette année y faire mieux qu'on n'a fait encore, réaliser une moyenne mensuelle de 800 000 tonnes, ce qui ne sera pas facile et exigera les plus vigoureuses collaborations.

Résumons-nous : des quatre fonctions essentielles du port de Rouen, la guerre a développé l'une jusqu'à l'hypertrophie, maintenu normalement une deuxième et plus qu'à demi paralysé les deux autres. Si l'on jette un coup d'œil sur le reste de ses importations, on y relève un balancement analogue des gains et des pertes. Les pyrites et les soufres hispano-portugais sont passés de 126 000 tonnes en 1913 à plus de 226 000 en 1916 et de 173 000 en 1917. Les fontes, fers et aciers de Grande-Bretagne et de Suède, qui faisaient 45 500 tonnes seulement en 1913, ont atteint 378 000 tonnes en 1916 et 306 000 en 1917. Mais les grains et farines, dont le besoin n'est guère moindre, sont descendus de 285 000 tonnes en 1913, à 32 000 tonnes en 1915, et de 198 000 tonnes en 1916 (pour la plupart réservées à l'intendance et entreposées dans ses hangars du Cours-la-Reine), à 38 000 en 1917. Mais les phosphates de Gafsa, dont 149 000 tonnes avaient été débarquées en 1913, n'en ont donné que 22 000 en 1917 — chiffre qui sera

largement dépassé cette année-ci, car on a sagement affecté un certain nombre de cargos, ex-porteurs de vins pour la plupart, à ce trafic vital pour l'agriculture. Faut-il ajouter que les 16 000 tonnes de légumes secs débarquées en 1913 se sont réduites à 215 tonnes l'an dernier, et qu'en revanche le kaolin de Fowey, amené par de petits voiliers qui chargent en retour pour les verreries anglaises le sable de Fontainebleau, cherche à rattraper les 18 000 tonnes de 1913 en passant respectivement pour 1915, 1916 et 1917 à 4 000, 11 600 et 12 200 tonnes?

Plus on examine, plus on se rend compte qu'en dehors du charbon le tonnage des entrées à Rouen a baissé dans l'ensemble, et même beaucoup baissé, depuis la guerre. Il était de 2 370 000 tonnes en 1913 ; le voici à 1 830 000 tonnes en 1916, à 1 145 000 en 1917[1]. Quant au tonnage de sortie, on pourrait n'en pas parler : Rouen n'est pas un port d'exportation, ce qu'il fut autrefois, au temps où il expédiait les vins de France au lieu de recevoir ceux d'Algérie. On peut regretter qu'il ne le soit plus, souhaiter qu'il le redevienne. Mais sa mission, actuellement, est autre. Qu'importe, par exemple, aux vapeurs qui lui apportent le charbon du Northumberland ou du pays de Galles, de n'avoir rien à remporter au départ? D'abord ils ne sont guère faits pour d'autres chargements. Et puis leur intérêt n'est pas de s'attarder au quai dans l'attente d'une marchandise de retour, c'est de retourner le plus vite possible au port d'où ils viennent. En temps normal, ils font ainsi, entre Cardiff et Rouen, jusqu'à quatre voyages par mois. En temps de guerre, ils en font deux. D'autres vapeurs embarquent plus volontiers de ces produits incertains et changeants qu'on appelle les « divers » et qui, pour Rouen, consistaient, avec le charbon de soute, en un peu de sable, de plâtre, de sucre, quelques caisses de champagne, quelques articles de l'industrie parisienne, et puis des objets de métal, du métal brut qui donnent assez vite plusieurs milliers de tonnes, enfin les fûts vides qu'on réexpédie sur les ports algériens : au total, on exportait de la sorte 510 000 tonnes en 1913. Depuis, la diminution a été progressive : 342 000 tonnes

1. Non compris le tonnage militaire britannique.

en 1914, 245 000 en 1915, 147 000 en 1916, 104 600 en 1917. Ce tableau, lui aussi, fait bien voir que la guerre n'a pas, autant qu'on le dit et l'imprime, favorisé le port de Rouen.

*
* *

Une contre-épreuve nous serait fournie par la revue des pavillons sous lesquels lui parviennent les marchandises. Des couleurs nouvelles y sont apparues ; d'autres s'y font plus rares ou plus fréquentes. N'insistons pas sur les navires de l'ennemi, bien qu'en 1914, jusqu'à la fin de juillet, 10 autrichiens et 77 allemands eussent accosté aux quais de Rouen [1]. Il y eut même deux de ces derniers qui ne retournèrent pas à leur port d'attache, n'ayant pu larguer leurs amarres dans les délais impartis, et qui furent remis à la Marine. Parmi les neutres, les hollandais sont venus de moins en moins nombreux : 107 en 1914, 80 en 1916, 44 en 1917,5 seulement pendant le premier trimestre de 1918. Les suédois, qui de 110 en 1914 étaient montés à 275 en 1916, n'ont été que 101 en 1917 : effet de la guerre sous-marine à outrance, exigences excessives des armateurs, ou secrète germanophilie? En tout cas, la statistique de cet hiver accuse un sensible retour au trafic d'antan, et depuis il me semble — pure impression encore impossible à vérifier — que le pavillon bleu à croix jaune flotte davantage en Seine, et qu'on lit plus souvent à l'arrière des cargos les noms de Göteborg, d'Helsingborg et de Norrköping : certaines conventions récemment passées entre la Suède et l'Angleterre n'y sont pas sans doute étrangères. De leur côté, danois et norvégiens remplissent largement, à notre service, leur rôle de rouliers des mers. Les Allemands ont eu beau leur couler des navires, le Danemark n'en a pas moins envoyé à Rouen 230 en 1916 et 179 en 1917, au lieu de 112 en 1914; et la Norvège, au cours des mêmes années, 1 993 et 1 959, au lieu de 294. C'est, à quelques unités près, le total atteint par la Grande-Bretagne, lequel était l'an dernier de 2 015, abstraction faite des transports affrétés par l'Amirauté; et nous-mêmes nous venons loin derrière avec 690 arrivées.

1. Ces chiffres et les suivants sont empruntés aux états de M. le capitaine du port.

Comment les braves flottes scandinaves peuvent-elles réaliser ce prodige? Elles construisent, elles raccoubent, elles font du neuf avec du vieux. Ah! certes, il y a d'étranges vétérans parmi les navires qu'elles nous envoient. J'en avisai un l'autre jour, sous le pont Boïeldieu, rive gauche : il battait pavillon danois. Impossible de rien voir de plus hétéroclite : c'était une coque de bois au moins cinquantenaire, à forme de pur sabot, qu'on avait affublée d'une haute cheminée et d'une machine pour en faire un vapeur. Une couche de peinture grise cachait mal ses cicatrices. Eh bien! il avait sa large panse d'ex-galiote pleine de charbon, et il faisait, tout comme un autre, la traversée de la Manche. Les Anglais ne sont pas plus fiers. Et nous, qui sommes moins riches que jamais en navires, nous improvisons des charbonniers comme nous pouvons. Que faisait-il autrefois, ce petit trois-mâts goélette à coque verte, sans hunier, avec son air qui n'est pas de chez nous? Il porte : « Fécamp » sur son tableau d'arrière. Mais ce fécampois n'est pas né sur le bord de la Manche. C'est un ancien caboteur des côtes d'Amérique, qui ne s'était jamais noirci de charbon, et dont les panneaux étroits ne permettent qu'à regret aux bennes de pénétrer dans sa cale. Mais ce pittoresque le cède encore à celui de certains équipages. Quels mélanges de peuples et de races! Que de Chinois et de lascars hindous! Voici un petit cargo trapu dont le pavillon intrigue, mi-partie vert et rouge, avec un beau globe terrestre doré. C'est le drapeau du Portugal. Le capitaine, très jeune et qui n'a point l'air mélancolique, est Portugais, naturellement ; Portugais aussi quatre ou cinq matelots olivâtres. Mais ils ont avec eux des nègres, huit Français, dont plusieurs canonniers chargés de la pièce du bord, et un cuisinier japonais que nos Français n'aiment pas, car « il fait tout à l'eau ». J'oubliais de dire que le cargo, avant d'être portugais, était allemand. De tout temps le personnel des marines marchandes fut assez panaché : la guerre a multiplié ces Babels flottantes.

En 1913, 3 133 navires étaient montés à Rouen ; il en est monté 5 236 en 1917, et 1 310 pendant les trois premiers mois de cette année. Le progrès est considérable, encore que le nombre des navires soit, au point de vue purement matériel du rendement, moins intéressant que leur jauge. Mais il y a

un autre point de vue à considérer : celui des amitiés et des alliances à l'abri desquelles se traitent les affaires et navigue la marchandise. Certaines abstentions ne sont que temporaires; des empêchements disparaîtront, des vides seront comblés. Dès aujourd'hui, il est réconfortant d'observer, à côté des cas de force majeure, les bonnes volontés à l'œuvre et les acquisitions compensatrices. Rouen en a sa large part ; on l'a déjà vu par quelques exemples ; on le verra davantage par le tableau suivant, simple extrait de l'état des navires entrés dans le port en 1914 et en 1917 :

	1914	1917
Belges	23	90
Grecs	4	68
Portugais	1	15
Américains (E. U.)	»	17
Argentins	»	16
Brésilien	»	1
Chinois	»	2

On pourrait ajouter, pour compléter ce tableau, que deux finlandais sont apparus dans les trois premiers mois de 1918. Mais ce n'est là qu'une nouveauté toute relative, lesdits finlandais étant vraisemblablement d'anciens russes. Chose curieuse, le pavillon de nos ex-alliés ne s'est pas raréfié autant qu'on pourrait le croire : 11 navires russes sont encore venus à Rouen, en plus de ces deux finlandais, pendant le même trimestre ; il en était venu 56 en 1916, mais 15 seulement en 1914. Ces chiffres n'ont rien de décourageant.

Ainsi, à compulser les statistiques d'un port, se prend-on à rêver de l'avenir des marines. A flâner sur des quais, à en écouter la rumeur, on surprend des échos précis et de vives images de la guerre navale. Les navires qui viennent, méthodiquement, s'amarrer au quai après avoir cheminé le long du fleuve sinueux, entre des berges idylliques, communiquent, à qui sent et observe, un peu du frisson de la haute mer et de la lutte inexpiable. La nuit, quand, sur le point de partir, l'un d'eux appelle un remorqueur, et que le vent d'ouest porte jus qu'au lit des citadins le bruit de sa sirène, il n'est pas de son

nerie militaire qui puisse sembler plus grande et plus grave, plus héroïque et plus tragique. Français, alliés ou neutres, les habitués du port sont attendus de ceux qui les connaissent comme on attend la venue du soldat permissionnaire. Quelques-uns sont longs, très longs à revenir. On désespère d'eux ; et puis, un beau jour, on voit qu'ils ont repris leur vieille place au quai, et l'on est ragaillardi de la découverte. D'autres ne reviennent pas. Des compagnies d'armement qui avaient à Rouen leur siège ou une agence, plus d'une a été durement frappée, et la liste est déjà longue, des cargos pour la plupart récents qu'ont coulés ou avariés les pirates. Mais que d'efforts et que de prouesses à mettre en regard de ce martyrologe ! Que de pages glorieuses on pourra détacher un jour des livres de bord du *Saint-Louis*, de l'*Aline-Montreuil*, de l'*Alice*, du *Figaro*, de la *Marquise-de-Lubersac*, de tant d'autres, et même de ce pauvre *Mont-Blanc*, à qui devait échoir le triste honneur de faire sauter un faubourg d'Halifax ! On peut voir en ce moment même à l'un des appontements de Quevilly le premier blessé de notre flotte marchande, le *Saint-Thomas*. Il était à Bône le 4 août 1914. Onze obus du *Breslau* lui trouèrent la coque. Sur le point de couler, il put, grâce au sang-froid du capitaine et de l'équipage, être amené à temps sur un fond propice, où le renflouement fût praticable. Effectivement il fut renfloué, réparé. Des placards ont bouché les plaies béantes de ses tôles. Il y paraît, et les blessures intérieures sont encore plus apparentes. Précieuses traces qui font de ce navire un témoin ! Mais cela n'empêche pas de naviguer. Depuis il a circulé dans les eaux méditerranéennes, fait la traversée de Brest à Arkhangel, où il fut de longs mois prisonnier des glaces. Et le voici qui reprend sa vieille ligne Afrique-Seine, promenant de Sfax à Rouen la fine cendre des phosphates tunisiens : on ne la fait pas couler entre ses doigts sans émotion. Beaucoup de ces transports, les plus puissants, les plus beaux, ont rempli avec honneur l'ingrate, obscure et périlleuse mission de ravitailler la flotte de la Méditerranée et l'armée d'Orient. Quand on saura par le menu leur histoire, quand on aura le droit de la faire sortir des rapports de mer et des papiers officiels, quand on pourra suivre les croisières harassantes qu'ils accomplirent par tous les temps, à travers

mines et torpilles, entre Bizerte, Malte, Toulon, Corfou, Santorin, Salonique, on verra qu'ils ont bien mérité de la patrie, et, quoiqu'il y ait peu de Rouennais à leur bord, Rouen, qui les connaît et qui a déjà rendu hommage à plus d'un, aura quelque droit de s'en montrer fier.

Il y eut un temps — c'était au moyen âge — où Rouen était port de guerre. Les rois de France avaient au clos des Galées des chantiers, un arsenal, des bassins, une flotte de petits croiseurs. Aujourd'hui, ce sont des bateaux marchands qui lui rendent cet aspect martial, avec leurs hublots peints en bleu, leurs appareils fumigènes et cet essentiel porte-respect, le canon. Ce n'est pas sans mal qu'on y est venu, malgré les appels réitérés de l'opinion publique, qui a si souvent bien jugé au cours de cette guerre. Mais enfin, tous les bateaux alliés en sont munis à cette heure, jusqu'au plus humble des charbonniers, jusqu'aux navires-hôpitaux qui traversent la Manche, et que leur croix rouge ne protégeait plus. Longue et fine pièce, polie comme un bijou, à l'arrière des anglais ; moins amoureusement peinte et plus trapue à bord des nôtres, mais doublée chez plusieurs d'une autre à l'avant, — celle-ci pour l'offensive, m'explique un chauffeur : car se défendre est bien ; mais pourquoi se priver de courir sus à l'ennemi et d'en débarrasser les mers, si l'on peut? Des matelots de l'État servent ces pièces, et dans les rues de la ville on voit émerger de la foule, aux heures de sortie et d'encombrement, le béret plat des Britanniques, le toquet blanc des Américains et le pompon rouge des Français. Nos canonniers ont ici leur poste, une petite maison de planches, à proximité du bassin au bois : c'est le bâtiment de l'A. M. B. C. (*Armement militaire des bateaux de commerce*), initiales qui ornent aussi, en or, le ruban noir de leur béret. Là on les accueille, mais surtout on les exerce, on les tient en haleine : ce n'est pas une sinécure qu'on leur a confiée.

D'autres défenseurs, ce sont les peintres du bord. Ah ! l'étrange flotte qu'ils nous ont faite ! Qui se fût attendu à retrouver les coques rouges et noires de jadis sous ce bariolage extravagant? Quel délire futuriste y a fait zigzaguer ainsi le noir, le gris, le vert, le bleu, le rose? On dirait des vapeurs-arlequins. Mais à distance il est difficile de préciser, de repérer

ces silhouettes compartimentées. Aussi tous les navires sont-ils camouflés pareillement. Tous? Non, pas les neutres. En 1915, aux premières menaces de la guerre sous-marine à outrance, il fallait les voir le long des quais enluminer leur coque aux couleurs nationales : c'était gigantesque et reluisant. Impossible au périscope le plus terni de s'y tromper. Puis, comme toute cette imagerie n'arrêtait rien, ni torpille, ni obus, ni bombe, ils se sont mis en gris, modestement. Ni armés, ni maquillés. Les portugais — on l'a vu — ont de nos canonniers à leur bord. J'ai vu des grecs dont la dunette portait un canon sous le pavillon à raies bleues et blanches, et cette vue rendait présente et agissante une alliance qui tarda longtemps. Mais les neutres sont sans défense. Pauvres neutres !

***

Quand un navire se présente au large d'un port et manifeste l'intention d'y entrer, il s'agit d'abord de l'y conduire ; et puis de l'y placer ; et puis de le décharger. De là trois séries de problèmes, que la guerre, pour Rouen, ne simplifiait pas.

Problèmes du pilotage, d'abord. Un navire de plus de 40 tonneaux ne peut entrer à Rouen sans pilote. C'est la règle. Règle très sage dans sa rigueur, étant donné les difficultés de la navigation en Seine, et principalement dans l'estuaire. Le temps n'est plus où le mascaret apparaissait comme une catastrophe, où le brouillard causait des échouages irréparables, où, de Harfleur à Tancarville et de la Roque à Quillebeuf, s'étendait un cimetière de navires. Cependant, malgré les travaux exécutés depuis soixante-dix ans, il reste, sur ce long parcours de 125 kilomètres, des tournants brusques, des hauts fonds perfides, des vasières mouvantes qui rendent la manœuvre particulièrement délicate pour les gros tonnages. Un mauvais coup de barre aurait vite fait d'embouteiller le port. C'est l'affaire des services de pilotage de contrôler sans cesse le lit du fleuve, d'opérer les sondages nécessaires, de signaler les ensablements. En septembre 1914, une importante déviation du chenal se produisait entre l'embouchure

de la Risle et le banc d'Amfard. Il fallut déplacer les balises : tout était terminé le 15 octobre.

Il y a sur la rade du Havre des pilotes de la Seine en permanence, à bord d'un des vapeurs ou des côtres ou de la pétrolette qui sont leur propriété. Celui dont c'est le tour prend en main la barre du navire à conduire, et, passé l'estuaire, la remet à un collègue de la station voisine. Car il y a deux stations de pilotes pour la Basse-Seine : celle de Quillebeuf et celle de Villequier. En réalité, les pilotes de Quillebeuf habitent presque tous le Havre, et ceux de Villequier presque tous Rouen. Ils étaient, avant la guerre, 75 d'une part, 35 de l'autre. Effectifs insuffisants pour le trafic de ces dernières années, et qu'il fallait augmenter d'urgence. Or, le recrutement n'était pas facile. La plupart d'entre eux sont d'ex-capitaines au long cours. Où trouver de ces capitaines, avec les besoins actuels de la flotte marchande? Cependant on a pu porter à 90 pilotes et 10 aspirants l'effectif de Quillebeuf, à 50 pilotes et 15 aspirants celui de Villequier. Encore ont-ils bien du mal à venir à bout de leur tâche; nuit et jour, il faut qu'ils travaillent ou se tiennent prêts. Aussi la profession est-elle devenue des plus lucratives. Veut-on s'en faire une idée? En 1916, les pilotes de la station de Quillebeuf ont touché la coquette somme de 3 304 949 fr. 20 ; ceux de Villequier, 1 453 629 fr. 25. Voilà qui laisse loin les 200 ou 300 francs que récolte, bon an mal an, un pilote d'Ouessant ou de Groix, à bourlinguer dans une mer moins apprivoisée que les flots de la Seine. Il n'est que juste d'ajouter que ces beaux bénéfices ont généreusement profité aux œuvres de guerre régionales ; au cours de la même année, 123 550 francs ont été versés par les pilotes de Quillebeuf, 58 125 francs par ceux de Villequier. Et puis, ils se sont admirablement acquittés de leur mission : sur plus de 25 000 navires pilotés pendant ces quatre ans, à peine signale-t-on quelques avaries.

Mais ces navires amenés à bon port, où et comment les placer? La guerre avait surpris Rouen en plein effort d'agrandissement et de réfection, ou, pour mieux dire, à la veille de cet effort. La loi du 26 août 1913 prévoyait un vaste programme de travaux dont le principal, le creusement et l'aménagement des prairies Saint-Gervais, eût doté ce port tout

en longueur d'un bassin, de darses, de quais supplémentaires [1]. Il ne pouvait en être question quand la guerre absorbait toutes nos forces vives. Mais, si les disponibilités du port étaient déjà insuffisantes pour un total de 3 000 à 4 000 navires, comment faire pour en loger 6 000? Notez que sur les 62 places à quai d'avant-guerre, on en réservait 12 aux autorités britanniques. On courut au plus pressé parmi les travaux en cours, quitte, pour le reste, à user d'expédients. En exécution de la loi du 14 août 1910, 713 mètres de quai ont été construits sur la rive nord de l'île Élie. On a achevé le mur de quai à la pointe de l'ancienne île Rollet. Nos amis d'Angleterre se sont eux-mêmes mis à l'œuvre en aménageant, pour le débarquement de leurs munitions, un spacieux appontement de quatre places. Soit dit en passant, personne, que je sache, n'y a jamais vu accoster le *Western Australia*, que les loyaux Allemands accusent, preuves en main, il va sans dire, de transporter des caisses d'obus sous les boîtes de pharmacie : à moins qu'il ne s'agisse des obus destinés aux profanateurs de croix rouges.

Faute de bassins et de quais, on a multiplié les mouillages dans l'avant-port, installé des corps morts et des ancres, des bouées et des ducs d'Albe. Des ducs d'Albe : qu'est-ce à dire? Le mot, dans nos ports de commerce, est presque aussi nouveau que la chose. L'un et l'autre viennent des Pays-Bas. On désigne ainsi un ensemble de pieux épais solidement fixés dans le lit du fleuve et réunis par des ferrures. Cela donne une silhouette tronconique qui, paraît-il, rappelait aux mariniers de Flandre et de Zélande le couvre-chef du terrible gouverneur. Eh bien ! les ducs d'Albe, après avoir peuplé les bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, ont gagné la Seine. Il n'y en avait pas un avant la guerre, on en comptait 23 à la fin de mai 1918. Ajoutez-y, à la même date, 50 bouées de déchargement — autre nouveauté. Ajoutez encore 6 places de quai et 2 ducs d'Albe inachevés, et totalisez : vous trouverez que, contre 76 places de déchargement en juillet 1914, on en avait ou on allait en avoir 143 en mai 1918, soit une augmentation de près du double, ce qui représente un bel effort.

1. V. A. Liard : *Un grand port français : Rouen* (*Revue de Paris*, 15 septembre 1913).

Effort à poursuivre, puisque ces 143 places ne permettent pas encore le déchargement simultané de tous les navires qui montent à Rouen, à raison d'une quarantaine parfois en une seule marée. Pour les derniers venus, pour ceux qui peuvent attendre, il a fallu des bouées de stationnement. Il y en avait 9 avant la guerre, dont 7 se sont trouvées supprimées par la création d'un quai. On en a installé 10 nouvelles et, comme ce n'était pas encore suffisant, 8 autres à 35 kilomètres en aval, devant le petit port de Duclair, où l'attente est autrement sûre qu'en rade du Havre. Ainsi le port maritime de Rouen qui s'étendait administrativement du pont Boiëldieu à la cale de Petit-Couronne, sur une longueur de 10 kilomètres, les occupe réellement aujourd'hui; et non seulement il les occupe, mais il déborde et empiète sur le voisin.

Restaient les problèmes du déchargement, problème d'outillage et problème de main-d'œuvre. Un navire est loué à tant la journée, et ce tant par jour n'est pas peu de chose avec la hausse actuelle des frets. Une fois amarré et mouillé, l'intérêt commun est qu'il soit déchargé et par conséquent libéré au plus tôt. Or, un certain nombre de jours est prévu pour chaque déchargement, par contrat entre l'affréteur et le réceptionnaire : c'est ce qu'on appelle les jours de planche. Ce nombre n'est-il pas atteint? Le réceptionnaire y gagne. Est-il dépassé? Le surplus des jours de stationnement reste dû à l'affréteur. Ce sont les *surestaries*. Le seul port de Rouen aura atteint un beau total de surestaries, en ces années de guerre. Ce n'est pas faute d'avoir travaillé à le réduire. En 1914, il disposait, comme outillage, de 87 grues de quai et de 80 pontons-grues, soit un ensemble de 167 engins d'une puissance de 409 tonnes. Au 1er mai 1918, grâce au concours de l'État, de la Chambre de commerce, des particuliers, qui ont acheté partout où ils ont pu, principalement en Amérique, il comptait 117 grues de quai, 109 pontons-grues et 2 transbordeurs de 5 tonnes, au total 228 engins capables de soulever 619 tonnes à la même minute. Notons que la plupart de ces grues sont modernes et actionnent, pour le déchargement du charbon, des bennes automatiques ou *crapauds*. Ces crapauds avaient provoqué bien des colères quand ils étaient apparus

dans le port, il y a quelque dix ans ; ils avaient même provoqué des grèves. Pourquoi? Parce que, comme tous les engins perfectionnés, ils réclament moins de personnel pour un rendement supérieur. Nul besoin, avec eux, de la pelle ni du bras qui la manie. Ils fouillent, s'emplissent et se vident tout seuls. Bénissons-les, ces vaillants crapauds : que fût-il arrivé sans eux? Cependant on ne fait pas fi des vieilles bennes. On en voit même en osier. Elles sont surtout employées en aval, sur les navires amarrés aux ducs d'Albe ou aux bouées de déchargement. Là, quand manque le concours des pontons-grues, il faut opérer par les moyens du bord : mâts de charge, petites grues de pont, glissières de bois ou de tôle qui font passer la houille, dans un nuage de poussière noire, de la cale du charbonnier à celle de la péniche ; et puis, abondance de main-d'œuvre, qui revient cher. Raison majeure, avec celle de la distance, pour que ces places ne fussent pas très goûtées des réceptionnaires. Pour assurer tous les déchargements en maintenant à tous les importateurs, et par suite aux consommateurs, un prix de revient uniforme, une convention a été passée le 24 janvier 1915, entre le ministre des Travaux publics et la Chambre de commerce de Rouen d'une part, de l'autre les entrepreneurs de déchargement, aux termes de laquelle ces entrepreneurs toucheraient une prime dont le montant serait obtenu par une taxe de quelques centimes par tonne de charbon déchargée en bonne place. Au 1er août 1915, 575 000 francs avaient été payés en primes, mais 642 000 francs avaient été perçus comme taxes : l'équilibre était plus que rétabli. Depuis, la convention a été plusieurs fois amendée ; mais le principe est resté sauf, et l'on s'en trouve bien.

Là n'était pas la difficulté. La difficulté était, elle est encore, de disposer du personnel nécessaire, et d'en obtenir un bon travail. Ce n'est pas calomnier le monde des dockers rouennais, qui compte tant de braves gens endurcis à la peine et vifs à la besogne, que de rappeler des faits de notoriété publique, à savoir que, dès le temps de paix, il se recrutait partiellement parmi les interdits de séjour, lesquels n'étaient pas tous des repentis, et que, dans cette capitale normande où au flux intarissable du cidre et des eaux-de-vie de terroir, s'ajoutait celui des futailles algériennes, l'ivrognerie

chez eux passait pour le moindre vice, volontiers compliqué de larcin. Le quai aux vins, c'était le paradis du débardeur, concurrencé par d'innombrables assommoirs, dont le poison va jusqu'au chantier tenter le gosier que le travail altère. Résultat (laissons de côté la morale) : des heures, des demi-journées, des journées perdues, une diminution considérable du rendement humain. La guerre, malgré ses exigences, a si peu écarté le fléau, que le 22 avril 1915, statuant sur une pétition d'entrepreneurs de débarquement et d'agents de compagnies de navigation, la Chambre de commerce de Rouen a réclamé l'application stricte de la loi de 1875 sur l'ivresse et des mesures nouvelles de coercition ; que, en décembre 1916, elle avait encore à s'émouvoir de vols de vins dont certains quais, malgré surveillants et police, demeuraient le joyeux théâtre. On a pu dire que, si tout un hiver le charbon a été rare à Paris, c'est parce qu'à Rouen l'alcool ne l'était pas assez.

Alcooliques ou tempérants, bons ou médiocres, les débardeurs, au début de la guerre, étaient en trop petit nombre. Et non seulement les débardeurs, mais les chefs d'équipes, les grutiers, tous les spécialistes des travaux de déchargement. Les réfugiés qui tâtaient de la besogne la trouvaient trop pénible. Une école de grutiers fut fondée à Rouen, en même temps qu'une autre au Havre. Un appoint de 164 professionnels belges fut obtenu par l'intermédiaire de leur gouvernement. En France, des sursis d'appel furent accordés, qui jusqu'en juillet 1917 avaient rendu à l'ensemble de nos ports 5 400 hommes : Rouen en eut sa large part. On a fait venir des Chinois. On a eu recours aux prisonniers : discrètement d'abord, et pour les seuls déchargements en aval, vers Croisset, Dieppedalle et Biessard, puis plus abondamment et partout. Les travaux agricoles en ont enlevé un bon nombre. De près de 6 000 qu'ils furent en 1916, ils n'étaient plus 4 000, l'an dernier. On en comptait 4 600 ce printemps, grâce au renfort des évacués de Picardie. Mais on rapatrie les prisonniers de 1914 ; or, la plupart de ceux-ci viennent de la bataille de la Marne. Ils sont donc destinés à partir bientôt : par qui les remplacer? Il est vrai qu'ils font des dockers assez médiocres, en tout cas très irréguliers. On en surprend qui déploient

un zèle méritoire à porter le grain de l'intendance ou même le ciment de nos alliés américains. Mais en général ces gaillards, tous vigoureux et d'une mine qui ne sent pas les restrictions alimentaires, aiment mieux prendre du bon temps et, les mains aux poches, deviser des passants et surtout des passantes, que de s'appliquer à leur tâche. Or, cette tâche n'est pas gratuite, il s'en faut : outre le salaire quotidien (qu'à vrai dire ils ne touchent pas), ils reçoivent encore des primes assez coquettes. On pourrait donc se montrer aussi exigeant à leur égard qu'à l'égard des ouvriers de chez nous. Mais, aux termes des règlements, les chefs d'équipe n'ont sur eux aucun droit. Les soldats de garde, fort paternes en dépit de leur longue baïonnette, n'auraient, avec la meilleure volonté du monde, aucune autorité, n'ayant pas de galon. Il faut de toute nécessité du galon pour en imposer à ces produits de la caserne allemande. Mais le sous-officier de surveillance, l'officier interprète ne sauraient être toujours à point nommé où il faut. En attendant qu'ils viennent, le travail se fait mollement ; et l'observation, trop tardive, est moins efficace. Je ne m'en rapporte point à mes impressions : l'avis des observateurs les plus autorisés est que, dans ce port où le travail est si pressant, le concours de la main-d'œuvre prisonnière reste au-dessous de ce qu'on devait équitablement en attendre. D'ailleurs, c'est à qui lui trouvera des excuses : ah ! nous sommes humains.

***

Il faut le redire, Rouen est un port de transit, il l'est magnifiquement, mais il n'est guère que cela. Ces marchandises débarquées tant bien que mal, ces barres de fonte, cette tôle ondulée, ces cubes de pâte, ces dunes de charbon, reste à les évacuer sur l'arrière-pays. Ce problème-là est le plus embarrassant de tous. Il faut le poser pour le fleuve et pour le rail. Le rail est un moyen de transport coûteux, qu'en principe on réserve aux marchandises de valeur. Il a bien fallu y recourir plus que de raison. Quel dommage que d'anciens projets soient restés à l'état de projets, que la liaison avec Paris n'ait pas été jadis assurée par une deuxième voie, que le Havre, en

demeurant tributaire de Rouen pour ses communications par fer, contribue, bien malgré lui, à un engorgement déplorable! On n'aurait pas vu des camions automobiles venir à quai charger deux ou trois misérables tonnes de charbon pour les véhiculer péniblement sur les routes qui longent la Seine. A défaut de ligne nouvelle, du moins a-t-on développé au mieux, dans l'intérieur de l'agglomération rouennaise, les voies déjà existantes. La Compagnie du Nord et l'État en totalisaient, en juillet 1914, 47 kilomètres; 113 en juillet 1917. En 1914, 1 500 tonnes avaient été évacuées de Rouen par chemin de fer ; 3 671 l'ont été en 1916, 4 332 en 1917. La présence d'une base britannique est naturellement pour beaucoup dans cette activité. Rive sud ou rive nord, sans cesse les longs trains passent à travers la ville, soufflant, crachant leur fumée, interceptant le passage des ponts : c'est une des images les plus caractéristiques de la vieille cité médiévale, dans sa tenue de guerre.

Mais ce n'est pas au rail que Rouen doit sa fortune de port régional. Il grèverait trop lourdement la marchandise pauvre. On a calculé qu'en 1907 la valeur moyenne de la tonne importée était de 750 francs au Havre, de 100 francs à Rouen. Les denrées coloniales, les épices, les bois précieux, même les balles de coton, tout ce qui se débite par quantités médiocres, s'accommode assez du wagon. Mais pour la houille, le pétrole, le bois du Nord, les avoines de Russie, les vins d'Afrique, la voie naturelle, c'était le fleuve. Le fleuve, un fleuve aisément navigable, desservant la région la plus riche et la plus peuplée de France, ç'a été la chance unique de Rouen. Pour l'apprécier, qu'on songe à Nantes, à sa Loire capricieuse, obstruée de tas de cailloux et de bancs de sable. Nantes, n'ayant à compter que sur le rail pour communiquer avec l'intérieur, n'a pu être un grand port de transit. Mais Paris, la Picardie, l'Orléanais, la Champagne respirent par la Seine. Si l'on veut un exemple de la façon dont la ligne maritime et la ligne fluviale se complètent, qu'on se dise que les trois quarts des vins algériens entreposés à Bercy y viennent normalement de Rouen. Les fûts de 600 litres qu'un vapeur charge à Alger ou à Bône par 6 ou 7 milliers d'un coup, paient moins cher de transport en faisant, par Gibraltar, un immense détour encore

compliqué de leur cheminement le long des boucles de la Seine, que s'ils empruntaient la ligne directe par Marseille, à cause du rail qui constitue les deux cinquièmes de cette ligne. Le P.-L.-M., malgré toute sa bonne volonté de concurrent, malgré les plus accommodants des tarifs, n'a pu soutenir la lutte. C'est plus long? Il est des marchandises qui ne sont pas pressées. Mais en huit jours les 6 000 fûts sont arrivés à Rouen ; en quatre ou cinq jours un chaland remonte la Seine. Calculez encore ceci, qu'à raison de 10 tonnes de houille par wagon et de 40 wagons par train, il faut un train pour faire l'office d'une modeste péniche chargée à 400 tonnes. Mais il y a des chalands capables d'emporter 1 000 tonnes ; il y a aussi des trains de chalands ou de péniches : quatre péniches en hiver, six en été, c'est ce que traîne normalement un remorqueur. Au bout du compte, n'est-ce pas la locomotive qui fait réellement de la « petite vitesse » ?

Vive donc le fleuve ! Noble fleuve, français entre tous ceux de France, il aura, fidèle à de beaux siècles d'histoire, rempli vaillamment sa mission de guerre. Lui non plus, cependant, il n'y était pas trop préparé. On n'avait pas achevé de discipliner son cours, de creuser son lit. On projetait, on amorçait des travaux. Il n'en était pas comme de ceux du canal de Kiel, si opportunément terminés à la veille des ruées teutonnes. A Rouen, il s'agissait d'aménager le port fluvial, de doubler les postes d'amarrage, d'augmenter la longueur des quais. En 1914, on y voyait surtout de grands chalands de fer, dont quelques-uns construits pour la traversée de la Manche. La guerre y fit affluer une quantité de péniches, celles qui fuyaient l'invasion, celles que l'invasion empêchait d'aller plus au nord. Où les garer? Pour 300 places elles étaient 3 000. On les rangea bord à bord, comme l'on put, et ce ne fut pas la moindre curiosité du Rouen de guerre, que cette « cité de bois », alignée par groupes compacts le long du quai d'Elbeuf et du Cours-la-Reine, de l'île Lacroix, de l'île Brouilly, de l'île aux Cerises, forçant les limites officielles du port fluvial, qui sont à 5 kilomètres en amont du pont Boïeldieu, et s'échelonnant en ordre dispersé jusqu'à Oissel. Quelle aubaine pour le flâneur épris de pittoresque, que de passer le long de ces péniches pansues et bonasses, de voir

claquer au vent, au-dessus de leur gouvernail énorme, le minuscule pavillon français ou belge, de déchiffrer à l'arrière leurs noms tendres, coquets, fiers, provocants, humoristiques, avec ceux — si évocateurs — des ports d'attache, d'observer les fenêtres en miniature du poste, avec leurs rideaux de poupée et leurs idylliques pots de fleurs, de surprendre le petit monde de la batellerie dans ses occupations domestiques, dans ses ébats et même dans ses effervescences : car les gens des Flandres, notamment, ont la tête près du bonnet, et les parages de la porte Guillaume-Lion (leur principal quartier à terre) en ont su, dit-on, quelque chose. Mais l'économiste, qui n'oublie pas que la fonction d'un bateau est de bateler, se demandait ce que faisaient là toutes ces péniches immobiles. Ce qu'elles faisaient? Les unes, faute des calfatages et des réparations nécessaires, étaient devenues inutilisables. La plupart n'avaient plus leur marinier, mobilisé aux armées, parfois prisonnier, parfois mort. Elles n'étaient plus que des logis d'enfants et de femmes.

Pour les rendre à la circulation, l'État jugea bon d'intervenir. Il a fait plus : il s'est improvisé grand administrateur de toute la batellerie en France. L'en blâme qui voudra ! S'il lui est advenu de heurter des habitudes respectables, de contrarier de bonnes initiatives, il ne pouvait pourtant pas subordonner des nécessités nationales à des intérêts privés, à des caprices individuels, ni même à des bonnes volontés insuffisamment accordées. Rallier les vétérans de la navigation fluviale, et les jeunes mariniers sans obligations militaires, obtenir des sursis pour les professionnels de certaines classes, appeler à la rescousse la main-d'œuvre étrangère et les calfats allemands prisonniers, remettre en état et en service les bateaux détériorés, trouver la procédure requise pour le déchargement des cargaisons restées en souffrance par le fait de la mobilisation, mettre les occupants des bateaux immobilisés en demeure soit de les quitter moyennant une indemnité de déménagement, soit, en restant à leur bord, de les faire naviguer avec l'aide du marinier qu'on leur adjoint, autant de mesures que seule l'autorité centrale pouvait prendre, et dont l'urgence n'était point contestable. Elle les étendait à la France entière. En ce qui concerne spécialement

Rouen, une convention dite de la Basse-Seine, passée le 14 novembre 1914 avec les entrepreneurs de transport intéressés, fixa des tarifs — plusieurs fois revisés depuis — pour enrayer la hausse des frets, qui devenait angoissante. Quant aux 3 000 mariniers qui se trouvaient sur la Seine, comment traiter avec chacun? L'administration étendit sur tous, en bloc, une main tutélaire. Un régime leur fut imposé, qui, après quelques avatars, aboutit en 1916 à une double institution : celle des tours d'affrètement et du remorquage.

La première a pour objet de prévenir toute spéculation sur le matériel flottant. Des affréteurs auraient pu retirer de la circulation un certain nombre de bateaux, en constituer des stocks comme on en constituerait de charbon ou de sucre, puis les jeter, à leur heure, sur le marché du fret, pour réaliser des bénéfices aussi faciles que scandaleux. On leur en a épargné la tentation. La péniche est restée à la disposition de tous. Chaque jour, à l'hôtel des Ponts et Chaussées, est affichée la liste des offres et celle des demandes. Les mariniers sont consultés suivant le tour d'inscription et mis en rapport avec l'affréteur, auquel, s'ils se décident, ils louent leur bateau et leurs services par contrat. Cette mesure, qui ne concernait d'abord que les transports de charbon, a été étendue le 28 juin 1917 aux transports de toute nature.

L'autre mesure évite aux péniches une fois chargées, d'avoir à attendre indéfiniment le bon vouloir du remorqueur, quand elles ne sont pas affiliées à des sociétés de remorquage, ou à lui payer des dîmes excessives, tandis que d'autres péniches jouiraient d'un privilège de circulation.

Ce règlement égalitaire a dérangé quelques calculs ; mais, comme le goût de la justice distributive est vif en France, tout le monde s'en est finalement bien trouvé. Appliqué avec une sage rigueur, il assure l'évacuation des marchandises dans la mesure où le permettent les moyens existants. Ces moyens sont incomplets. Il faut encore plus de remorqueurs, encore plus de bateaux. En 1915, les services du port de Rouen proposaient l'acquisition en Hollande, par l'État, d'une centaine de péniches. L'affaire, à pareille date, était plus belle qu'on ne pouvait prévoir. Le gouvernement s'y montrait favorable. Mais les compagnies de navigation s'inquiétèrent

d'une concurrence officielle. La presse s'en mêla. On croyait à une guerre courte ; il n'en fut plus question. Depuis, il a bien fallu y revenir. État, particuliers, on achète ce qu'on peut, où l'on peut, mais à de tout autres conditions. On construit également : à défaut de bois ou de tôle, on recourt au ciment armé. Le 10 mai, des chantiers de Sotteville ont lancé un chaland en béton de 45 mètres et de 900 tonnes. Ce n'est que le premier d'une série. D'autres chantiers, à Petit-Couronne, à Oissel, en construisent de même. On estimait, le 1er mai 1918, qu'un total de 400 chalands, 3 000 péniches et 180 remorqueurs sillonnaient la Seine. Pour en augmenter le rendement, on a créé, depuis janvier 1917, un service de nuit. Le 20 novembre précédent, une première expérience de traction continue était tentée : six péniches pilotées par des mariniers volontaires et traînées par la *Marne*, un des remorqueurs exploités par l'*Office national de la Navigation*, quittaient Rouen à neuf heures du matin ; elles arrivaient à Saint-Denis, le 22, à 16 h. 30. Résultat très satisfaisant qui ne fut pas salué de hourrahs unanimes, mais dont l'enseignement n'a pas été perdu.

Il y avait malheureusement d'autres obstacles à une circulation intense : l'insuffisante profondeur de la Seine sur les seuils en amont ; des écluses trop peu modernes, des ponts trop bas que la moindre crue vient surbaisser, des arches trop étroites, des piles trop rapprochées sur lesquelles la vitesse du courant menace de précipiter les péniches, et quelquefois les précipite, comme cela s'est vu à Rouen même, au pont Corneille. Aux méfaits ordinaires de la mauvaise saison s'est ajouté, l'autre hiver, le gel qui empêcha toute navigation pendant huit jours. Des remorqueurs munis d'un éperon, transformés en brise-glaces, ne cessaient de sillonner le port fluvial pour y établir le courant. La débâcle, du côté du pont aux Anglais, entraîna des péniches et les fracassa les unes contre les autres. On comprend que le nombre des bateaux chargés en attente de départ soit si considérable pendant les mauvais mois. On en a compté à la fois 1 274 en décembre 1916. A la fin de février 1917, il n'y en avait que 300 de moins. Puis le total tombait à 410 en mars, à 175 en juin, à 71 au 1er août. Mais ce sont là des succès rares. Au 1er mai

1918, il y en avait 568 à attendre le remorqueur, et 165 le chargement. Quand l'évacuation est trop difficile, on gagne du temps en remisant la marchandise — du charbon presque exclusivement — dans l'un ou l'autre des sept parcs de stockage constitués entre Biessard et Oissel : ils pourront, après extension, emmagasiner jusqu'à 308 000 tonnes. Ce temps gagné n'est-il pas du temps perdu? En un sens. Mais il faut courir au plus pressé, éviter le stationnement et l'encombrement. On y parvient, non sans mal. Des chiffres — toujours des chiffres — en feront foi : le total des expéditions par eau, à Rouen, qui était de 3 417 000 tonnes en 1913 et de 3 182 000 en 1914, est passé à 5 208 000 tonnes en 1915, 6 201 000 en 1916, 6 354 000 en 1917. Le port fluvial ne s'est pas montré indigne de son frère le port maritime.

***

Et maintenant, regardons l'avenir. Le trafic de Rouen était en plein développement en 1914. Il n'a pas cessé de croître au cours de la guerre. Que sera-t-il après elle?

Inférieur à ce qu'il est aujourd'hui, déclarent les uns. Comment réaliser un pareil tonnage, quand la base britannique aura disparu, ramenant ses transports et aussi ses chalands (car elle en a) ; quand Boulogne, Calais, Dunkerque, gênés cruellement par la proximité du front de combat, retrouveront la liberté de leurs mouvements et de leur concurrence; quand nos mines du Pas-de-Calais et du Nord, rendues à une exploitation normale, lutteront derechef sur le marché français avec les charbonnages d'outre-Manche?

Il est vrai. Cependant plus d'une habitude contractée en ces années de guerre persistera. Beaucoup des mêmes bateaux reviendront au même port. Beaucoup des mêmes expéditeurs continueront à traiter avec les mêmes réceptionnaires, des mêmes affréteurs avec les mêmes courtiers. Rouen cessera d'être le prodigieux port de charbon que les circonstances ont fait de lui : c'est possible, quoiqu'on en puisse douter, pour quelques bonnes raisons. Mais il retrouvera ses grains et ses farines, ses légumes secs, ses phosphates. Nous l'avons constaté, il n'a pas tout gagné à la guerre. Il se récupérera de ses

pertes. On reverra sur ses quais se balancer les longues planches du Nord à l'épaule des débardeurs, et rouler les muids, comme jadis, au petit pas des mulets. Peut-être les fûts d'huile de Tunisie s'y joindront-ils en plus grand nombre. Peut-être y amènera-t-on aussi les moutons des hauts plateaux algériens. Actuellement, ils sont expédiés par Marseille, y séjournent vingt-quatre ou quarante-huit heures, arrivent à Paris fatigués, étiques. Le voyage par Rouen serait moins coûteux. Il y a, le long de l'estuaire, de gras pâturages où ils reprendraient en une semaine les kilos perdus. Quelle excellente affaire ! On y pense.

A d'autres aussi, sans nul doute. Mais dès maintenant un élément considérable du trafic rouennais, c'est le développement de l'industrie rouennaise. Jadis elle se limitait au coton. C'est le coton qui a fait la fortune de Rouen ; or le marché du coton est au Havre. Mais le port attire l'industrie, et l'industrie favorise le port. Aux scieries, aux raffineries de pétrole, aux usines d'électricité ou de produits chimiques, aux chantiers de construction qui s'étaient établis en bordure de la Seine avant la guerre, sont venus ou viendront s'ajouter d'autres chantiers, d'autres usines, des aciéries, des hauts fourneaux. Presque tous les terrains, qui longent la rive gauche, entre Grand Quevilly et les Moulineaux, sont achetés. Il en est de même sur la rive droite, de Duclair à Caudebec. Plus que jamais Rouen importera du fer, des phosphates, des pyrites, et il lui faudra de la houille, beaucoup de houille à brûler cette fois sur place.

Enfin, sa situation de port régional, d'avant-port de Paris ne changera pas, à moins pourtant que Paris ne soit un jour le « port de mer » dont rêvait Bouquet de la Grye, et dont M. Charles Leboucq parlait à la Chambre l'an passé. Mais en attendant que ce rêve devienne réalité, le quai du Louvre n'a même pas tous les engins nécessaires pour le déchargement des péniches qui s'y amarrent, et c'est à Rouen de lui expédier en renfort ses vieilles grues. Il faut de longues années pour faire un port, et il faut le refaire un peu chaque année. Les navigateurs qui viennent à Rouen savent y trouver une organisation consacrée par l'expérience, des eaux approfondies par de fréquents dragages, des quais, des appon-

tements, des mouillages sûrs, et un outillage moderne que la guerre a encore développé. Ils savent qu'ils trouveront mieux après elle, quand on aura eu le loisir d'exécuter le programme de 1913. Et puis ce Rouen est une bonne ville, vivante, grouillante, accueillante aux étrangers, peuplée de *ship-chandlers*, pleine aussi d'attractions diverses que les marins de toutes les marines goûtent particulièrement en ces temps de torpilles, de mines et de gros salaires (je ne pense point, ce disant, à ses monuments gothiques), mais que les statistiques ne mentionnent pas sur le tableau des « facilités offertes à la navigation maritime ».

Une dernière question, que je ne puis esquiver quand j'essaie d'entrevoir l'avenir de ce grand port : Rouen a-t-il, dans son personnel de négociants, de courtiers, d'armateurs, d'affréteurs, des hommes dignes de lui, de ceux qui ne se contentent pas de saisir aux cheveux l'occasion d'une bonne affaire, ni de tenir les yeux fixés sur leur intérêt du jour, de ceux qui savent, qui prévoient et qui osent? On n'en veut pas douter, pour peu qu'on ait approché certains d'entre eux, apprécié leur culture, leur finesse. Pourtant, selon quelques écrits et quelques dires, ce qui manquerait le plus à ces descendants de *Vikings*, ce serait l'esprit d'entreprise. Riches, peu ambitieux, méfiants à l'égard du progrès, ils ne demanderaient qu'à suivre le *mos majorum*. Le préfet Beugnot disait, le 2 pluviôse an XI, aux « citoyens négociants » leurs ancêtres : « Dans cette ville le commerce a conservé la religion de ses anciennes mœurs, la probité, l'économie et la sagesse qui préfère une fortune médiocre, acquise par de longs et intrépides travaux, à ces entreprises hasardeuses qui élèvent ou abaissent les négociants de la pauvreté à l'opulence et de l'opulence à la honte. » Voilà, décerné dans le meilleur style du temps, un beau brevet d'honnêteté. Qui ne voit la critique qu'il enveloppe? Elle serait méritée plus que jamais. L'industrie rouennaise? En dehors du coton, que la guerre a tiré d'une situation alarmante, elle est en grande partie l'œuvre d'étrangers, de *horsains*. Le port? Il prospère par la force des choses, sans participation suffisante des intelligences, des volontés, des finances proprement rouennaises. Longtemps la Ville lui a chichement mesuré son concours. En revanche, la *Société des*

intérêts de la Seine, qui est une société des intérêts de Rouen, ne lui a pas ménagé le sien ; mais c'est un concours surtout négatif, plus soucieux de contrarier les initiatives du voisin que de favoriser celles du cru. Rappelez-vous les clabauderies contre le canal de Tancarville, contre le projet d'un viaduc sur la Seine qui eût avantagé le Havre, contre le projet de Paris port de mer. Où en est, d'autre part, l'armement rouennais? N'est-il pas indécent que le premier port de commerce de France ait pour toute flotte de haute mer un quatre-mâts, quelques vapeurs et de vulgaires chalands? Voyez Nantes en comparaison, et mesurez la différence. Mais Rouen veut thésauriser sans risques, et, grâce à une situation unique, à des circonstances exceptionnelles, il y parvient, tapi au meilleur coin de l'heureux couloir par lequel il faut que la marchandise passe, semblable à un château du bon vieux temps ou à une grasse abbaye dont la principale occupation serait de percevoir sur le voyageur un fort péage.

Je rapporte ces médisances sans trop m'y associer : car enfin, si le canal de Tancarville ne fut pas un succès? Si Paris port de mer est une utopie? Si le viaduc sur la Seine (auquel on opposait un tunnel et se substituera probablement un *ferry-boat*) eût constitué pour Rouen, avec la guerre surtout, une perpétuelle menace d'embouteillage? C'est vrai, la flotte rouennaise est bien réduite. J'en crois discerner une raison, toute de sentiment, et dont on ne parle pas : la mer est trop loin pour attirer à elle, pour solliciter puissamment les énergies. Le Rouennais ne la voit pas, ne la sent pas, encore que le flot monte jusqu'à 25 kilomètres en amont. A Nantes, il suffit de prendre le bateau de Trentemoult pour voir s'annoncer l'estuaire, pour deviner la houle et le balancement des mâtures, pour éprouver, au souffle salé du large, l'excitante inquiétude qu'il recèle. Rien de tel à Rouen. Où est seulement l'embouchure? A l'ouest comme à l'est, du côté de Canteleu ou de Blosseville, les mêmes falaises boisées côtoient le fleuve et ceinturent la ville. Ne voyez-vous pas, justement, qu'à défaut de l'armement maritime, l'armement fluvial y est très prospère?

Mais ce qui réfute le mieux les accusations portées contre Rouen, c'est l'œuvre persévérante de sa Chambre de com-

merce. Depuis l'an 1703, date de sa fondation, a-t-elle jamais cessé de travailler pour ce port, de lui consacrer le meilleur de ses pensées et de ses ressources, en collaboration constante avec un personnel des ponts et chaussées remarquable de discernement, de prévoyance et d'esprit de suite ? Ce fut son avant-dernier président, M. Richard Waddington, qui décida M. Babin, l'actuel ingénieur en chef, à mettre au point, sans s'effarer de la dépense, le vaste programme que la loi de 1913 a fait sien. M. Babin ne s'en tient pas à ce programme. Il a bien voulu me faire la confidence de nouveaux projets, qui sont grandioses et pratiques ; me montrer, carte en main, comment il compte assainir encore la Seine, combler ces trous, rescinder ces pointes, peupler cette rive d'usines auxquelles l'accès du fleuve sera accordé en échange du terrain nécessaire au tracé de routes et de voies ferrées, puis prolonger cette ligne, construire cet enbranchement, ouvrir un tunnel sous cette butte... Pendant que je regarde, que j'écoute et que j'admire, un regret, je l'avoue, me vient : quoi? tant de beaux vergers, tant de gras herbages que le printemps émaille de boutons d'or, vont être souillés ou détruits? C'est le même regret que j'éprouvais l'autre jour à Petit-Couronne, en voyant s'élever des aciéries et se poursuivre des terrassements au grand dommage des prairies les plus admirablement normandes ; le même, par une lumineuse matinée de Pentecôte, où j'allais voir au Trait les chantiers de construction Worms. D'immenses ateliers étaient déjà bâtis, d'autres sortaient de terre ; des cales descendaient en pente douce jusqu'au fleuve. A mi-chemin de Jumièges et de Saint-Wandrille, c'est le triomphe du ciment armé. Pour tous ces travaux, une Babel comme la guerre en donne souvent le spectacle : des Français, des Italiens, des Espagnols, des Allemands, et aussi des Russes, de beaux garçons doux, polis, sympathiques, soldats hier, aujourd'hui maçons. L'œuvre est considérable, la dépense aussi. Il est beau, il est bon que des capitaux français donnent, en France, un pareil exemple de hardiesse. Oui ; mais le cultivateur avec qui j'en cause et qui admire comme moi, conclut : « Tout ça, c'est trop près de ma ferme. Encore un an de bail, et j'irai ailleurs vivre tranquille. »

Et Flaubert, eût-il quitté son pavillon blanc de Croisset,

s'il avait vu régner sur l'autre rive la fumée, le fer et la brique? Quelqu'un qui l'a connu, qui connaît encore mieux son vieux Rouen, et qui n'en est pas plus rétrograde, me l'assure presque. Je crois que Corneille aurait mieux pris les choses, lui que ses fonctions d'avocat du roi à la Table de marbre mettaient en rapport avec les gens de mer et de commerce, et qui n'aurait pas vu en pensée la flotte mauresque remonter le Guadalquivir s'il n'avait regardé avec sympathie d'autres flottes remonter la Seine. Les mandarins de l'art ont fait leur temps. La poésie s'est emparée de l'usine et du quai, sans craindre de salir son aile à la poussière du charbon ou à la graisse des machines. Saluons donc sans arrière-pensée ce port tentaculaire dont Lamartine — un poète — avait prévu la destinée moderne, et qui sera de plus en plus un centre d'énergie et de prospérité françaises. Ce qu'a d'exaltant le spectacle de son travail, on peut l'éprouver chaque jour de cette guerre. A l'heure du communiqué, si les nouvelles sont fâcheuses, quel meilleur antidote contre la dépression que d'aller s'accouder au parapet du pont Boïeldieu, et là, tandis que le pont tremble sous les camions, que la foule se presse sur les quais, que passent les corvées anglaises, les équipes de Chinois, de Basoutos et de prisonniers, de suivre le va-et-vient des chalands, des péniches, des remorqueurs, des paquebots, dans un bruit de sirènes et d'eau qui se déchire, le mouvement régulier des bennes au bras des grues alignées sur plusieurs kilomètres, de saisir la rumeur et l'image d'une ville qui fait sa tâche dans l'ensemble d'une nation résolue à ne pas mourir ?

AUGUSTE DUPOUY

LA VICTOIRE DU DROIT

La victoire est enfin venue. Elle est complète. On a déjà tout dit sur l'endurance et l'intrépidité de nos soldats, la vaillance et la science de nos officiers, le coup d'œil et l'énergie du maréchal Foch, la confiance communicative et l'opiniâtreté de M. Clemenceau, et, de tous les cœurs français, monte vers le ciel de gloire un hymne d'admiration, de reconnaissance et de tendresse aux défenseurs de la patrie.

La nation ne s'étonne point d'avoir vaincu, car du premier au dernier jour sa foi dans le triomphe final de la cause du droit et de la justice est restée intacte. Aux heures les plus angoissantes, après Charleroi et pendant le tragique printemps de 1918, lorsqu'on entendait à Paris le canon de la bataille où se décidait le sort du pays, le peuple français, celui des tranchées et de l'arrière, de la ville et des campagnes, de la France libre et de la France envahie, n'a pas fléchi. Il croyait. Il attendait. Le 11 novembre, quand il apprit la capitulation de ses agresseurs, sa joie fut calme comme celle de gens qui étaient sûrs. Il s'est montré aussi digne dans la bonne fortune que stoïque dans la mauvaise. Toutefois, il s'étonne un peu du brusque effondrement du colosse germanique et de la résignation avilissante des Hohenzollern. Il ne démêle pas bien les raisons profondes de la banqueroute totale de la plus gigantesque entreprise de domination qui ait jamais été conçue, préparée et tentée. Pourtant la victoire ne serait pas complète si le monde entier ne s'en rendait clairement compte.

Une fois de plus la défaite de l'Allemagne prouve qu'aucun souverain, qu'aucun État ne peut fonder quelque chose de

durable sur la force seule. Dans la vie internationale, la force est un instrument indispensable qu'on doit toujours tenir bien affilé. Mais ce n'est qu'un instrument. La victoire qu'elle donne doit être un moyen, non un but. Le traité qui suit la victoire doit consacrer non seulement la soumission de l'ennemi, mais la création d'un ordre de choses plus solide que l'ancien, offrant au vainqueur plus de sécurité, d'influence et de garanties. L'acquisition de millions « d'âmes » — comme on disait naguère — et de milliers de kilomètres carrés ne constitue pas en soi un avantage. Si elle ne correspond pas à un accroissement de bonnes volontés, de confiance et de respect au dedans et au dehors, elle est pire que le maintien du *statu quo*. On ne se fortifie pas en logeant des ennemis dans sa maison et en créant des haines autour de soi. L'Allemagne a commis sous ce rapport deux fautes capitales : en 1871, en annexant l'Alsace-Lorraine ; en 1914, en comptant exclusivement sur la force pour écraser la France et ensuite dominer le monde. Ce sont les causes profondes de son désastre actuel.

On dira peut-être : « Voilà bien des réflexions de théoricien ! De 1871 à 1914 l'Allemagne a développé dans des proportions prodigieuses ses forces de toute espèce et il ne tenait qu'à elle de conserver une prépondérance destinée à croître naturellement. En 1914, il s'en est fallu de presque rien qu'elle réussît, et, sans les alliés venus successivement à notre aide, nous étions anéantis. En 1918 même, malgré le secours des Belges, des Anglais, des Italiens, des Japonais et d'autres peuples des deux hémisphères, nous aurions été vaincus sans le prodigieux effort des États-Unis. » Sans doute ; mais ces constatations viennent plutôt à l'appui de notre thèse.

En effet, si l'Allemagne, malgré son incontestable supériorité en matière militaire, économique et commerciale, et malgré ses chances d'augmenter régulièrement cette supériorité relative, a cru devoir exécuter en 1914 sa grande agression, c'est que ses torts envers la France et son imprudente politique à l'égard d'autres nations lui faisaient craindre une coalition des États qu'elle avait dépouillés ou inquiétés. Avec leur hypocrisie congénitale, les Allemands prétendaient avant 1914 qu'on voulait les encercler et, après 1914, ils

soutenaient qu'ils avaient le droit de faire contre leurs ennemis supposés une guerre préventive. Or, ce sont eux-mêmes qui se sont encerclés. En mutilant la France en 1871 et en dédaignant ensuite de réparer leur erreur au moyen d'un échange du *Reichsland* contre un empire colonial, ils ont maintenu bon gré mal gré dans le camp opposé la puissance militaire la plus capable de lui faire échec. Puis ils se sont aliéné l'Angleterre en construisant une flotte de guerre qui menaçait l'existence même de la plus grande puissance maritime. Ils auraient pu et dû s'abstenir de cette provocation. Mais ils avaient mauvaise conscience et redoutaient une coalition de la France et de l'Angleterre. Ils aspirèrent donc à l'hégémonie maritime et poussèrent aussi leurs alliés austro-hongrois à construire de grands cuirassés. Les hommes d'État britanniques, en dépit de leur pacifisme invétéré, ne purent nourrir aucune illusion sur le sort réservé à leur pays dans les plans du gouvernement allemand.

En pareille matière, l'engrenage est fatal. En 1912 et 1913, l'Allemagne s'aperçut que son influence en Orient, toute-puissante en Turquie, allait lui échapper. C'est que là aussi les fautes portaient leurs fruits. Bismarck avait conclu une alliance avec l'Autriche-Hongrie afin de se prémunir contre la Russie qu'il soupçonnait de vouloir s'entendre avec la France. L'Allemagne était donc obligée de défendre les gouvernements de Vienne et de Pest contre les nationalités austro-hongroises opprimées et contre les peuples indépendants de même race vers qui celles-ci se trouvaient attirées. Or ces peuples, où la conscience nationale devenait de jour en jour plus vivace, se liguèrent contre leur ancien suzerain turc, le battirent et formèrent une barrière contre le germanisme. Les deux empires centraux détachèrent alors la Bulgarie de la Ligue balkanique et la lancèrent contre ses alliés d'hier. Mais la Bulgarie battue dut capituler. Ni Guillaume II, ni François-Joseph Ier n'étaient d'humeur à supporter la diminution de prestige et d'autorité que leur infligeait le désastre bulgare. En conséquence ils furent amenés à étudier ensemble une grande opération de revanche. Comme ils savaient que la Russie ne pourrait pas laisser écraser les Serbes et que la France devrait marcher avec la Russie, ils envisagèrent une guerre

générale. Enfin, comme ils avaient de fortes raisons de croire que la réorganisation militaire de la Russie serait achevée vers 1917, ils résolurent d'entrer en campagne le plus tôt possible, avant l'achèvement des chemins de fer stratégiques russes et la mise en œuvre des nouvelles forces balkaniques.

Tel est l'enchaînement rigoureux des faits. La logique de la politique fondée sur la force obligea l'Allemagne de recourir à la force pour détruire les obstacles qui s'élevaient sur son chemin. Certes, elle aurait pu négocier avec la France ou avec l'Angleterre, ou avec les deux à la fois, et les rassurer ou les satisfaire. Elle essaya bien, mais à sa manière, c'est-à-dire avec l'arrière-pensée de se ménager les moyens de poursuivre son œuvre de domination. Chez elle l'immense majorité des hommes dirigeants ou possédant une grande influence vivait dans l'idée que le dernier mot appartenait à la force et que, lorsqu'on dispose d'un instrument incomparable comme l'armée allemande, les solutions militaires doivent être préférées aux solutions politiques. Avec un pareil état d'esprit, les négociations sont condamnées à échouer, et c'est ce qui arriva. Ainsi s'explique la résolution, méditée à loisir à Vienne et à Berlin, de profiter en 1914 de la supériorité militaire des empires centraux. Elle dérive directement du traité de Francfort. Si l'Allemagne était libre en 1914 de maintenir la paix, elle était déterminée à la guerre par toute sa politique et sa nature même.

*
* *

Des raisons analogues lui dictèrent son plan de campagne. Dès lors qu'elle avait décidé de se jeter inopinément sur de paisibles voisins qui ne lui offraient aucun prétexte d'agression, elle devait les terrasser en un court espace de temps, et placer le monde devant des faits accomplis avant que d'autres États, se sentant menacés, formassent une coalition. C'est pourquoi elle viola la neutralité de la Belgique.

Quoiqu'elle n'eût aucun différend officiel avec le gouvernement français, son système lui commandait de commencer par écraser la France. Une campagne contre la Russie ne lui eût procuré aucun résultat décisif, et aurait donné le temps à ses autres adversaires de se préparer. La déclaration de

guerre à la Russie n'eut pour objet que de faire jouer l'alliance franco-russe et de fournir un prétexte pour l'attaque brusquée contre la France. Mais celle-ci, tout en étant pacifique, en ayant un ministère pacifiste, et en s'abandonnant à ses querelles intérieures, possédait une organisation militaire solide et des frontières bien fortifiées du côté de l'Allemagne. On ne pouvait raisonnablement espérer l'abattre d'un coup en l'attaquant sur la ligne du Luxembourg à Belfort. Pour la réduire à merci en l'assaillant de ce côté, il fallait une campagne probablement plus dure que celle de 1870. C'était beaucoup trop long. En 1870, l'Europe avait assisté avec indifférence au triomphe de l'Allemagne sur Napoléon III. En 1914 elle ne pouvait pas douter qu'un nouvel écrasement de la France serait suivi de son propre assujettissement. Après des hésitations, l'Angleterre d'abord, l'Italie ensuite, puis d'autres puissances seraient fatalement intervenues. Un seul moyen se présentait de prévenir des interventions destinées à ruiner l'entreprise germanique, c'était de foncer sur la France par des portes ouvertes, c'est-à-dire par la Belgique et le Luxembourg, d'enlever Paris et d'y imposer une paix qui terroriserait le reste du monde.

Voilà l'exacte interprétation de la fameuse phrase de M. de Bethmann-Hollweg, dans son discours du 4 août 1914 : « Nécessité n'a pas de loi. » Pour l'empereur, le chancelier, les ministres et l'état-major, la violation de la Belgique et du Luxembourg constituait une nécessité nationale dans le sens germanique du mot. Tous ces personnages avaient pesé et soupesé les risques politiques de l'opération. Ils s'étaient ingéniés à les diminuer par toutes sortes de manœuvres et d'intrigues. Mais, tout bien considéré, ils aimèrent mieux courir les risques d'une résistance locale en Belgique qui, dans leurs suppositions, serait insignifiante, et de protestations des tiers intéressés, qui se transformeraient en actes trop tard pour être efficaces, que de s'exposer à une campagne de plusieurs mois.

La guerre elle-même fut conduite suivant le même principe : tout fut subordonné à la recherche du succès foudroyant sur le front principal. Au lieu de ménager les effectifs, on les lança par masses compactes sur les points de résistance. Devant Liége, sur la Marne, sur l'Yser, devant Verdun, les colonnes

serrées de jeunes guerriers, ivres d'enthousiasme et d'éther s'entassèrent en monceaux de cadavres. L'attaque brusquée impliquait la continuité d'une offensive sans répit. L'offensive une fois arrêtée, la partie était perdue. Mais ni Guillaume II ni ses complices n'osaient l'avouer. Ils étaient condamnés à aller jusqu'au bout. Dans un autre pays, d'autres hommes auraient pu liquider une entreprise mal engagée. Eux ne le pouvaient pas, car les conditions de liquidation acceptables pour l'adversaire auraient soulevé contre eux la réprobation de leur peuple. En vain les deux empereurs-rois s'efforcèrent-ils d'engager la France et l'Angleterre dans des pourparlers de paix. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient, sous peine de déchéance, proposer des bases sérieuses de négociations. Bon gré mal gré, la force qu'ils avaient déchaînée devait seule décider. Ils étaient les esclaves de leur système.

Spécialement entre la France et l'Allemagne, la question d'Alsace-Lorraine fut la pierre d'achoppement. Guillaume II sentait bien que, sans y être contraints par la défaite, nous n'accepterions pas de paix qui ne nous restituerait pas les provinces arrachées en 1871. Mais il savait encore mieux que le *Reichsland* était le ciment de l'empire, et que sa rétrocession signifierait aux yeux de tous les Allemands la perte de la guerre, c'est-à-dire la faillite de sa politique. Il s'attacha donc à conjurer un danger dont les conséquences ne lui échappaient point. Les combinaisons qu'il trouva pour nous amener à ses fins se ramènent toutes à une seule : nous faire dire, tantôt par ses propres agents, tantôt par des Autrichiens, par des Bulgares, ou des neutres, que nous nous arrangerions facilement avec lui si nous consentions à causer, et que, dans cette conversation, on parlerait aussi de l'Alsace-Lorraine. Les suggestions verbales de M. de Lancken et la lettre de l'empereur Charles à son beau-frère, le prince Sixte de Bourbon-Parme, sont les deux épisodes les plus connus de cette campagne diplomatique. Guillaume II comptait nous attirer dans ses filets en nous montrant l'appât de l'Alsace-Lorraine, et le retirer sans bruit quand nous nous serions compromis avec lui. En fait, il séduisit ainsi un certain nombre de badauds de haute et basse lignée toujours prêts à sauter sur le premier appât venu. Mais les hommes respon-

sables, même les plus conciliants, et le bloc de la nation demeurèrent irréductibles : pas de négociations de paix sans engagement de restituer l'Alsace-Lorraine, soit purement et simplement, soit moyennant une compensation coloniale.

En face de cette résistance, un autre homme que Guillaume II, ou plutôt un prince qui n'eût pas été un Hohenzollern se fût peut-être résigné à sacrifier le *Reichsland* et sa propre personne afin de sauver son pays. Au lieu de s'obstiner dans des tractations secrètes, il aurait publiquement offert à la France l'Alsace-Lorraine et la paix. Quelle tentation pour nous ! Quel désarroi dans notre Parlement ! Quelle émotion dans les tranchées ! Quels risques de dislocation des alliances ! Plusieurs d'entre nous frémirent à l'idée que ce coup de génie serait tenté. Mais Guillaume II n'avait ni le génie, ni le courage, ni la sincérité nécessaires pour oser cela. Sa mère, l'impératrice Frédéric, disait de lui : « Willy n'a jamais été capable de dire la vérité, pas même à lui-même [1]. » Elle connaissait bien son fils aîné. Le prince qui attendit avec une impatience trépidante la mort de son père, renvoya Bismarck comme un ministre de troisième classe, s'entoura de flatteurs et se divinisa, ne s'avoua point qu'il s'était trompé. Jusqu'à la dernière minute, il se déroba devant le sacrifice indispensable et se cacha la vérité. Ainsi l'Alsace-Lorraine causa la ruine de ceux qui l'annexèrent contre sa volonté et prétendirent la garder malgré tout. Symbole du triomphe de la force, elle consomma la perte des prophètes de la force.

Elle nous a rendu un autre service. Son immolation nous a sauvés d'un péril d'une portée incalculable. Elle nous a, pendant quarante-trois ans, interdit tout rapprochement avec le peuple de proie qui, sans l'abîme creusé entre nous en 1871, nous eût vraisemblablement entraînés dans une lutte fratricide contre l'Angleterre et le reste du monde civilisé. C'est aujourd'hui seulement que nous pouvons dire que le péril a disparu. Mais ne nous reposons point sur le mol oreiller de la victoire : les tentations renaîtront si nous ne demeurons pas inébranlablement fidèles aux alliances qui nous ont permis de vaincre.

1. Textuellement en anglais : « *The trouble with Willy is that he has never been beer able to tell the truth, noot even to himself.* »

*
* *

Le système de domination par la force vient de faire faillite, non seulement dans les relations internationales, mais aussi dans le régime intérieur.

Depuis bien des années, les observateurs instruits de la politique de l'Europe centrale prévoyaient la désagrégation totale de la monarchie austro-hongroise. Ils l'annoncèrent dès la crise bosniaque de 1908. Après le succès diplomatique du comte d'Ærenthal contre la Russie et la Serbie en 1909, les hommes d'État de Vienne et de Pest eux-mêmes la pressentirent. Ils s'aperçurent qu'ils avaient mis en mouvement des éléments qui allaient secouer de fond en comble le vieil édifice habsbourgeois. Si Sa Majesté Apostolique avait alors appelé au pouvoir un homme dégagé de tout engagement et de tout préjugé, en lui laissant carte blanche, ce ministre aurait pu, avec du génie, reconstruire la monarchie dualiste sur de nouvelles bases, sans la mettre en poussière. Mais les raisons qui avaient déterminé François-Joseph Ier à proclamer l'annexion de la Bosnie-Herzégovine l'empêchaient d'entreprendre cette œuvre de rénovation. D'ailleurs, l'homme de génie faisait défaut. Le comte d'Ærenthal mourut désespéré d'avoir, par son triomphe à la Pyrrhus, resserré plus étroitement les liens de l'Autriche-Hongrie avec l'Allemagne, alors que sa politique tendait à obtenir une plus grande liberté d'action. Conformément à la logique de la politique habsbourgeoise, ses successeurs s'obstinèrent dans la manière forte. Ils éprouvèrent échecs sur échecs. Voyant tout sur le point de craquer, ils coururent l'aventure de la grande guerre dans l'espoir que le succès militaire arrangerait tout.

C'était la méthode de Gribouille. Dès le mois d'août 1914, l'édifice se disloqua. Si la mobilisation s'effectua sans trop d'accrocs, les troupes slaves passèrent à l'ennemi à la première occasion favorable. Leur défection causa désastres sur désastres. On interna les civils par milliers. On pendit et on fusilla. Les trahisons et la révolution survenues en Russie apportèrent quelques mois de répit à la Habsbourgie. Mais la gangrène rongeait jusqu'à la moelle ce grand corps épuisé par les excès. Quand la béquille bulgare vint à lui manquer,

il tomba de lui-même en décomposition. Les badauds de la diplomatie en demeurèrent stupides. Mais le dénouement était inévitable. En quelques jours ce qui fut l'Autriche-Hongrie se transforma sans secousses en Tchéco-Slovaquie, en Yougoslavie, en Pologne, en Magyarie, etc. L'ère de l'oppression était finie. L'ère de la liberté commençait.

La stupéfaction du public fut encore plus grande en face de l'écroulement de l'Allemagne. On savait l'Autriche-Hongrie minée par un mal ancien et l'on ne fut surpris que par la soudaineté de sa mort. Mais l'empire allemand ! Mais la Prusse ! L'un et l'autre apparaissaient devant le monde comme les constructions politiques les plus solides du globe, comme les remparts de l'ordre et de la discipline. L'empereur allemand était révéré comme un Dieu. Le grand état-major de Berlin était considéré, même par certains Français, comme un pilier de l'Europe. Dans l'État modèle fondé par Bismarck, l'harmonie semblait alliée à la force. L'équilibre de tous les éléments de puissance approchait de la perfection. Pourtant cette magnifique forteresse gît à terre en morceaux. L'empereur à la cuirasse étincelante a fui clandestinement en Hollande comme un échappé de bagne. Les autres princes confédérés se cachent on ne sait où. La superbe monarchie prussienne, objet d'envie de tous les dynastes de la terre, devient une république. Les équipages de la flotte de « l'amiral de l'Atlantique » se sont révoltés. L'armée, gloire des Hohenzollern, a suivi l'exemple des Soviets de Russie. Les socialistes, anathématisés par l'Élu de Dieu, gouvernent ce qui fut l'empire allemand.

Est-ce à dire que cet empire présentait seulement une façade imposante derrière laquelle se plaquaient des masures? Point du tout. Il était bien ce qu'il paraissait. Mais, comme toute chose humaine, il n'était point parfait. A l'épreuve, il s'est brisé contre les méchantes démocraties tournées en ridicule par l'*Oberbefehlshoher*, le *Kriegsherr*, l'Oint du Seigneur. Il a fallu plus de quatre ans pour l'abattre. Le monde civilisé a dû se coaliser pour vaincre. Si la force avait pu triompher du droit, Guillaume II aurait réussi. Elle a pourtant succombé devant le droit, parce que l'univers entier s'est senti solidaire et a poussé l'épreuve jusqu'au bout.

Tous les ressorts d'un absolutisme traditionnel et d'une organisation sans rivale ont eu beau se tendre; après une résistance soutenue jusqu'aux dernières limites des forces humaines, ils se sont tous cassés d'un seul coup sous la pression persistante des instruments improvisés des démocraties. Cette fois, l'épreuve est achevée. Elle ne prémunira peut-être pas le monde contre le retour des entreprises de domination, puisque la leçon de Napoléon Ier n'a point retenu Guillaume II et que les passions de l'homme dureront autant que lui. Mais, pour les hommes de ce temps et les prochaines générations, il sera prouvé que, finalement, le droit prime la force. Si cette guerre s'est prolongée au delà de tout ce qu'on supposait, du moins a-t-elle abouti à une conclusion définitive.

***

Français, ayons donc confiance dans notre pays et dans nos institutions. N'incriminons pas à tout propos notre régime. Notre gouvernement démocratique, si décrié et parfois si médiocrement tenu, a dignement rempli sa fonction et sauvé la patrie du plus formidable danger que jamais État ait couru, tandis que la majestueuse monarchie prussienne a précipité l'Allemagne du sommet de la puissance dans la ruine et le déshonneur. La France, la démocratie et le droit sont trois forces qui, en restant associées, triompheront toujours de la force.

Et puis, en ces jours d'allégresse où nos troupiers auréolés d'une gloire sans tache jettent dans les rues de Metz et de Strasbourg l'éclat joyeux de nos vieilles fanfares, où notre drapeau vole de ville en ville de la Moselle au Rhin sur nos terres fidèles, où la France libérée d'un cauchemar demi-séculaire reparaît dans le monde entourée de tous ses enfants, parée de merveilleuses blessures, saluée très bas par tout ce qu'il y a de plus grand sur terre, ne nous acharnons point à nous déchirer, ne parlons plus de luttes de classes, cessons de scruter les traces des maternités douloureuses de la patrie et tournons seulement des regards d'adoration vers le visage radieux de notre mère commune!

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

UN DEMI-SIÈCLE DE MUSIQUE FRANÇAISE,
par **Julien Tiersot**.

Le mérite intrinsèque du livre de M. Tiersot et l'opportunité de son apparition nous donnent un double motif de le signaler aux lecteurs de cette *Revue*. Ils savent du reste la compétence de l'auteur dans la matière qu'il traite. M. Tiersot a dressé l'inventaire de la production musicale française entre les deux guerres, 1870-1914. Cet exposé de notre effort artistique se termine par une conclusion à laquelle tout jugement impartial se ralliera, à savoir que le bilan ainsi obtenu accuse une somme de talent et d'activité supérieure à celle qu'on pourrait relever pour les autres pays. Les noms et les œuvres de Berlioz, de Bizet, de Massenet, de Saint-Saëns, de Godard, de César Franck et de son école, de Gabriel Fauré, de Vincent d'Indy, de Charpentier, de Debussy, etc., illustrent de leur témoignage cette thèse que M. Tiersot a présentée avec toute l'autorité qu'on lui reconnaît. Il était temps que justice fût rendue à notre école nationale moderne, qui n'a point démérité de ses prédécesseurs, les Couperin, les Rameau et les Méhul.

VIOLINA,
par **Albert Keim.**

L'héroïne de M. Albert Keim est fort loin de la guerre : elle évolue dans une atmosphère d'art et de volupté, en traversant les milieux les plus divers. C'est en quelque sorte une magicienne de l'amour et du rythme, et qui possède un charme étrange, un peu équivoque. *Violina* est le livre d'un rêveur et aussi d'un artiste passionné par la beauté de la forme et du nombre.

LA COCAÏNE,
par **Courtois-Suffit et R. Giroux.**

Depuis quelques années, l'intoxication par la cocaïne exerce de grands ravages dans certains milieux des grandes villes : presque chaque jour le commerce de la « drogue » conduit des trafiquants clandestins devant les tribunaux. Les Drs Courtois-Suffit et Giroux donnent de curieux détails sur les procédés qu'ils emploient pour la dissimuler, puis par une riche série d'observations cliniques ils décrivent les effets du poison, lésions organiques, troubles sensitifs et psychiques ; enfin ils signalent les lacunes de la législation relative à la vente des substances vénéneuses. Cette claire et savante monographie dépasse le cadre de la médecine légale ; en expliquant la nature du mal et la gravité, elle annonce le remède et accomplit une œuvre excellente de prophylaxie sociale.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE DU NORD
(T. II et III),
par **Stéphane Gsell.**

Malgré les circonstances défavorables, la grande *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* de M. S. Gsell, dont le tome Ier avait paru en 1914, s'est complétée au cours des derniers mois de deux nouveaux volumes. L'un d'eux, l'*Etat carthaginois*, décrit la ville même de Carthage, dont la topographie est si difficile à entrevoir dans le mélange des vestiges romains et puniques, précise les limites de la domination carthaginoise en Afrique, et donne un tableau d'ensemble de la constitution, de l'administration et de l'organisation militaire de la puissante république. On trouvera dans l'autre volume l'*Histoire militaire de Carthage*, l'expédition d'Agathocle, les mercenaires, le drame de la lutte contre Rome. Par son talent de narrateur et par sa science, M. S. Gsell renouvelle et rajeunit le récit tant de fois fait de ces vieux événements, si instructifs et si actuels pour le lecteur de 1918, la catastrophe de la troisième guerre punique.

NOUS... DE LA GUERRE,
par **Henry-Jacques.**

C'est le journal en vers d'un soldat du vrai front, qui a été au feu depuis le début de la campagne. Il y a fixé les douleurs, les angoisses et les petites joies des tranchées. On voit assez qu'il s'agit de quelque chose de mieux qu'un exercice littéraire et poétique. En une pareille matière, la sincérité et la réalité des impressions priment tout le reste : on les trouvera ici, à chaque page, à un degré excellent.

LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE,
par le **Docteur Grasset.**

Tandis que de nombreux biologistes pensent que le transformisme suffit à rendre compte de la nature humaine comme de l'organisation de tous les êtres vivants, le regretté professeur Grasset s'est attaché à établir que l'espèce humaine, fixée et définie par des caractères originaux — dérivant de la fonction psychique — relève d'une science spéciale qui ne peut être absorbée par la biologie générale. Sur la *biologie humaine*, science positive, il fonde une philosophie comprenant une psychologie et une morale, individuelle et sociale, qui rejoint les notions fondamentales du spiritualisme traditionnel et autorise la croyance religieuse. Le dernier livre de Grasset résume la doctrine en l'appuyant de discussions serrées et d'analyses pénétrantes portant sur les grandes questions philosophiques et scientifiques.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.